BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
B
57
NAPOLI

D. 64

Digitized by Google

ABREGÉ DE LA PHILOSOPHIE DE GASSENDI

Par F. BERNIER *Docteur en Medecine de la Faculté de Montpelier.*

TOME VII.

A LION
Chez ANISSON, & POSUEL.

M. DC. LXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

B. R. NEAPOLIS

Digitized by Google

TABLE DES LIVRES ET CHAPITRES Contenus dans ce Tome.

LIVRE V.

De l'Appetit, & des Passions de l'Ame.

CHAP. I. *De l'Appetit, de la Volonté, & du Siege de l'une & de l'autre Puissance.* page 461

Du Siege de l'Entendement, & de la Volonté. 468

CHAP. II. *Des Affections ou Paſſions de l'Ame en general.* 485

Diviſion, Diſtinction, & Fondement general des Paſſions. 493

CHAP. III. *Du Plaiſir, & de la Douleur, que les Latins appellent* Voluptas, *&* Moleſtia. 507

Des principales Eſpeces de Plaiſir, & de Douleur. 520

CHAP. IV. *De l'Amour, & de la Hayne.* 530

CHAP. V. *De la Cupidité, & de la Fuite.* 549

CHAP. VI. *De l'Eſperance, & de la Crainte, de l'Audace, & de la Puſillanimité.* 560

CHAP. VII. *De la Colere, & de la Douceur.* 582

TABLE.

LIVRE VI.

De la Faculté Motrice des Animaux, & de leurs differentes Motions ou mouvemens.

CHAP. I. *CE que c'eſt que la Faculté Motrice des Animaux.* 600

CHAP. II. *De la Voix des Animaux.* 623

CHAP. III. *Si les Noms ſont de Nature, ou d'Inſtitution.* 631

CHAP. IV. *Du* Marcher *des Animaux.* 638

CHAP. V. *Du Vol des Animaux.* 647

CHAP. VI. *Du* Nager, *& du Ramper des Animaux.* 653

CHAP. VII. *De la Fin du mouvement des Animaux, & de leur Paſſage en des Regions etrangeres.* 665

TABLE.

LIVRE VII.

Du Temperament des Animaux.

CHAP. I. *CE que c'eſt que Temperature, ou Temperamẽt ſelõ l'Opiniõ cõmune.* 678

CHAP. II. *Du Temperament ſelon les Chymiſtes.* 688

Que le Temperament doit eſtre pris d'ailleurs que des Elemens vulgaires. 692

CHAP. III. *De la Santé.* 714

CHAP. IV. *De la Maladie.* 723

CHAP. V. *De la Cure naturelle des Maladies.* 740

CHAP. 6. *De la vie des Animaux.* 537

CHAP. VII. *De la Mort Naturelle, & Violente des Animaux.* 764

CHAP. VIII. *De la Medecine Vniverſelle, & des Années Climacteriques.* 776

CHAP. IX. *De la Durée de la Vie des Animaux.* 785

ABREGE

LIVRE V.

DE L'APPETIT, ET DES PASSIONS DE L'AME.

CHAPITRE I.

De l'Appetit, de la Volonté, & du Siege de l'une & de l'autre Puiſſance.

IUſques icy nous avons traité de la partie Connoiſſante de l'Ame aſcavoir du Sens, de la Phantaiſie, & de l'Entendement, celle qui ſuit eſt l'Appetente, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce tetme, laquelle eſt excitée & dirigée par la Connoiſſante. On l'appelle ordinairement Appetit quoy que le terme d'Appetit marque plutoſt l'action que la puiſſance ; mais pour ne nous arreſter pas aux mots, & nous accommoder à la maniere ordinaire de parler, diſons que

l'Appetit eſt cette partie ou faculté interne par laquelle l'Ame en veüe du bien, ou du mal qu'elle connoit, eſt emeüe, & affectée. *Appetitus eſt ſeu pars, ſeu facultas, quâ Anima ex apprehenſo, cognitove bono, aut malo cõmovetur, & afficitur.*

Il n'eſt pas neceſſaire de remarquer qu'on appelle Bien ce qui eſt convenable à la nature, ou ce qui eſt ami de ſa nature, & ce qui luy plaiſt, Mal ce qui luy eſt diſconvenable, ennemy, deplaiſant: Remarquons plutoſt que tant que nous connoiſſons une choſe ſans aucune marque de bien, ou de mal qui nous regarde, & comme par une ſimple apprehenſion, la partie Connoiſſante agit toute ſeule, & n'eſt point ſuivie de l'Appetit; mais ſi toſt que nous connoiſſons une choſe avec quelque marque ſoit de bien, ſoit de mal qui nous regarde ou nous peut regarder, l'Appetit s'enſuit, & par quelque emotion temoigne qu'il eſt affecté à l'egard de la choſe.

Car qu'on raconte, par exemple, ſans rien determiner, que quelqu'un arrive, l'on tient cela pour indifferent, mais ſi l'on ajoûte, c'eſt voſtre fils qui revient d'un voyage, alors l'Ame ſera affectée ſenſiblement. Et de meſme ſi l'on entend

ſimplement dire que quelqu'un a eſté tué, cela auſſi ne touchera pas, mais ſi l'on ajoûte, c'eſt voſtre fils, alors il s'excitera dans l'Ame un trouble, & une emotion tres grande: Ce que je remarque afin que nous entendions principalement ces trois choſes.

La premiere, qu'il n'y a que le bien & le mal qui ſoient capables d'emouvoir l'Appetit, & par conſequent d'eſtre ſon Object, mais avec cette difference que l'Appetit ſemble comme tendre vers le bien, & comme s'eloigner, fuir, ou ſe retirer du mal.

La ſeconde, que l'Appetit eſt effectivement quelque choſe de diſtinct de l'Entendement, & de la Phantaiſie, en ce que l'Appetit demeure ſans emotion, & n'agit point ſi l'un ou l'autre n'agit, & que l'un ou l'autre neanmoins peut agir ſans que l'Appetit agiſſe ou ſoit emeu, ce qui arrive lorſque l'Entendement ou la Phantaiſie s'occupent ſur un objet different de celuy de l'Appetit.

La troiſiéme, que l'Appetit differe principalement de la partie ou faculté Connoiſſante, en ce que la Connoiſſante a pour objet la verité, l'exiſtence de la choſe, ce que la choſe eſt, ou paroit eſtre, &

a de l'averſion pour la fauſſeté dans laquelle elle peut tomber; au lieu que l'Appetit a pour objet la bonté & la convenance de la choſe, ce par quoy la choſe eſt utile & convenable, ou paroit telle, & a de l'averſion pour ce qu'elle a de mauvais & de nuiſible : Pour ne dire point qu'ils different encore en ce que la fonction de la partie Connoiſſante demeure cõme cachée dans l'Ame, au lieu que la fonction de l'Appetit redõde ſur le corps ; d'ou vient que celle-là ſe fait avec plus de quietude, comme appartenant davantage à l'Ame, celle-cy avec plus de trouble & d'emotion, comme appartenant davantage au corps.

Pour dire cecy un peu plus au long, il faut ſçavoir que Pythagore, & Platon faiſoient deux parties de l'Ame, *la Raiſonnable*, & *l'Irraiſonnable*, & qu'ils diſtinguoient cette derniere en *Concupiſcible*, & en *Iraſcible*, donnants le nom d'Appetit à ces deux dernieres & ne voulants point reconnoitre d'Appetit dans la partie Raiſonnable. Cependant ce n'eſt pas une choſe nouvelle de voir diſtinguer l'Appetit en Raiſonnable qui ſoit nommé Volonté, & en Irraiſonnable qui ſoit appellé Senſitif, & qui compren-

ne le Concupiſcible, & l'Iraſcible; en ſorte qu'on reconnoiſſe quelque ſorte d'Appetit dans la partie Raiſonnable.

Car quoy que la partie Raiſonnable ſoit de ſa nature ſimplement intelligente, ou née ſimplement à entendre; neanmoins comme elle ne peut pas entendre ſon objet, c'eſt à dire la verité, malgré elle, ni par conſequent faire cette ſienne fonction qu'avec quelque eſpece de plaiſir & de complaiſance, on ne ſçauroit nier que quelques paſſions, telles que ſont celles qu'on attribue à l'Appetit, ne luy conviennent, du moins par analogie, & qu'ainſi il n'y ait dans cette partie quelque eſpece d'Appetit.

Joint que comme c'eſt elle qui diſcerne & connoit le bien honneſte, & qui juge qu'il eſt preferable cõme elle commande qu'il ſoit preferé, il n'eſt pas poſſible qu'elle ne l'aime, & qu'elle n'ait de l'averſion pour celuy qui luy eſt oppoſé; car autrement comment pourroit-elle le choiſir preferablement à l'autre? Il ſemble donc qu'il y ait dans cette partie ſuperieure quelque ſorte d'Appetit auquel ces choſes, & autres ſemblables ſe doivent rapporter; & c'eſt cette ſorte d'Appetit que nous entendons d'ordinaire

ſous le mot de Volonté.

Or comme la partie Raiſonnable (ou l'Entendement) eſt immaterielle, il eſt impoſſible que les Paſſions par leſquelles elle regarde le bien & le mal ne ſoient tellement pures & ſimples qu'à peine elles ayent rien de ſemblable avec celles que nous experimentons vulgairement, ou qu'elles appartiennent à un Appetit tel qu'eſt celuy auquel les ordinaires ſont rapportées. C'eſtpourquoy Pytagore, Platon, & les autres ſemblent n'avoir denié les Paſſions, & l'Appetit à la partie Raiſonnable, qu'afin qu'on ne s'imaginaſt pas qu'elle fuſt ſujette à ces Paſſions vulgaires, & turbulentes, mais afin qu'on la conſideraſt comme le ſommet de l'Olympe qui joüit d'une parfaite ſerenité, tandis que la partie inferieure qui tient lieu de la partie Irraiſonnable de l'Ame eſt offuſquée de nuages, & agitée des Vents, des Foudres, & des Tonnerres, c'eſt à dire de cet amas de Paſſions qui troublent la ſerenité, & la tranquillité de noſtre vie.

Et certes, c'eſt en ce ſens que Ciceron interprete ces Philoſophes lorſqu'en parlant d'eux il dit, *Ils diviſent l'Eſprit en deux parties dont l'une eſt douée, & l'au-*

tre depourveue de Raiſon. Dans celle qui eſt douée de Raiſon ils mettent la Tranquillité, c'eſt à dire une conſtance paiſible & tranquille ; & dans cette autre les mouvemens turbulens de Colere, & de Convoitiſe ennemis de la Raiſon.

C'eſt auſſi en ce ſens que ſe doit prendre ce celebre Axiome des Stoïciens, que l'Eſprit du Sage eſt exempt de Paſſions; car lorſqu'ils diſoient, par exemple, que le Sage n'eſtoit point touché de compaſſion, ils n'entendoient autre choſe ſinon que le Sage n'eſt point troublé de la miſere d'autruy, mais que paiſiblement & ſans emotion d'Eſprit il donne l'aumône, releve le miſerable qui eſt tombé par terre, ſecourt celuy qui a fait naufrage, &c. ce qui n'eſt viſiblement autre choſe qu'oſter de la partie Raiſonnable les Paſſions qui ſont des troubles & des emotions d'Eſprit, & y laiſſer neanmoins celles qui ſont entierement pures, douces, & tranquilles, comme ſont l'amour de l'honneſteté, le deſir de faire du bien, la complaiſance, &c.

Au reſte, comme il eſt preſque impoſſible tant que la partie Raiſonnable eſt jointe au corps, que ces Paſſions ſimples & pures ne ſoient accompagnées des tur-

bulentes qui ſont dans l'Appetit Senſitif, & que d'ailleurs cela ne ſe peut bien expliquer qu'on ne ſçache premierement où eſt le Siege de la Volonté, & celuy de l'Entendement, nous dirons en peu de mots quelque choſe du Siege de l'une & de l'autre.

Du Siege de l'Entendement, & de la Volonté

POur ce qui regarde donc premierement la Volonté ou l'Appetit Raiſonnable, il eſt conſtant qu'on ne peut, ou qu'on ne doit point luy aſſigner un autre Siege que celuy qu'on aſſigne à la Raiſon ou à l'Entendement, puiſque c'eſt une faculté d'une meſme & individue ſubſtance que luy, & par conſequent que nous la devons placer dans la Teſte, ou dans le Cerveau, comme nous y avons placé l'Ame Raiſonnable.

Il eſt vray que lorſque par la Volonté nous ſommes portez d'affection vers Dieu, vers les choſes divines, & univerſellement vers le bien honneſte, nous experimentons qu'il s'excite auſſi une certaine Paſſion ou affection dans la poitrine ou dans le cœur, mais cela ne fait rien; car de meſme que l'Entendement

tant que l'Ame eſt dans le corps ne connoit Dieu, les choſes Divines, & le bien honneſte que par l'entremiſe des eſpeces qui ſont dans la Phantaiſie, ainſi la Volonté ne ſe porte vers ces meſmes choſes qu'avec cette emotion que les eſpeces de la Phantaiſie excitent d'elles meſmes. ; de ſorte que Dieu ayant bien voulu en joignant l'Ame Raiſonnable avec le Corps, que la condition de l'Ame fuſt telle qu'elle entendit, ou conceuſt toutes choſes, & Dieu meſme tout glorieux qu'il eſt d'une maniere corporelle, ou comme voilé de quelque eſpece corporelle, ce n'eſt pas merveille que la Volonté ſe porte par une certaine affection corporelle non ſeulement vers les autres choſes, mais encore vers Dieu meſme, & que Dieu acauſe de cela vueille & commande que l'homme l'aime non ſeulement de tout ſon Entendement, & de toute ſon Ame, mais encore de tout ſon Cœur, & de toutes ſes forces ; comme ſi l'Entendement, ou l'Ame devoit veritablement aimer, mais qu'elle ne peuſt neanmoins exprimer ſon amour que par le cœur, & par les forces corporelles.

Quant à ce qui regarde enſuite l'Appetit Irraiſonnable, on a veritablement

accoûtumé de le mettre au deſſous du Cerveau, ou hors de la Teſte; mais neanmoins tous les Philoſophes ne conviennent pas de l'endroit particulier où il reſide. Car on ſçait comme Platon ſuppoſant cette diviſion de l'Appetit en Cõcupiſcible, & en Iraſcible, a mis apres Pytagore l'Iraſcible dans la poitrine, ou entre le Col & le Diaphragme, dans l'endroit où eſt le cœur & le poûmon, le Concupiſcible dans le bas ventre entre le diaphragme & le nombril, dans la region où eſt le foye, la rate, l'eſtomac, & les reins: Comme s'il euſt voulu que l'homme eſtant une eſpece de Temple, la partie divine de ſon Ame fuſt dans la partie ſuperieure du Corps, comme dans un lieu eminent & ſacré, de peur d'eſtre ſoüillé par la partie mortelle, & que la partie mortelle fuſt tellement ſeparée de la divine qu'elle occupaſt deux regions, dont l'une fuſt deſtinée à l'Iraſcible, l'autre à la Concupiſcible; en ſorte que l'Iraſcible fuſt ſituée plus haut & plus proche de la Raiſon, & que la Concupiſcible qui ne reſpire qu'apres le boire & le manger, & les autres choſes dont le Corps a beſoin, fuſt ſituée plus bas, & plus loin de la Raiſon.

Pour ce qui eſt des autres, Julius Pollux dit qu'il eſt evident que le Cœur eſt le ſiege de la Colere, & le Foye le ſiege de la Cupidité. Cependant Ariſtote nie que la Concupiſcible ſoit dans le Foye, & il les attribue toutes deux au Cœur, comme eſtant le principe de la joye, de la triſteſſe, & univerſellement de tout ſentiment : Et Aphrodiſée prouve la choſe de ce que l'Imagination eſtãt ſuppoſée dans le Cœur, il faut que la Colere, & la Cupidité y ſoient placées. Les Stoïciens ont eſté de l'Opinion d'Ariſtote, & nommement Cryſippe, qui dit que l'Appetit de Colere, & de Cupidité, avec la Raiſon meſme ſont dans le Cœur. Enfin Epicure a mis l'Appetit dans le Cœur, ou dans la region de la poitrine, l'etendant neanmoins comme par une eſpece de propagation aux autres parties dans leſquelles il s'excite d'autres paſſions ; car ſelon le rapport de Plutarque, il vouloit *que les paſſions & les ſentimens s'excitaſſent dans les lieux meſmes qui ſont touchez & affectez.*

Mais ſans nous arreſter à ces Opinions, il me ſemble, pour dire en un mot, qu'il faut en cecy uſer de diſtinction. Car ou l'Appetit eſt meu par la ſeu-

le Imagination, ou c'eſt par un contact ſenſible qui precede dans le corps ; or l'Appetit qui eſt meu par la ſeule imagination ſemble avoir ſon ſiege dans la poitrine, ou dans le cœur meſme, mais celuy qui eſt meu par un ſenſible contact qui precede ſemble eſtre placé dans la partie qui eſt touchée, & qui eſt ou bien, ou mal affectée.

En effet, toutes les fois que le bien, ou le mal eſt abſent, qu'il eſt paſſé, par exemple, ou à venir, & qu'ainſi l'Ame ne peut eſtre affectée par ſa preſence, mais ſeulement par l'imagination qu'il ait eſté, ou qu'il doive eſtre enſuite ; l'on ne ſçauroit, ce ſemble, douter que l'Appetit ne ſoit emeu & excité dans la poitrine, puiſque nous experimentons qu'il ſe fait là une eſpece de diffuſion, ou de dilatation par l'imagination du bien, & une eſpece de contraction ou reſſerrement par l'imagination du mal.

Heic exſultat enim pavor; heic metus, heic
loca circum
Lætitia mulcent. ——

Cecy ſe voit clairement dans vn exemple. Lorſque nous-nous congratulons, pour ainſi dire, nous meſmes par le ſouvenir d'une action loüable & vertueuſe,

la poitrine ſemble comme treſſaillir interieurement en nous ; & au contraire lorſque nous-nous deplaiſons à nous meſmes acauſe d'une action deshonneſte & infame dont nous-nous ſouvenons, la poitrine eſt comme reſſerrée & opprimée par le repentir.

De meſme quand nous eſperons, ou deſirons une choſe acauſe de l'opinion que nous avons conceüe que c'eſt un bien, la poitrine ſemble s'elever, & ſe porter vers elle ; comme lorſque nous la craignons, ou que nous l'avons en averſion, acauſe de l'opinion que nous avons que c'eſt un mal, la poitrine ſemble comme fuir & ſe retirer en elle-meſme.

D'ailleurs, toutes les fois qu'un bien, ou un mal nous eſt de telle maniere preſent, que l'imagination connoit en meſme temps la cauſe qui fait qu'il eſt preſent, l'Appetit ſemble auſſi eſtre de telle maniere excité dans la poitrine, que nous y experimentons de l'emotion, ſoit afin que par une certaine dilatation elle embraſſe la cauſe du bien, qu'elle l'abſorbe, pour ainſi dire, en elle meſme, & qu'elle en puiſſe ainſi joüir plus longtemps, & plus ſeurement, ſoit afin qu'en ſe fortifiant elle meſme contre la cauſe du mal,

elle la chaſſe bien loin, elle la perde, & puiſſe ainſi plutoſt, & plus ſeurement eſtre privée du mal.

En effect, lors, par exemple, que nous-nous entendons loüer par quelqu'un, nous l'embraſſons d'amour, & nous-nous l'attachons, pour ainſi dire, afin que la loüange qui vient de luy dure plus conſtamment; & lorſque nous-nous entendons blaſmer par quelqu'un, nous-nous irritons contre luy, afin que le repouſſant, & le maltraitant nous effacions le blaſme par la vengeance, & empeſchions qu'il ne ſoit reïteré, ou augmenté.

Mais lorſque le bien, ou le mal eſt ſenty dans le corps par un contact commode, ou incommode, & que l'Ame eſt effectivement affectée par ſa preſence, l'Appetit ſemble eſtre emeu dans la partie qui eſt affectée, & par conſequent y reſider; veu que c'eſt là que nous ſentons premierement ce qui incommode, ou ce qui eſt commode.

Ce n'eſt pas certes ſelon ce que nous avons dit ailleurs, que la perception de l'emotion (ou entant que c'eſt une eſpece de ſentiment) ne ſe faſſe ou ne s'accompliſſe dans le Cerveau, ou dans la faculté imaginante, acauſe de la continuation

des nerfs, & du rebondiſſement des eſprits; mais parceque ce qui fait que l'emotion eſt commode, ou incommode, & qu'ainſi le ſentiment ou l'action de ſentir eſt agreable, ou deſagreable, cela eſt ſitué dans la partie meſme qui eſt pour cette raiſon ou flattée, ou irritée, & qui eſt par conſequent comme chatoüillé par le contact commode, ou affecte & deſire, pour ainſi dire, d'eſtre delivrée de l'incommode.

Ce n'eſt pas auſſi que les emotions qui ſont faites dans les parties ne puiſſent pareillement redonder à la poitrine, mais c'eſt que cela ſe fait par l'entremiſe d'une autre imagination qui ſurvient; comme, par exemple, que ce commode, ou cet incommode eſt grand, ou petit, qu'il doit longtemps, ou peu durer, qu'il eſt arrivé ou par nos ſoins, ou par noſtre faute, que tels biens, ou tels maux doivent ſuivre de là, &c. enſorte que l'emotion qui redonde dans la poitrine eſt cauſée par cette ſorte d'imagination ſeulement; mais celle qui eſt dans la partie depend de la cauſe qui effectivement agit ou commodement, ou incommodement.

Ce n'eſt pas enfin que ces emotions du premier genre que nous avous dit

eſtre de la ſeule imagination, n'ayent quelque contact precedent, en ce que la Viſion, & l'Ouye ſont des attouchemens, acauſe des images & des ſons qui viennent, & qui frappent les Sens; mais c'eſt que ſi dans ce premier genre il n'intervenoit point d'imagination, ni la cauſe du bien, ni la cauſe du mal ne feroient rien; au lieu que dans ce ſecond genre, cette imagination ſurvenante miſe à part, la cauſe du bien, & la cauſe du mal affectent effectivement. D'ou vient que c'eſt à ce dernier genre qu'appartiennent les Paſſions qui ne peuvent eſtre detournées l'objet eſtant preſent; en ce que ni les ſaveurs, ni les odeurs, ni les ſens, ni les images ne peuvent ne faire pas une douce motion dans l'organe, s'ils ſont convenables, ou une deſagreable, s'ils ſont diſconvenables.

C'eſt icy que quelques-uns ont voulu dire que noſtre Autheur ſembloit ſe contredire, en ce qu'il dit, qu'entant que l'emotion ou le contact eſt commode, ou incommode, & que l'action de ſentir *Senſio* eſt par conſequent agreable, ou deſagreable, cela eſt ſitué dans la partie qui eſt flattée & chatoüillée par le contact commode, & qui affecte d'eſtre

delivrée de l'incommode.

Mais ils ne prenent peuteſtre pas garde, qu'encore qu'il faſſe reſider la faculté ſenſitive generalement priſe, ou celle qui veille cõme une garde vigilante à la conſervation generale de toute la machine, & de toutes ſes parties, encore, dis-je, qu'il faſſe reſider cette faculté primitivement ou originairement dans le Cerveau, il n'exclut neanmoins pas abſolument la ſpeciale, & n'en prive abſolument pas les parties. Car ſi l'on voit d'un coſté que ceux qui ſont fort attentifs à une choſe, ne voyent pas les objects qui ſont devant leurs yeux, quoy qu'ils en reçoivent les eſpeces; que les Lethargiques, ou les Apoplectiques ne ſentent point les picqures qu'on leur fait; & que les Eſtropiez ſentent encore de la douleur comme dans la jambe qui aura eſté coupée, ou comme dans les doigts du pied où aura eſté la bleſſure, ce que l'on pourroit prendre pour des marques que la faculté ſenſitive ne reſideroit pas dans les parties affectées, mais dans le Cerveau ſeul où eſt l'origine des nerfs: L'on a auſſi d'un autre coſté l'Experience qui ſemble nous crier non ſeulement que la faculté ſent du Cerveau où elle

eſt dans le pied où elle n'eſt pas, ce qui m'a toujours ſemblé tres difficile à concevoir, mais qu'elle reſide meſme dans le pied, ou que la douleur eſt ſentie dans le pied par une faculté qui eſt dans le pied meſme, d'autant plus que la douleur ſelon Platon eſt elle meſme un ſentiment, *dolor ſenſus quidam triſtis eſt*, & qu'il eſt, ce ſemble, ridicule de dire qu'une faculté ſente un ſentiment.

D'ailleurs, comme il admet une eſpece d'Ame & de perception, ou de connoiſſance, & de ſentiment dans les parties des Inſectés coupez, dans l'Ayman, dans les Pierres precieuſes, dans les Plantes; il admet auſſi que le pied, par exemple, eſtant animé, ſent effectivement ou de la douleur, ou du plaiſir ſelon que le contact eſt ou commode, ou incommode, doux, ou rude, agreable, ou deſagreable.

Pour ce qui eſt des Apoplectiques il eſt aiſé de repondre qu'encore que la ſubſtance de l'Ame ſoit dans les parties que l'on picque, ou que l'on bruſle, elle n'y eſt neanmoins plus alors dans cette tenſion continüe, activité & mobilité qui eſt abſolument neceſſaire pour qu'elle agiſſe & qu'elle ſente; acauſe que

les nerfs par où les eſprits devroient eſtre portez, ſont humectez, laſches,& affaiſſez, ou bouchez.

Et à l'egard de ceux à qui l'on a coupé la jambe, & qui ſentent encore de la douleur comme dans la jambe, il eſt auſſi aiſé de dire que ce n'eſt que par une eſpece d'accoûtumance,& de reminiſcence, & en ce qu'apres l'extirpation de la partie les eſprits coulants encore le long des meſmes nerfs,& rebondiſſants encore au Cerveau à peu pres de la meſme maniere qu'ils faiſoient auparavant, ils y excitent à peu pres une ſemblable imagination, & font ſouvenir de la meſme douleur : Ie dis ſouvenir, car il n'eſt point vray que les Eſtropiez ſentent la meſme douleur qu'ils faiſoient; j'en ay conſulté pluſieurs qui en demeurent d'accord; ils ſont bientoſt deſabuſez, à moins qu'ils n'ayent l'imagination gaſtée, & la douleur qu'ils ſentent eſt bien differente de celle qu'ils ſentoient avant l'extirpation.

Et certes,l'on accordera volontiers que la faculté ſenſitive qui eſt dãs le cerveau ſoit avertie par la continuatiõ des nerfs, & des eſprits de la ſolution de cõtinuité qui s'eſt faite dans le pied,qu'elle la ſente

ſi vous voulez, ou la connoiſſe, qu'elle ſente, ou connoiſſe qu'il y a de la douleur dans le pied, & qu'elle en conçoive de la triſteſſe, & de l'inquietude, comme ſe voyant par là menacée de ſa propre ruine; mais de dire que la douleur ne ſoit pas dans le pied, ou qu'elle ne ſoit pas ſentie dans le pied, & par quelque choſe qui ſoit interieurement dans le pied; c'eſt à mon avis ce qui repugne non ſeulement à la notion commune, & à l'experience qui ſemble nous crier, comme nous diſions plus haut, que le pied ſent la douleur, ou que la douleur eſt, & eſt ſentie dans le pied, mais auſſi à la raiſon qui nous dicte que l'Ame ſenſitive eſtant repandüe par tout, elle doit ſentir par tout. Mais voyez ce que nous avons dit ſur ce ſujet en parlant de la faculté motrice des Animaux.

Ce qui pourroit peuteſtre icy faire quelque difficulté, c'eſt de concevoir comment il ſoit poſſible que la Phantaiſie, ou l'Imagination agiſſe ſur l'Appetit qui eſt eloigné d'elle & de ſiege & de lieu. Mais pour ce qui eſt premierement des emotions que l'on experimente dans la poitrine, comme il a eſté prouvé que les nerfs qui ſortent du Cerveau, & qui ſont

gonflez

gonflez d'eſprits ſont les inſtrumens de tout ſentiment, & de toute motion dans le corps ; il eſt viſible que les emotions qui ſont excitées dans la poitrine ſe doivent faire par l'entremiſe des eſprits, dont le nerf qui s'etend du Cerveau au Cœur ſoit remply & gonflé.

Il faut neanmoins pour cela ſuppoſer qu'il en eſt des eſprits qui courent & roulent ça & là par le Cerveau, comme des qualitez ſenſibles, par exemple du Son, de l'Odeur, & des autres ; je veux dire que de meſme que les qualitez ſenſibles meuvent leurs organes propres, & non pas les etrangers (car ni le Son, par exemple, qui parvient egalement aux yeux, au nez, & aux oreilles ne ſe fait pas ſentir aux yeux, & au nez comme aux oreilles, ni l'Odeur qui parvient egalement aux joües, à la langue, & aux narines n'affecte pas les joües, ni la langue de la meſme maniere qu'elle affecte les narines, & ce faute de commenſurabilité ou proportion) ainſi les eſprits qui roulent dans le Cerveau, & qui ſont comme modifiez par les veſtiges ou eſpeces qui cauſent l'Imagination, n'entrent pas egalement dans tous les nerfs, & n'y excitent pas vne ſemblable mo-

tion; parce qu'ils ne s'accommodent pas, ou ne ſont pas egalement commenſurez & proportionnez à tous.

Il faut, dis-je, faire cette ſuppoſition; car nous entendons de là que les eſprits ayant eſté modifiez par quelque eſpece, ou imagination, peuvent n'affecter pas egalement tous les nerfs, mais ſeulement ceux qui ſpecialement tendent & parviennent à la partie qui doit ſpecialement ſentir ce qui eſt commode, ou incommode, ou generalement ceux qui tendent au Cœur, tel qu'eſt ce noble & remarquable pair de la ſixieſme coniugaiſon. Ie dis generalement au Cœur comme au principe de la vie, & à la machine dominante, qui a, pour ainſi dire, intereſt de conſerver tout le corps, & chacune de ſes parties, & qui doit pour cette raiſon preſſentir tout ce qui leur arrive de bien, ou de mal. C'eſt pourquoy on ne doit point s'etonner ſi de meſme que la Phantaiſie qui reſide dans le Cerveau meut par l'entremiſe des eſprits, & des nerfs les extremitez des nerfs, & des pieds qui ſont ſi eloignées d'elle, l'on ne doit point, dis-je, s'etonner que par le meſme moyen elle puiſſe exciter de l'emotion dans la poitrine, &

dans le Cœur, dont la region eſt non ſeulement plus proche, mais encore plus commode.

Or il en eſt des autres motions qui ſe font dans les autres parties par l'entremiſe de l'Imagination, comme de celles qui ſe font dans le Cœur. Car lors qu'ayant veu, par exemple, quelque viande delicate, & bien aſſaiſonnée, il s'excite dans le fond de la gorge un certain mouvement de convoitiſe pour cette viande, & que la langue & le palais ſe trouvant humectez de ſalive on la mange pour ainſi dire, par avance; pourquoy croirions-nous bien que cela arrive, ſi ce n'eſt parceque l'eſpece de cette viande s'eſtant formée dans le Cerveau, les eſprits modifiez par cette eſpece n'entrent pas dans les autres nerfs avec leſquels ils n'ont point de proportion, mais ſeulement dans ceux du gouſt avec leſquels ils en ont, faiſant continuer la motion iuſques à la gorge, à la langue, & au palais? Ce qui ſe doit dire à proportion lors qu'ayant veu quelque obiect aimable, vne beauté ſurprenante, &c. il s'excite un prurit, & un mouvement dans les parties, & ainſi des autres.

Ce qu'il faut icy diligemment remar-

quer eſt, que non ſeulement les parties ſont meües par les eſprits que la Phantaiſie pouſſe vers elles, mais que la Phantaiſie meſme eſt meüe par ces meſmes eſprits que les parties luy repouſſent, ce qui cauſe une nouvelle imagination, & qui amplifie & fortifie la precedẽte, d'ou il s'enſuit derechef dans les parties une plus grande emotion, de là une nouvelle imagination, puis une nouvelle emotion, & ainſi toujours de plus en plus, juſques à ce qu'il ſurvienne d'autres imaginations qui detournent ailleurs la Phantaiſie, & que l'emotion ſe calme ſinon tout d'un coup, du moins avec le temps, & par la diverſion frequente & reïterée de l'imagination à d'autres objects: Car la playe, dit Lucrece en parlant ſpecialement de l'Amour, devient plus vive avec le temps, & en l'entretenant.

Vlcus enim viviſcit, & inueteraſcit alendo,
Quod Cupido affixũ cordi viviſcit vt ignis.

Auſſi arrive-t'il ſouvent que l'Appetit emporte l'Entendement ou la Raiſon, & la Volonté, & qu'il triomphe luy ſeul; entant qu'une emotion excitée dãs l'Appetit fait un repouſſement d'eſprits dans le Cerveau qui fortifie l'Imagination,

de telle maniere que cette imagination eſtant comme la maiſtreſſe dans la Phantaiſie, elle detruit les autres imaginations, offuſque ou eteint la lumiere de le Raiſon, & rend ainſi la fonction de la Volonté foible & imbecille, & comme nulle. Et c'eſt pour cela que la Raiſon doit pourvoir à ce qu'il ne ſe rencontre quelque occaſion qui puiſſe exciter vne emotion, ou s'il s'en eſt excité quelqu'une, elle la doit ſupprimer de bonne heure, de crainte qu'elle ne s'augmente toujours de plus en plus, & qu'il ne ſoit plus temps d'y apporter remede. L'on ſcait ce qu'en diſent les Poëtes.

Principiis obſta; ſerò Medicina paratur;
Cùm mala per longas inualuere moras
——Fruſtra retinacula tendens
Fertur equis Auriga, neque audit currus habenas.

CHAPITRE II.

Des Affections ou Paſſions de l'Ame en general.

LEs emotions de l'Appetit ſont vulgairement appellées des Paſſions à cauſe du mot Grec πάθος; mais cepen-

dant Ciceron, les Stoïciens, & Quintilian ont autrement interpreté ce mot. *Ce que les Grecs appellent πάθος*, dit Ciceron, *je pourrois en interpretant le nom l'appeller Maladie comme les Stoïciens, mais cela ne conviendroit pas à tout. Car qui eſt-ce qui a coûtume de nommer la Miſericorde, & meſme la Colere des maladies? Ce qu'ils appellent donc πάθος appellons-le Trouble Perturbatio.* D'un autre coſté Quintilian dit que le mot de *πάθος* eſt mieux interpreté par celuy *d'Affection*, *Graci πάθος vocant quod nos rectè vertentes ac propriè Affectum dicimus.* Cette derniere interpretation nous ſembleroit la plus propre, & nous-nous ſervirons volontiers du mot d'Affection, *à parte affecta*; neanmoins pour nous accommoder à la maniere ordinaire de parler nous-nous ſervirons le plus ſouvent du mot de Paſſion, quoy que rien n'empeſche qu'on ne ſe ſerve auſſi de celuy de Trouble avec Ciceron.

Diſons donc ſans eſtre trop ſcrupuleux ſur les mots, qu'il eſt conſtant de ce qui a eſté dit juſques icy, qu'Affection ou Paſſion n'eſt autre choſe qu'une emotion ou agitation de l'Ame dans la poitrine, ou dans quelque autre partie du

corps excitée par l'Opinion du bien, ou du mal, ou par le Sentiment. *Affectus eſt commotio Animæ in pectore, partéve alia ex boni, vel mali Opinione, aut Senſu excitata.* Nous diſons que c'eſt *une emotion*, ou *agitation* pour faire voir la difference qu'il y a entre l'action de la Volonté, & l'action de l'Appetit. Car celle-là eſtant incorporelle, elle eſt paiſible & tranquille, & ſe fait ſans qu'il s'excite aucune emotion dans le corps, au lieu que celle-cy eſtant corporelle, elle ne ſe peut faire que le corps ne ſoit emeu conjointement avec l'Ame. Nous diſons *dans la poitrine*, *ou dans quelque autre partie*, pour y comprendre non ſeulement ces Affections ou Paſſions qui ſont des emotions ſenſibles dans la poitrine, mais encore celles qui ſe ſentent dans les parties affectées. Nous diſons auſſi *par l'Opinion du bien ou du mal*, pour marquer la vraye cauſe des paſſions, & principalement de celles qui s'excitent dans la poitrine. Enfin nous ajoûtons *ou par le Sens*, acauſe des paſſions qui naiſſent plutoſt du ſentiment que de l'opinion.

Il eſt vray que Zenon definit *πάθος*, une emotion de l'Eſprit contraire à la

raiſon, & à la nature, πάθος, dit-il, *eſt averſa à ratione contra naturam Animi commotio*; mais nous prenons la choſe plus generalement, & ſans conſiderer que cette agitation ou emotion ſoit ou ne ſoit pas contraire a la raiſon, & contre nature, parceque cela regarde la Morale. De meſme quand Ciceron dit que quelques-uns definiſſent en deux mots la Paſſion *un Appetit trop vehement*, il eſt evident que l'on ne s'arreſte pas icy à conſiderer ſi l'Appetit eſt trop vehement, c'eſt à dire vicieux, ou trop leger, c'eſt à dire non-vicieux, parceque cela regarde auſſi la Morale.

L'on ſçait d'ailleurs qu'Epicure fait conſiſter l'eſſence de la Paſſion ou Affection dans les Abbatemens & Elevemens, dans les Reſſerremens, & dans les Effuſions ou Dilatations & Epanchemens de l'Ame, *in Demiſſionibus, & Elationibus, in Contractionibus, & Effuſionibus*, ajoûtant que la Faſcherie ou l'Affection faſcheuſe *moleſtia*, & la Volupté ou le plaiſir, qui ſont les deux Genres ſouverains des Paſſions, ſe rapportent à ces divers mouvemens, & que la Volupté, qui eſt *l'Affection conforme à la Nature*, eſt un certain elevement, ou une

certaine effuſion & dilatation de l'Ame, comme la Faſcherie, qui eſt *l'Affection contraire à la Nature*, eſt un certain abbattement ou reſſerrement; parceque, dit-il, la Volupté eſtant dans la joüiſſance du bien, la Faſcherie ou l'Affection faſcheuſe dans la ſoufrance du mal, ce n'eſt pas merveille que l'Ame ſe dilate tant qu'elle peut pour donner entrée au bien & le recevoir en ſoy, & qu'elle ſe reſſerre pour ne donner pas entrée au mal.

Or ſelon luy la Diffuſion ou Dilatation ſe fait, parceque d'abord que l'eſpece de la choſe agreable, qui eſt ce que l'on appelle Bien, a frappé le Sens, les corpuſcules dont elle eſt formée entrent de telle maniere dans l'Organe, ou dans le Cœur meſme, qu'eſtant accommodez à la contexture tant de l'Ame que du Corps, ils adouciſſent ou flatent particulierement l'Ame, l'affectent agreablement, & l'attirent comme de petites chaines vers la choſe d'ou elles ont eſté envoyées; de ſorte que l'Ame eſtant tournée, & tendüe vers elle, ſaillit & bondit, pour ainſi dire, de toute ſa force pour en joüir. Au contraire le Reſſerrement ſe fait, parceque ſitoſt que l'eſpece de la choſe faſcheuſe, qui eſt auſſi ce-

qui s'appelle Mal, a frappé le Sens, les corpuſcules dont elle eſt compoſée picquent comme autant de petis dards, ou percent de telle maniere l'Ame avec l'Organe, qu'ils rompent ſa contexture, de ſorte que pour les eviter, elle ſe reſſerre en elle-meſme, & fuit vers ſon centre, ou vers ſa racine qui eſt le Cœur.

J'ay dit *ſelon Epicure*, parceque s'il eſt plus probable que la Phantaiſie ſoit dans le Cerveau, & que ce ſoit dans cette partie que s'imprime l'eſpece de la choſe agreable, ou faſcheuſe, & où l'imagination de la choſe ſe fait ; il ſemble auſſi plus probable que le reſte ſe faſſe par l'entremiſe des eſprits qui paſſent du Cerveau au Cœur, ou à une autre partie, & que c'eſt par ce moyen que ſe font les effuſions, les reſſerremens, les elevemens, & les abbatemens. Or c'eſt la meſme choſe, de quelqu'une des deux manieres qu'on croye que cela ſe faſſe; parcequ'il ſuffit que l'Ame, ou l'Appetit qui reſide dans la poitrine, ou dans une autre partie du corps, ſoit frappée par l'eſpece de la choſe agreable, ou faſcheuſe (ſoit que cela ſe faſſe immediatement par elle, ſoit par l'entremiſe des eſprits) pour qu'elle ſoit tournée vers la choſe

agreable, & que pour en joüir elle saillisse ou bondisse pour ainsi dire, vers elle, & y entraine le corps, ou pour qu'elle soit détournée de la chose fascheuse, & que pour l'eviter elle s'en retire en elle-mesme, & en retire le corps. Or je dis que non seulement l'Ame se porte, s'avance, ou se retire, mais qu'elle entraine mesme, ou retire le corps, parceque ces mouvemens se font afin de se joindre au bien, & de s'eloigner du mal. Mais nous dirons ensuite de quelle maniere l'Ame meut le Corps de sa place, & nous-nous servirons cependant de cette belle comparaison qui regarde la motion & l'agitation dans laquelle consiste l'essence de la Passion, & nous comparerons l'Ame lorsqu'elle est sans Passion, ou qu'elle n'est point emeue & agitée, avec l'eau paisible, & tranquille d'un Etang, & quand elle est agitée par l'impulsion des esprits que l'imagination d'une chose agreable, ou d'une chose fascheuse excite & remüe, nous la comparerons avec la mesme eau lorsqu'elle est poussée par la chute & l'impression d'une pierre qui tombe dedans.

Car de mesme que l'eau se trouve agitée par le mouvement des cercles qui

naiſſent continuellement, & qui s'engendrent ſucceſſivement les uns les autres par une eſpece de propagation; ainſi l'Ame ſe trouve agitée par les mouvemens qui ſe ſuivent les uns les autres comme des ondes & des flots. Et de meſme que l'eau ne peut eſtre libre de cette agitation circulaire à moins que par la ſuite du temps on laiſſe diminuer peu à peu les petis cercles, enſorte qu'ils s'abbattent enfin routafait, & deviennent à rien, ou à moins qu'on ne jette d'autres pierres par le moyen deſquelles il ſe forme d'autres cercles qui empeſchent les premiers, qui les detournent & les rompent; ainſi l'Ame emeue par une paſſion, ne peut point eſtre quitte & delivrée de cette emotion, ſi ce n'eſt ou qu'on la laiſſe peu à peu & avec le temps ſe diminuer, & s'abbatre, ou qu'il ſurvienne d'autres Paſſions qui interrompent la premiere, & en detournent l'Ame. Et enfin, de meſme que les petis cercles formez par la chute d'une groſſe pierre ne laiſſent pas de ſe continuer nonobſtant les chutes de diverſes petites pierres, & que ceux qui ſont formez par la chute d'une petite pierre ſont incontinent effacez par ceux que la chute d'une groſſe

pierre forme ; ainſi l'emotion de l'Ame excitée par quelque grande Paſſion ne laiſſe pas de continuer nonobſtant les petites Paſſions qui ſurviennent, au lieu qu'une emotion excitée par une Paſſion legere cede incontinent à celle qui eſt excitée par une Paſſion forte & violente qui ſurvient.

Diviſion, Diſtinction, & Fondement general des Paſſions.

COmme nous devons apres cecy traiter des Paſſions en particulier, il ſeroit à ſouhaiter qu'on en euſt fait une diſtinction exacte, & un juſte denombrement: Cependant c'eſt une choſe merveilleuſe de voir en combien de manieres differentes on les a diſtinguées, & les divers denombremens qu'on en a fait. Car les uns en font onze Genres differens, dont il y en a ſix qu'ils rapportent à l'Appetit Concupiſcible, à ſçavoir *la Volupté*, *& la Douleur* qui regardent le temps preſent, *la Cupidité*, *& la Fuite* qui regardent l'avenir, *l'Amour*, *& la Haine* qui regardent l'un & l'autre; les cinq qu'ils rapportent à l'Appetit Iraſcible eſtant ſelon eux *la Colere*, *l'Audace*, *la Crainte*, *l'Eſperance*, *le Deſeſpoir*.

Les autres, comme les Stoïciens, en ont fait quatre Genres principaux *la Volupté*, *la Douleur*, *la Cupidité*, & *la Crainte*, mettants sous chacun de ces Genres plusieurs especes; par exemple, sous la Volupté *la Malveillance* ou la joye qu'on a du mal d'autruy sans qu'il en vienne aucun emolument, *la Delectation*, &c. Sous la Douleur en general qu'ils appellent en Latin *Agritudo*, ou *Molestia*, *l'Envie*, *l'Emulation*, *la Medisance*, *la Misericorde*, *l'Angoisse*, *le Gemissement*, *la Tristesse*, *l'Affliction*, *le Chagrin*, *la Douleur*, *la Doleance*, *le Soucy*, *la Fascherie*, *l'Ennuy*, *l'Agitation*, *le Tourment*, *le Desespoir*, &c. Sous la Cupidité ou Convoitise *la Colere Excandescentia*, *la Haine*, *l'Inimitié*, *la Discorde*, *l'Indigence*, *le Desir*, &c. Sous la Crainte *la Paresse*, *la Pudeur*, *la Terreur*, *la Crainte l'Etonnement*, *l'Effroy*, *le Trouble*, *l'Apprehension*: Mais ce denombrement est defectueux en ce que plusieurs de ces Passions sont presque Synonimes, & que plusieurs n'y sont pas compriſes, comme *l'Amour*, *la Hardiesse*, & quelques autres.

Pour ce qui est d'Aristote, il n'affecte aucune division, mais il en a seulement fait le denombrement de quelques-unes

ſelon l'occurence.

Il y en a d'autres, comme l'Illuſtre Mr. de la Chambre, qui de ces onze premieres diverſement meſlées enſemble en font pluſieurs autres, comme *la Pudeur, l'Impudence, la Compaſſion, l'Indignation, l'Envie, l'Emulation, la Ialouſie, le Repentir, l'Admiration.*

Quant à nous, comme il paroit preſque impoſſible de reduire parfaitement la choſe en ordre, nous croions en avoir uſé aſſez judicieuſement que d'avoir mis l'Appetit en partie dans le Cœur ou dans la poitrine, & en partie dans les parties affectées; car par ce moyen l'on peut d'abord eviter la confuſion ordinaire qui ſe trouve dans les divers Autheurs, & diſtinguer deux Genres de paſſions, dont les unes regardent davantage l'Eſprit, & ſoient placées dans la poitrine, les autres regardent davantage le corps, & ſoient placées dans les parties affectées; ce que nous ferons d'autant plus volontiers que c'eſt ainſi qu'en a uſé Platon, à l'imitation duquel nous traiterons premierement de celles qui ſont dans les parties affectées, nous reſervant à traiter enſuite de celles qui ſont ſituées dans la poitrine.

Nous avons deja dit que l'Appetit eſt emeu dans la partie affectée acauſe du contact ſenſible d'une choſe ou commode, ou incommode. Et parce qu'il n'y a aucune partie ſenſible du corps qui ne puiſſe eſtre touchée,& affectée par quelque choſe de commode, ou d'incommode,nous tenons que cette eſpece d'Appetit eſt diffus par tout le corps.C'eſtpourquoy il ſemble ſelon Platon que dans chaque partie du corps il s'engendre deux certaines Paſſions primitives, *la Volupté* par la choſe accommodante, & *la Douleur Moleſtia* par celle qui incommode; & meſme que chaque Sens eſtant une eſpece de Tact, les Paſſions ſoit de plaiſir,ſoit de douleur s'engendrent dans les organes de la Veüe, de l'Ouye, de l'Odorat, & du Gouſt, de la meſme & generale maniere que dans les autres parties qui ſont les organes du Tact ſpecialement dit.

Nous avons auſſi inſinué que la raiſon generale de ſentir la douleur conſiſtant en ce que le Corps, ou quelqu'une de ſes parties ſoit tirée de ſa conſtitution naturelle ſoit par le fer, ſoit par un cauſtique, ſoit par un ſang extravaſé,ou autrement, la raiſon generale de ſentir-

le plaisir consiste dans le retablissement du corps, ou de sa partie dans sa constitution naturelle ; ce qui se fait lorsque les parties tiraillées en quelque façon, écartées & separées les unes des autres se rejoignent, & reprenent la situation qui leur est naturelle, & par consequent commode, la cause qui faisoit ce tiraillement, & cette interruption de continuité estant ostée : D'ou il s'ensuit que le Plaisir n'est point sans quelque Douleur anterieure, en ce que s'il ne s'estoit fait aucune solution de continuité, & qu'aucune partie n'eust esté tirée de son estat naturel, il ne se feroit aucun retablissement dans cet estat naturel.

Il est vray que Platon accordant cela dans les Sens du Goust & du Tact, semble ne l'admettre pas tout à fait de mesme dans la Veüe, dans l'Ouye, & dans l'Odorat ; comme si la douceur de quelque couleur, de quelque son, & de quelque odeur fust capable de se faire sentir, encore qu'il n'eust precedé aucune douleur dans leurs organes : Mais Aristote tient le contraire, & declare que si cela nous paroit ainsi dans ces Sens, ce n'est qu'a cause de l'accoûtumance qui fait que nous ne sentons pas qu'ils souffrent,

car de voir meſme, & d'entendre, dit-il, *c'eſt une choſe penible, mais nous y ſommes de long-temps accoûtumez.*

Remarquez cependant que lorſque j'ay dit que le Plaiſir, & la Douleur ſont les Paſſions primitives ou principales, & qui ſe peuvent à toute heure obſerver dans les parties affectées, cela ſuppoſe qu'elles ſont comme extremes, & qu'eſtant extremes il y en a une certaine entre d'eux que nous pouvons dire eſtre *la Cupidité* ou le Deſir. Et defait, parceque la ſuite des Paſſions commence de la Douleur, & qu'ainſi l'eſtat dans lequel l'Animal eſt exempt de Paſſions, paiſible, & tranquille, s'appelle Indolence; pour cette raiſon ſitoſt que quelque douleur qui ſurvient à une partie trouble cet eſtat, il naiſt dans la meſme partie une Cupidité, ou ſi vous aymez mieux, un deſir & une envie d'eſtre exempte de douleur, & par conſequent d'eſtre retablie dans ſon premier eſtat, pour retourner à l'Indolence.

Remarquez deplus qu'encore que ce deſir ſoit dans chaque partie du corps, il paroit neanmoins principalement dans les parties qui ſont travaillées acauſe du defaut d'aliment, ou gonflées, &

chatoüillées par l'abondance de la Semence, ce qui nous fait voir que la Nature à principalement voulu donner cette double Cupidité, entant que l'un & l'autre ne tend ſimplement pas à la ſanté, & à l'integrité d'une ſeule, & unique partie, mais le premier à la conſervation de tout l'Individu, & le ſecond à la conſervation de toute l'Eſpece.

Il eſt vray que la Nature a bien voulu de telle maniere ſatisfaire à cette Cupidité, qu'elle a aſſaiſonné de plaiſir l'exemption de douleur, mais comme l'exemption de douleur eſtoit la fin principale, le plaiſir n'eſtant qu'un ſimple Adjoint que la Nature a accordé afin que l'Animal ſe diſpoſaſt plus viſte & plus gayement à l'exemption, ce qui eſt viſible en ce que l'exemption eſtant faite, le plaiſir s'evanoüit, & l'Indolence demeure.

Ce n'eſt pas certes que les Animaux ne ſe ſouviennent du plaiſir quand ils en ont une fois gouſté, qu'ils n'en deſirent paſſionnement un ſemblable à celuy qu'ils ont experimenté, & qu'ils ne ſe le propoſent meſme comme leur unique fin; mais parce qu'icy le plaiſir s'excite comme de luy-meſme & naturellement,

& qu'afin qu'il ſoit excité il n'eſt beſoin ni de memoire, ni d'opinion, ni de raiſonnement, mais de la ſeule preſence de la douleur, ou du ſeul ſentiment de la douleur: D'ou vient que ce deſir eſt comme aveugle, en ce que n'eſtant pas formé par aucune connoiſſance ou opinion precedente, il ne regarde point au loin ou à l'avenir, mais ſeulement à eloigner ce qui eſt preſent & incommode.

Il y a donc trois principales Paſſions auſquelles les parties ſont ſujettes, aſçavoir *la Douleur*, *la Cupidité* ou le Deſir, & *le Plaiſir*, qui ne demandent ni Opinion, ni jugement, & qui ſont ſenties par les Brutes meſmes, & par les Enfans meſmes dés qu'ils ſont nez; car premierement ils ſentent de la douleur, acauſe des atteintes du froid qui les environne, d'ou vient qu'ils deſirent d'eſtre echauffez, & que lors qu'on les couvre & qu'on les echauffe, ils ont du plaiſir; puis ils ont faim, deſirent l'aliment, & ſuccent le lait avec beaucoup de plaiſir. Et voila pour ce qui regarde les Paſſions qui ſont principalement du Corps.

Quant à celles qui ſemblent eſtre principalement de l'Eſprit en ce qu'elles ne ſont point excitées ſans l'entremiſe de

quelque Opinion, ou ſans que quelque jugement de l'Eſprit ait precedé; nous avons dit qu'elles s'excitent dans la poitrine, & dans le Cœur meſme par l'entremiſe des eſprits qui ſont modifiez par l'opinion du bien ou du mal, & que le Cœur les ſent diverſement ſelon la diverſité des opinions auſſi bien que les autres parties que nous voyons auſſi eſtre meües & excitées ſelon que le porte opinion.

Il y a neanmoins cette difference entre le mouvement du Cœur, & celuy des autres parties, que l'Opinion preſcrit & commande le mouvement des parties, d'ou vient qu'il eſt cenſé volontaire, & commandé, au lieu que celuy du cœur n'eſt ni preſcrit, ni commandé par l'opinion, mais il eſt de ſoy-meſme naturellement excité par la ſimple preſence de l'opinion; de meſme que l'inflammation dans du bois verd a beſoin de l'excitation des ſoufflets, mais dans des allumettes bien ſeches elle ſe fait d'elle meſme en un moment, & à la ſimple approche du feu. Auſſi eſt-ce pour cela qu'on dit d'ordinaire que les premiers mouvemens ne ſont pas en noſtre pouvoir: Car ſi cenx qui viennent en ſuite ſont dans

noſtre puiſſance, cela vient de ce que ce n'eſt plus une ſimple & nüe opinion, mais qu'avec l'opinion le liberal-arbitre, & le commandement peut intervenir.

Au reſte ſi le ſentiment de l'Opinion, & le mouvement s'excitent avec tant de viteſſe dans le Cœur, cela vient de ſa tiſſure & condition particuliere. Car de meſme que la langue ſelon ſa contexture & ſa condition ou diſpoſition naturelle eſt non ſeulement deſtinée à ſubir les mouvemens pour exprimer toutes les voix, mais auſſi à eſtre meüe par les ſaveurs de tous les alimens, afin que ſelon que ces ſaveurs l'affecteront elle prenne ou refuſe les alimens pour la ſanté du corps ; ainſi le Cœur eſt deſtiné non ſeulement à eſtre par ſa Syſtole, & Diaſtole continuelle la cauſe primitive, & le principe de tous les mouvemens qui ſe font dans le corps, mais auſſi à eſtre meu par les Opinions des biens & des maux qui peuvent arriver au corps, afin de ſe porter à embraſſer les biens, & à rejetter les maux.

Et il eſtoit plus convenable que le Cœur fuſt deſtiné à cela qu'aucune autre partie ; car comme il eſt le principe de la vie, & la machine primitive ou prin-

cipale qui anime, pour ainſi dire, toutes les autres,& les entretient conſtamment dans leurs mouvemens, ça eſté principalement luy à qui a deu eſtre confié le ſoin qu'elles fuſſent toutes en bon eſtat, & ce en leur procurant le bien, ou en leur detournant le mal, comme eſtant luy meſme touché du ſentiment des biens, ou des maux.

Apres tout ce que nous venons de dire,il eſt viſible qu'il s'excite dans la poitrine,comme dans les autres parties,deux Paſſions generales & primitives, à ſcavoir *le Plaiſir* ou la joye par l'opinion du bien preſent, *& la Douleur* ou la faſcherie *Moleſtia*, par l'opinion du mal preſent.

De plus il eſt viſible que le Plaiſir eſt non ſeulement un bien, mais qu'il eſt bien abſolument, ou abſolument bon, entant qu'il n'eſt pas deſiré pour quelque autre choſe, mais pour luy meſme ou acauſe de luy meſme, & que la Douleur pareillement eſt non ſeulement un mal, mais un mal abſolument, ou abſolument mauvaiſe, entant qu'elle n'eſt pas fuye pour quelque autre choſe, mais pour elle-meſme ou acauſe d'elle meſme;les autres n'eſtant des biens, ou des maux que

relativement, ou entant qu'ils engendrent du plaiſir, ou de la douleur.

Nous dirons dans la Morale comment on doit quelquefois preferer le plaiſir à la douleur, & quelquefois la douleur au plaiſir ; il ſuffit icy de ſuppoſer que le plaiſir eſt bon comme fin, ou qu'il eſt le ſouverain & dernier bien, les autres n'eſtant biens que comme des moyens propres & deſtinez pour l'acquerir ; & que la douleur eſt de telle maniere mauvaiſe qu'elle eſt comme le dernier mal, & les autres maux comme des moyens, c'eſt à dire entant qu'ils la font naiſtre.

Car il arrive de là que toutes les autres Paſſions qui ſont excitées par l'opinion du bien, ou du mal ont rapport à ces deux Paſſions qui ſont comme les dominantes & dernieres, & qu'eſtant occupées al'entour des meſmes biens, & des meſmes maux, elles n'en different preſque que par quelque circonſtance.

Et par ce que ces deux Paſſions ſont de telle maniere excitées par la preſence du bien, ou du mal, qu'elles peuvent auſſi naiſtre acauſe du bien, ou du mal qui ſera paſſé, ou à venir, entant que l'opinion rend comme preſent le bien, & le mal

mal passé par la force de la Memoire,& de plus qu'elle rend le bien & le mal comme à venir par la force de la prevoyance, il naist consequemment de là deux autres certaines Passions tres generales qui comprennent ces trois temps. Ces Passions sont *l'Amour & la Hayne*, en ce que non seulement elles regardent le Plaisir,& la Douleur,mais aussi ce qui est capable de causer du Plaisir & de la Douleur : Car l'Amour regarde le bien qui cause,qui a causé, & qui doit causer du plaisir, & la hayne le mal qui cause, qui a causé, & qui doit causer de la douleur.

Et d'autant que le bien tandis qu'il est present est de telle maniere aimé a-cause du plaisir qu'il fait naistre que l'Ame se repose, pour ainsi dire, dans sa joüissance, comme elle se repose aussi dans le plaisir d'en avoir joüy, & que lorsqu'il est à venir ou absent, elle ne se repose point tant dans l'Amour qu'elle a pour luy, qu'elle est emeüe de la cupidité ou du desir d'en joüir ; cela donne sujet à deux ou trois Passions, qui sont *la Cupidité*, & *l'Esperance*, mais la Cupidité ou le Desir sans opinion que le bien doive pour cela arriver effective-

ment, l'Eſperance avec opinion qu'il arrivera effectivement.

Ainſi de la haine du mal qui eſt ou preſent, ou abſent, naiſſent deux autres Paſſions oppoſées à ces deux dernieres, aſcavoir *la Fuite* & *la Crainte*, mais la Fuite oppoſée a la Cupidité ſans opinion qu'il doive pour cela arriver, la Crainte oppoſée à l'Eſperance avec opinion qu'il arrivera. Et de meſme de ces deux dernieres il en naiſt deux autres contraires, aſcavoir le *Deſeſpoir* de la Crainte, & *la Confiance* de l'Eſperance, comme de ces deux dernieres il en naiſt auſſi deux autres, aſcavoir *l'Audace* de la Confiance, *la Puſillanimité* du Deſeſpoir. Enfin quoy qu'on mette la Colere en dernier lieu, & toute ſeule, eſtant conſiderée comme une eſpece de meſlange qui comprend toutes les autres paſſions ſuſdites, on luy pourroit ajouter la douceur pour en faire comme le dernier pair. Ce n'eſt pas qu'on n'en pûſt diſtinguer davantage, mais celles-cy ſont comme les capitales auſquelles toutes les diverſes eſpeces de Paſſions ſemblent pouvoir eſtre commodement rapportées, ce que nous allons enſuitte tenter de faire.

CHAPITRE III.

Du Plaiſir, & de la Douleur, que les Latins appellent Voluptas, & Moleſtia.

CEs deux Paſſions entant qu'elles s'engendrent dans la Poitrine ou dans le Cœur, ſemblent avoir cela de commun avec celles qui s'engendrent dans les parties, que de meſme que la partie affectée ſent du plaiſir lors qu'elle eſt comme flattée & adoucie par la reſtitution de ſes parties dans un eſtat commode, & de la douleur lors qu'elle eſt comme irritée & faſchée par la motion rude & aſpre qui la retire de cet eſtat; ainſi le Cœur ſent du plaiſir lorſqu'il luy vient des eſprits du Cerveau, qui eſtant propres & proportionnez à ſa ſubſtance, le flattent, pour ainſi dire, & le chatoüillent, & de la douleur lorſqu'il luy en vient qui eſtant diſproportionnez à ſa ſubſtance, le picquent ou le percent. Car comme le Cœur luy-meſme eſt une partie, il a beſoin de quelque chatoüillement pour eſtre affecté doucement & agreablement, & de quelque

picqure ou ſolution de continuité pour eſtre affecté aſprement & deſagrablemẽt.

Or il arrive que lorſqu'il eſt doucement touché ou traitté par les eſprits, & qu'il eſt comme chatoüillé, il bondit, & comme s'il deſiroit ſentir davantage ce chatoüillement, ſe dilate pour recevoir les eſprits, & ſe porte en avant ou ſaillit de temps en temps, comme pour aller à leur rencontre ; d'ou vient que la volupté du Cœur eſt d'ordinaire appellée Exultation, ou treſſaillement, ce qui ne ſe dit pas de la volupté qui s'engendre dans les autres parties, laquelle volupté des parties n'eſt point auſſi appellée Ioye, Delectation, *latitia*, *delectatio*, *jucunditas*, *gaudium*, *hilaritas*, *&c.*

Il arrive au contraire que lorſque le Cœur eſt touché aſprement, & comme en picquant par les eſprits, il ſe retire tout d'un coup, & comme s'il cherchoit un moyen de moins ſentir ce rude attouchement, il ſe comprime & ſe reſſerre comme pour fuir la rencontre des eſprits ; d'ou vient que la douleur du Cœur eſt appellée Angoiſſe, *Anguſtia*, *quaſi cor ſeſe in anguſtum contrahat*, *Afflictio*, *mœſtitia*, *triſtitia*, ce qui ne ſe dit point auſſi de la douleur des parties.

Ces deux mesmes Affections ou Passions semblẽt encore avoir cela de commun avec celles des parties ou du corps, qu'encore que le plaisir du Cœur, ou de l'Esprit ne semble pas si sensiblement supposer une douleur, une cupidité, une indigence precedente ; il est neanmoins constant, à bien considerer la chose, qu'il y a toujours quelque deplaisir, quelque cupidité, quelque indigence qui precede, & qui cause du plaisir à mesure qu'elle s'oste.

Pour entendre cecy, il faut remarquer que chaque personne a son temperament particulier, & que non seulement le Corps, mais que l'Ame mesme, c'est à dire la partie inferieure de l'Ame qui est corporelle, est d'une contexture particuliere, & que cette contexture a tant de rapport avec celle du corps acause de l'individüe liaison de l'un & de l'autre, que si le corps a de l'inclination, ou de l'aversion pour une chose, l'Ame a aussi de l'inclination, ou de l'aversion pour cette mesme chose.

Et il arrive de là que selon que les choses externes affectent le corps ou bien, ou mal, l'Ame les estime ou bonnes, ou mauvaises, & qu'ainsi par une

certaine ſuite neceſſaire il ſe forme dans la Phantaiſie,& dans l'Eſprit meſme des Opinions telles que la contexture, & le temperament du corps les ſuggere ; en ſorte que ce n'eſt pas merveille ſi autant qu'il y a d'hommes, autant il y a preſque d'Opinions differentes;parceque de meſme que les Corps, & les temperamens de tous les Hommes ſont differens, ainſi les Ames ſont par la diverſité des temperamens ſuſceptibles d'opinions differentes.

Il arrive derechef que parce qu'une Opinion eſtant née dans l'Eſprit, il eſt envoyé & tranſmis au Cœur des eſprits qui le meuvent ou doucement, ou rudement & aſprement, il arrive, diſ-je, pour cette raiſon, que le Cœur eſt affecté ou agreablement envers la choſe que l'Opinion tient eſtre bonne,ou deſagreablement envers celle qu'elle tient eſtre mauvaiſe;d'ou vient qu'on peut dire qu'il y a dans l'Ame comme une certaine inclination habituelle & naturelle à de certaines choſes,& une naturelle & habituelle averſion pour de certaines autres choſes;de ſorte que ce n'eſt pas auſſi merveille qu'y ayant une telle diverſité de temperamens, & une telle diver-

ſité d'opinions, on remarque dans les hommes une ſi grande diverſité de mœurs, & d'inclinations, un chacun agiſſant ſelon les principes dont il eſt compoſé, conformement à cet Axiome.
Naturæ ſequitur ſemina quiſque ſuæ.
D'ou l'on entend que l'inclination naturelle qu'un chacun a pour une choſe, eſt une certaine appetence naturelle que l'opinion qui naiſt excite auſſi bien dans le cœur par la tranſmiſſion des eſprits, que la chaleur devorante excite l'appetence de la faim, & de la ſoif dans la gorge par la ſechereſſe.

Auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon qu'on dit que l'Avarice eſt une faim & une ſoif des richeſſes, l'Ambition une faim & une ſoif des honneurs, & ainſi des autres; car l'Avarice & l'Ambition ſont de certaines inclinations qui rendent l'Ame inquiete de meſme que la faim & la ſoif, l'inquietude ne ceſſant point dans le Cœur, qu'aprés qu'on a obtenu les richeſſes & les honneurs, de meſme que la faim & la ſoif ne ceſſent point dans la gorge qu'apres qu'on a beu & mangé: Et de meſme que la chaleur ne ceſſant point d'agir la faim & la ſoif ſe renouvellent, & que l'on demande de nouvelles

viandes comme si celles qu'on a prises auparavant n'estoient contées pour rien; ainsi l'Opinion ne cessant point d'agir, l'Avarice, & l'Ambition s'enflamment derechef, & l'on recherche de nouvelles richesses, & de nouveaux honneurs, comme si les precedens n'estoient rien; ce qui continue de la sorte toute la vie, parceque ces inclinations sont aussi bien adherantes à l'Esprit, & peuvent aussi bien estre renouvellées que l'appetence de la faim & de la soif.

L'on entend de plus, que les plaisirs de l'Esprit, ou ceux qui naissent dans le Cœur de l'acquisition des richesses, des honneurs, de la vangeance, & autres semblables sont posterieures à l'indigence naturelle ou au deplaisir qui naist de l'opinion que ces choses manquent. Et le mesme se doit entendre à l'egard de ces autres sortes de plaisirs qui sont encore plus particulierement censez appartenir à l'Esprit, comme sont ceux qui viennent de la Science, & de la Vertu. Car pour ce qui regarde la Science, comme toute faculté connoissante se porte par une inclination naturelle à son objet, ce n'est pas merveille que l'Ame qui est douée de la faculté sensitive, & de

l'intelligente, ait de l'inclination à connoitre non ſeulement ce que les choſes ſont en apparence, mais ce qu'elles ſont en effet, c'eſt à dire la verité ; c'eſtpourquoy cette inclination eſt auſſi une certaine appetence naturelle, qui peut de meſme eſtre appellée une faim, & une ſoif ; puiſque tous les hommes ſont travaillez de cette faim, & qu'il n'y a perſonne ſi peu curieux qu'il puiſſe eſtre, qui ne deſire de voir quelque choſe, d'entendre, de connoitre, & qui pour cela n'ouvre les yeux, & n'ecoute attentivement; & il y en a meſme qui par un certain inſtinct ſpecial ſe portent aux Sciéces, & à connoitre la verité avec une avidité merveilleuſe ; d'ou vient que ceux-là peuvent ſpecialement eſtre dits affamez & alterez, & la Science, ou l'acquiſition de la verité peut effectivement à leur egard eſtre dite la paſture de l'Ame, puiſqu'elle a de la paſſion pour ſçavoir, & pour connoitre comme elle en a pour le boire & le manger quand elle eſt preſſée de la faim, & de la ſoif.

Certes, ce que nous venons de dire plus haut de la faim, & de la ſoif qui revient, & reprend de temps en temps, & tout de nouveau, a principalement lieu

dans l'appetence de ſçavoir ; car à peine avons-nous entendu une choſe dont nous deſirions ardemment avoir la connoiſſance, que nous-nous portons à en connoitre une autre toute nouvelle avec autant d'ardeur ; & l'experience meſme nous apprend que nous n'avons plus tant de paſſion que nous avions pour les choſes que nous avons une fois ſçeües. Diſons donc que la Volupté, ou le plaiſir qui naiſt de la Contemplation, & de la Science ou acquiſition de la verité, ſuit une certaine inquietude antecedente qui eſt cauſée par l'ignorance, c'eſt à dire par l'indigence de Science ; & ce ſelon qu'un chacun eſt naturellement enclin à ſçavoir telles ou telles choſes, ou qu'il s'y eſt rendu enclin par une certaine maniere de vie, etude, ou accoûtumance.

Ce que je dis du plaiſir qui vient de la Science, ſe doit entendre de l'amour de la Vertu & de l'honneſteté ; parceque dans ceux qui ſont nez ou qui ont une pente naturelle pour la Vertu, cette pente eſt comme une faim, & une ſoif, ou une avidité pour faire tout ce qui eſt hõneſte & loüable ; de ſorte qu'ils ne peuvent ſatisfaire cette avidité, c'eſt à dire

faire des actions d'equité, de force, & des autres Vertus, qu'il ne leur en revienne un plaisir extreme, tres pur, & tres doux, & quelque action de Vertu qu'ils fassent il leur reste toujours un certain aiguillon naturel qui les porte à en faire d'autres.

L'on peut donc dire en general que le Plaisir & la Douleur *molestia*, s'engendrent dans le Cœur, & dans l'Esprit de mesme que dans les parties affectées; la Douleur naissant premierement de quelque picqure, ecorchure, & solution de continuité, & le Plaisir naissant ensuite de la reunion, & du retablissement dans l'estat naturel. En effet, puisque lors principalement qu'il nous survient quelque grand, & tres sensible deplaisir, nous sentons evidemment que le Cœur se resserre, & se retire, comment nous pouvons-nous imaginer que cela se fasse, si ce n'est que du costé de la base il luy vient de certains esprits du Cerveau qui estant disconvenables, & disproportionnez à sa contexture, sont comme autant de petites pointes de fleches qui le picquent, & le percent, & font qu'il fuit, & se retire, comme pourroit faire la main lors qu'elle est touchée par des orties, la lan-

gue par un ſuc trop ſalé, les narines par une odeur puante, l'oreille par un Son diſcordant, l'œil par une eſpece difforme & vilaine, comme nous avons dit en ſon lieu? Car il eſt naturel à chaque Animal, & à chaque partie ſenſible de l'Animal, lorſqu'elle ſouffre ſolution de continuité, de tendre, & de conſpirer à la reunion, en ſorte que les parties circonvoiſines ſoient obligées de ſe ſerrer mutuellemẽt, afin que l'ouverture ſoit autãt qu'il eſt poſſible etreſſie & appetiſſée, & que cependant la partie bleſſée ſe retire, & ſe cache entre les autres, & s'il eſt poſſible ne ſoit pas davãtage endomagée.

Ainſi lorſque nous ſentons principalement dans quelque grand plaiſir, que noſtre Cœur ſe dilate, & qu'il ſaute ou bondit pour ainſi dire en avant, de quelle maniere nous pouvons-nous imaginer que cela arrive, ſi ce n'eſt que du coſté de la baſe il luy vient des eſprits convenables, qui comme un doux liniment conſolident la playe, & faſſent que le Cœur accourre comme la main refroidie au feu, la langue ſeche & bruſlée à l'eau, les narines infectées d'une mauvaiſe odeur à une odeur douce & ſuave, l'oreille dechirée par une diſſonnance à

l'harmonie, l'œil bleſſé par une choſe laide & difforme à une belle ? Car il eſt pareillement naturel à chaque Animal, & à chacune de ſes parties ſenſibles de s'etendre & de s'avancer vers la choſe convenable par laquelle elle ſoit nourrie à ſa maniere, adoucie, flattée, entretenue. Et cela meſme nous doit paroitre d'autant moins admirable dans les Animaux, que nous obſervons que les Plantes fuyent auſſi les choſes diſconvenables, comme elles s'avancent vers celles qui leur ſont convenables ; car enfin ce n'eſt que pour cela que les racines ſe pouſſent, & s'allongent vers l'aliment, que les fleurs ſe tournent, & s'ouvrent au Soleil, & que la Concombre fuit l'huyle, & s'en ecarte, comme elle s'avance & ſe traine vers l'eau, & ainſi des autres.

Cependant quelqu'un pourroit icy douter avec raiſon, ſi cette motion ſoit de compreſſion, ſoit de dilatation eſt l'Affection ou la Paſſion meſme de Douleur & de Plaiſir, ou quelque autre choſe? Car encore qu'il n'y ait point de douleur *moleſtia* que le Cœur ne ſe reſſerre, ni de volupté qu'il ne ſe dilate, neanmoins l'un & l'autre ſemble eſtre com-

me un adjoint, ou une qualité attachée à la motion acauſe de laquelle la compreſſion ſoit faſcheuſe, & la dilatation agreable : D'ou vient qu'encore qu'Ariſtote dans ſa Rhetorique definiſſe la Volupté une certaine motion de l'Ame, & un retabliſſement continu, & ſenſible dans l'eſtat naturel, & la Douleur au contraire ; neanmoins conſiderant dans un autre endroit le Plaiſir tant dans le Sens que dans la penſée, & prenant garde que toute action ſoit du Sens, ſoit de l'Entendement eſt d'autant plus agreable qu'elle eſt parfaite, & qu'ainſi celle qui eſt tres parfaite eſt auſſi tres agreable, il dit que le Plaiſir perfectionne l'action, non comme une habitude inexiſtente, mais comme une certaine fin qui ſurvient ; ce qui fait voir qu'il regarde le plaiſir, non comme une motion, mais comme une perfection de l'action. C'eſt pourquoy il ſemble qu'on doit dire que la motion du Cœur, ou de l'Ame eſt veritablement comme le ſujet, ou comme l'on parle d'ordinaire, le Materiel ſoit du Plaiſir, ſoit de la Douleur, mais qu'outre cela il y a comme l'adjoint ou le Formel, en quoy conſiſte proprement, & principalement l'eſſence de l'une & de l'autre.

Et ce n'eſt pas certes ſans raiſon qu'Ariſtote dit ſpecialement que le Plaiſir ſurvient à l'action comme fin ; car le Plaiſir eſt comme le couronnement de la pourſuite, de l'acquiſition, de la poſſeſſion, ou de la joüiſſance du bien, entant que cet epanchement du Cœur par lequel l'Ame embraſſe pour ainſi dire le bien, le poſſede, en joüit, a comme une douceur repandue ſur ſoy, à raiſon de laquelle la poſſeſſion, & la joüiſſance eſt ſouhaitée. Ainſi la Douleur eſt comme quelque choſe d'oppoſé à la fin, ou qui ſurvient à l'action contre l'intention & la volonté, entant que cette compreſſion du Cœur par laquelle l'Ame a de l'horreur pour le mal preſent, a comme une amertume repandue ſur ſoy à raiſon de laquelle l'entrée, & l'atteinte du mal eſt fuye.

Quant à ce que demande enſuite Ariſtote, d'ou vient que perſonne ne ſe plaiſt point continument, ou fort longtemps à quelque choſe ? Il en tire la cauſe de la laſſitude, mais il ſemble qu'on pourroit dire plus ſimplement que le Plaiſir ne ſe ſentant que dans le retabliſſement à l'eſtat naturel, il ne dure qu'autant que dure le retabliſſement, ou l'expulſion de la cauſe qui incommode.

Des principales Especes de Plaisir & de Douleur.

POur ce qui est maintenant des especes de Plaisir, & de Douleur dont il semble que ce seroit icy le lieu de parler, nous ne devons pas nous y arrester long-temps. Car premierement à l'egard du Plaisir, il est constant que quand on dit que les uns sont purs, & hõnestes, les autres sales, & deshonnestes, les uns veritables, les autres faux, cela regarde la Morale; & pour ce qui est de la division qu'on fait des Plaisirs en ceux du Corps, & en ceux de l'Esprit, elle regarde veritablement davantage la Physique, mais ce qui a esté dit jusques icy la fait assez connoitre. Car encore que le Corps ne puisse pas joüir d'un plaisir que l'Esprit n'en devienne participant, ni l'Esprit estre dans le contentement qu'il ne redonde sur le Corps, enforte que tout Plaisir soit par consequent en quelque façon commun à l'un & à l'autre; neanmoins ceux qui se gouſtent par les Sens exterieurs, & principalement par celuy du Gouſt, & de l'Attouchement, sont plus proprement-rapportez au Corps, & ceux là sont plutoſt, & plus proprement rap-

portez à l'Esprit qui le gouſtent par la penſée, & ſans que le Sens externe concoure, & principalement ceux qui naiſſent de la contemplation de la Verité, & du ſouvenir des actions honneſtes.

Or ce ſeroit s'engager à l'infiny que de vouloir faire le denombrement des eſpeces de ces deux ſortes de Plaiſirs, puis qu'on en peut faire autant qu'il y a de choſes qui les peuvent produire; & qu'il eſt viſible que ces choſes ſont infinies. C'eſt pourquoy il vaut mieux nous en tenir ſimplement à celles que Ciceron d'ailleurs tient pour des eſpeces ou parties de Plaiſir, quoy qu'elles ne ſoient preſque autre choſe que des Synonimes de Plaiſir, & qu'elles ne different ſeulement que par quelque circonſtance. Car entant que le Bien eſt grand, par exemple, ou petit, qu'il eſt peu ou beaucoup deſiré, & entant que la Raiſon tempere l'Appetit, ou qu'elle le laiſſe aller ſans aucune retenüe, le Plaiſir eſt ou grand, ou petit, temperé, ou immoderé, &c. ſi bien que la plus part des plaiſirs ſe font diſtinguer par le plus, & le moins, c'eſt à dire par une moderation, & par un emportement qui ſe manifeſte par des ſignes exterieurs.

Ainſi, par exemple, *la Ioye* que les Latins appellent *Gaudium*, eſt un plaiſir qui eſt de telle maniere conceu dans l'Eſprit, & dans l'interieur, qu'il ne ſe manifeſte pas ſoudainement, ou ne ſe repand du moins pas outre meſure. Et celle qu'ils appellent *Lætitia*, eſt un Plaiſir qui ſort pour ainſi dire au dehors, & qui paroit principalement ſur le viſage : Ainſi le Contentement *Delectatio* ou *Oblectatio*, eſt une eſpece de Plaiſir plus paiſible; le Treſſaillement *Exultatio*, eſt plus mobile ; car le mot de contentement s'attribue ſouvent aux Plaiſirs de l'Eſprit, & entre les corporels à ceux des Sens les plus purs, & principalement à l'Oüye, & celuy de Treſſaillement marque vn Plaiſir qui ne ſe peut contenir luy-meſme, & qui paſſe aux geſtes, aux ſaults, & aux bondiſſements. La Gayeté *Hylæritas* approche du Treſſaillement, ſi ce n'eſt que la Gayeté montre un viſage plus ouvert, & plus riant, & qu'elle ajoûte les geſticulations, le divertiſſement, & les jeux. Ciceron met la Malveillance & l'Oſtentation entre les eſpeces de Plaiſirs, mais peuteſtre que la premiere ſe pourroit rapporter à la Cupidité, & la derniere à l'Audace.

Quant aux eſpeces de Douleur ou de faſcherie *Moleſtiæ*, l'on en peut autant dire en general que des eſpeces de Plaiſir. Car lorſque l'on dit qu'il y en a d'honneſtes,& de ſales ou deshonneſtes, c'eſt a dire qui viennent de cauſes honneſtes, ou deshonneſtes, qu'il y en a de vrayes,ou qui ſont veritablement à fuir, & d'apparentes, ou qu'on doit elire & accepter acauſe du bien caché, & du plaiſir qui en doit ſuivre, cela regarde auſſi la Morale. Il eſt vray que la diviſion qu'on en fait en celles du Corps, & celles de l'Eſprit eſt plus Phyſique, mais elle ſe doit auſſi entendre de ce qui a deja eſté dit.

Au reſte de vouloir ſousdiviſer les unes & les autres, cela iroit de meſme à l'infiny, c'eſtpourquoy touchons plutoſt celles dont parle Ciceron; mais remarquons auparavant qu'il les comprend ſous le mot de *Ægritudo* ou maladie imitant en cela les Stoïciens qui conſideroient les Paſſions comme des maladies d'Eſprit, au lieu que nous les comprenons ſous celuy de *Moleſtia* ou de faſcherie,parce que nous conſiderons les Paſſions plus generalement, & qu'il n'y a point de mot qui ſoit plus indifferent,

& qui generalement marque mieux ce qui eſt oppoſé au Plaiſir : Nous rendons neanmoins d'ordinaire ce mot de *Moleſtia* par celuy de Douleur, quoy que le mot de Douleur ſemble regarder plus particulierement le corps, mais nous n'avons point d'autre terme plus propre en noſtre langue.

Pour toucher donc ces eſpeces de Paſſions dont a parlé Ciceron, & laiſſer icy *l'Envie*, *l'Emulation*, *la Mediſance*, & *la Ialouſie* pour en traiter ailleurs plus commodement, Ciceron dit que *la Miſericorde ou Compaſſion* eſt une certaine faſcherie *Moleſtia*, ou un certain deplaiſir qu'on a de la miſere d'une perſonne qui ſoufre à tort. Ce qui excite en nous cette Paſsion eſt, que l'on ſe voit eſtre dans une Societé avec laquelle on en uſe ſi mal qu'il arrive des maux à ceux-là meſmes qui ne les ont pas meritez. Car perſonne, ajoûte-t'il, n'eſt touché de compaſsion pour un Parricide, ou pour un Traitre qu'on punit, parce que l'on reconnoit qu'on en uſe bien avec la Societé lorſqu'il arrive du mal aux meſchans, du nombre deſquels l'on ne voudroit pas eſtre. Où vous remarquerez en paſſant qu'on pourroit inſe-

rer cette Paſſion qui eſt appellée *Indignation*, lorſque quelqu'un eſt faſché qu'il arrive des maux aux bons, & des biens aux meſchans ſans que les uns & les autres l'ayent merité. Il ajoûte que l'Angoiſſe ou la detreſſe eſt une douleur preſſante, *Angor eſt ægritudo premens*, que la Douleur eſt une triſteſſe qui tourmente, *Dolor eſt ægritudo crucians*. Nous venons de dire que la Douleur regarde plus particulierement le Corps, mais elle regarde auſſi l'Eſprit ; car *le Repentir* eſt proprement dit une douleur qu'on a d'avoir fait quelque choſe que nous voudrions n'avoir point fait acauſe du mal qui luy eſt attaché. *Le Remors* à peine differe-t'il du Repentir, entant que c'eſt le ſouvenir ou la conſcience qui cauſe le remors dans l'Ame. Le meſme ſe dit de la *Syndereſe*. *Le Tourment* marque de la douleur dans le Corps, *Afflictatio eſt cum vexatione corporis*. *Le Deſeſpoir* eſt un ennuy extreme ſans aucune eſperance de retour ; mais nous en parlerons enſuite. *L'Affliction* ſuppoſe les larmes. *La Triſteſſe* peut eſtre ſans larmes. *La Doleance* ou *Lamentation* eſt accompagnée de cris, & de plaintes. *Le Dueil* regarde la mort des Amis.

Pour toucher auſſi quelque choſe des principaux Signes ou effets de ces Paſſions ; il ſemble quant à ce qui regarde le Plaiſir, que de cette eſpece d'effuſion ou de dilatation du Cœur il s'enſuit que toute la Poitrine eſt dilatée, que le Poûmon devient plus enflé qu'a l'ordinaire, que les orifices de la Veine arterieuſe, & de l'Artere veneuſe deviennent plus ouverts, que ces vaiſſeaux envoyent davantage de ſang dans le Ventricule gauche du Cœur, que ce ſang paſſe de là dans l'Aorte en plus grande abondance, & que penetrant de là dans les arteres Capillaires, il ſe repand juſques aux extremitez.

Il s'enſuit par conſequent qu'outre la chaleur qui eſt augmentée, il ſe repand une rougeur ſur la peau, & principalement à la face, & aux joües, comme eſtant les plus delicates parties de tout le corps, & recevant plus de ſang par le moyen des Arteres Capillaires, que les Veines Capillaires n'en peuvent ſuccer.

Il s'enſuit encore que par l'affluence extraordinaire du ſang au Cerveau, les eſprits excitez par la chaleur paſſent de telle maniere dans les nerfs deſtinez au mouvement, que ceux de la ſixieme

Conjugaiſon ſont comme bondir & treſſaillir tout le corps, que ceux de la ſeptieme excitent le parler dans la langue, que ceux de la ſeconde egayent les yeux, & que ceux qui paſſent proche de là tendent les joües & les levres, d'ou vient le Ris.

Ce qui merite icy d'eſtre remarqué, c'eſt qu'encore que la Ioye & le Ris ſelon ſoy, & acauſe de cette diffuſion ou epanchement d'eſprits & de chaleur, ſoyent une choſe ſaine & ſalutaire, entant qu'ils diſſipent & font tranſpirer l'humeur melancolique, ce qui donne une gayeté, & une vigueur au Corps; il ſe peut neanmoins faire que la cauſe du Ris ſoit tellement ſoudaine, impreveüe & vehemente, que le Poûmon s'enflant & s'etendant par trop il entre plus de ſang dans le Poûmon & dans le Cœur qu'ils n'en peuvent ſouffrir, & que le Ventricule gauche du Cœur n'en peut faire paſſer dans l'Aorte; de ſorte que la Reſpiration & le mouvement du Cœur eſtãt empechez, la defaillance s'enſuive & quelquefois la Mort; cõme il eſt arrivé à Zeuxis en regardant une Vieille qu'il avoit merveilleuſement bien peinte, à Philemon en conſiderant un Aſne

qui mangeoit des figues qu'on avoit miſes ſur la table pour le diſner, & à pluſieurs autres qui ſont morts à force de rire.

Quant à ce qui regarde la Douleur, il s'enſuit au contraire acauſe de cette compreſſion du Cœur, que la Poitrine, & les orifices de la Veine Arterieuſe, & de l'Artere Veneuſe ſont reſſerrez, & qu'il paſſe moins de ſang au Cœur, à l'Aorte, aux Arteres Capillaires, & aux extremitez qu'a l'ordinaire, ce qui fait la Palleur.

Il s'enſuit par conſequent que paſſant ainſi moins de ſang à la Teſte qu'a l'ordinaire, le Cervau devient plus froid, que les eſprits n'entrent plus de meſme dans les nerfs deſtinez au mouvement, que les membres tombent & s'affaiſſent, que la langue s'engourdit, que les yeux deviennent languiſſants, que toute la face ſe reſſerre, & qu'en ſuite les larmes decoulent des yeux par la compreſſion des glandules lacrimales.

Il eſt vray que la Ioye fait auſſi quelquefois couler les larmes des yeux, mais ce n'eſt qu'a ceux qui ont les glandules lacrimalès gonflées d'humeur, & qui ſont d'un naturel fort tendre; car il arrive

rive auſſi que les joües eſtant retirées vers les yeux, les paupières reſſerrées,& la peau ridée ces glandules ſont preſſées de maniere que l'humeur eſt contrainte d'en couler.

Vne choſe qui merite auſſi d'eſtre remarquée eſt, que la Triſteſſe de ſoy n'eſt jamais utile ſi ce n'eſt par accident, & entant que le Cerveau eſtant trop humide, comme il eſt ſouvent dans les femmes, elle en tire des larmes qui rendent ſa temperature plus ſeche; car du reſte il n'eſt rien de plus vray que la Melancolie aſſeche les os, *Spiritus triſtis exſiccat oſſa*, & il peut meſme arriver que la cauſe de la triſteſſe ſoit tellement puiſſante, & frappe l'imagination avec tant de force que le Cœur devienne oppreſſé par une trop grande compreſſion, que ſon mouvement & celuy des Arteres ſoit ſupprimé, & que le Sang ceſſant de couler, les membres deviennent paſles, & ſans vigueur, en ſorte que la defaillance, & la Mort meſme quelquefois s'en enſuive.

CHAPITRE IV.

De l'Amour, & de la Hayne.

NOus avons maintenant à traitter de l'Amour, & de la Hayne, qui ſont les principales Paſſions entre celles qui regardent le Plaiſir, & la Douleur, & qui ſe portent aux choſes, ou aux cauſes qui les produiſent. Car l'Amour eſt une Paſsion par laquelle l'Ame portée naturellement au Plaiſir comme premier bien, ſe porte conjointement à la choſe que l'Opinion repreſente comme bonne ou capable de produire du plaiſir, & l'embraſſe, pour ainſi dire, & ſe l'attache etroittement : Et la Hayne eſt une Paſſion par laquelle l'Ame ayant naturellement de l'averſion pour la Douleur comme premier mal, a conjointement de l'averſion pour la choſe que l'Opinion repreſente comme mauvaiſe ou capable de produire du mal, & l'ecarte, pour ainſi dire, de ſoy & s'en detourne.

Or je ſuppoſe que l'Ame a une inclination naturelle au Plaiſir, & qu'ainſi elle l'aime naturellement comme premier bien, parceque dés le moment de

la naiſſance, & ſans faire aucune penſée ou raiſonnement, elle en eſt touchée, & par une raiſon contraire que l'Ame a une averſion naturelle pour la Douleur, & qu'ainſi elle la hayt naturellement comme premier mal, parceque dés la naiſſance, & independemment de toute penſée ou raiſonnement elle la ſent.

Et lorſque je dis que l'Ame ſe porte conjointement à la choſe bonne, cela marque premierement que l'Ame aime en meſme temps où conjointement & le Plaiſir, & la choſe qui engendre ce plaiſir ; cela marque de plus la motion par laquelle le Cœur du moment qu'il eſt pouſſé par les eſprits que la penſée du plaiſir excite, & envoye, ſe repand, pour ainſi dire, vers le Plaiſir, luy tend facilement les bras pour l'embraſſer, l'embraſſe, le tient, & le ſerre, ou l'etreint autant qu'il luy eſt poiſſible. Ainſi lorſque je dis que l'Ame a conjointement de l'averſion pour la choſe mauvaiſe, cela marque que l'Ame hayt en meſme temps ou conjointement & la douleur, & la choſe qui cauſe la douleur ; & de plus cela marque la motion par laquelle le Cœur du moment qu'il eſt atteint par les eſprits qui luy viennent de la penſée

de la douleur, ſe retire pour ainſi dire de la douleur, l'eloigne de ſoy autant qu'il peut, la bannit, & la deteſte.

J'ajoûte *que l'Opinion tient & repreſente comme bonne, ou qui eſt bonne par Opinion*; par ce qu'encore que la choſe ſoit peuteſtre mauvaiſe d'elle meſme, comme eſtant capable de cauſer beaucoup plus de douleur que de plaiſir, il ſuffit neanmoins pour exciter de l'amour, ou ſe faire aimer, qu'elle ſoit crüe bonne, ou capable de produire du plaiſir, ſoit que cela vienne de ce que l'on ne ſonge pas au mal qui luy eſt joint, ou qui en doit ſuivre, ſoit que ſon eſpece ſoit foible & debile, & ne faſſe que peu d'impreſſion. Et de meſme j'ajoûte *que l'Opinion tient & repreſente comme mauvaiſe*, parce qu'encore qu'elle ſoit peuteſtre bonne d'elle meſme, cõme pouvant cauſer beaucoup plus de plaiſir que de douleur, c'eſt neanmoins aſſez pour exciter de la hayne à ſon egard qu'elle ſoit crüe mauvaiſe, ou capable de produire de la douleur, & du deplaiſir, ſoit que cela vienne de ce que l'on ne penſe pas au plaiſir qui luy eſt joint, ou qui doit ſuivre, ſoit que ſon eſpece ne paroiſſe, & n'excite que foiblement.

Car ces Passions, & toutes les autres qui naissent dans le Cœur, ne sont excitées que par l'entremise de l'Opinion; d'ou vient aussi qu'on dit vulgairement que l'Appetit est une puissance aveugle, c'estpourquoy elles suivent de mesme de l'Opinion soit qu'elle soit fausse, soit qu'elle soit vraye; & ce n'est par consequent pas merveille que le bien vray ou faux excite de l'Amour, & que le mal vray ou faux excite de la Hayne.

J'ajoûte encore *bonne ou capable de produire du plaisir*, pour indiquer que la cause pourquoy une chose est reputée bonne, & excite de l'amour, ou se fait aimer, c'est le plaisir qu'elle peut produire; & de mesme que la cause pourquoy une chose est reputée mauvaise, c'est la douleur ou le déplaisir qu'elle peut produire. En effect, parce qu'aucune chose n'est dite bonne qu'entant qu'elle est bonne à quelque chose, c'est à dire qu'elle luy est convenable, proportionée, commode, & qu'ainsi elle la perfectione, & chasse d'elle quelque defaut, ou quelque indigence; cela fait qu'elle a en soy de quoy l'adoucir, de quoy la chatouiller, de quoy luy plaire, ou luy estre agreable, & qu'estant telle, elle de-

vient aimable. Car une choſe peut bien d'ailleurs eſtre dite parfaite en ſoy, mais du moment qu'elle eſt dite bonne, on entend qu'elle eſt bonne à quelque choſe, & que par ce qu'elle eſt bonne elle plaiſt, & que par ce qu'elle plaiſt elle eſt aimable. D'ou il arrive que l'on entend qu'une choſe eſt bonne, & par conſequent aimable à tout animal, & ſpecialement à l'Homme, laquelle luy eſt plaiſante, ou agreable, & delectable.

Et certes, encore qu'a l'egard de l'Homme on ait coûtume de diſtinguer trois genres de Biens, aſcavoir l'Honneſte, l'Vtile, & le Delectable; neanmoins cette diviſion, ſelon Ariſtote meſme, ſemble eſtre improprement établie, entant que Bon & Delectable doivent eſtre cenſez Synonymes, & que ſelon les Regles de la Dialectique le Genre ne doit pas eſtre conté entre ſes eſpeces. *Car le Plaiſir commũ à tous les Animaux*, dit Ariſtote, *accompagne toutes les actions qui ſe font par election, tout ce qui eſt honneſte, & utile eſtant agreable ou delectable.* Mais nous traiterons la choſe plus au long dans la Morale, où nous ferons voir que le plaiſir qu'une choſe eſt capable de produire eſt dans cette choſe l'eſ-

ſence du Bien, comme le deplaiſir ou la douleur que cette choſe peut produire eſt dans cette choſe l'eſſence du Mal, en ſorte que le Plaiſir ſoit comme le premier Bien ou le bien originaire & primitif par la participation duquel une choſe ſoit dite bonne, & le Deplaiſir ou la Douleur comme le premier Mal par la participation duquel une choſe ſoit dite mauvaiſe.

Ce qu'il faut icy principalement remarquer eſt, qu'il s'excite de l'Amour, ou de la Hayne dans le Cœur toutes les fois que l'Eſpece de la choſe qui ſe preſente eſtant cõvenable, ou diſconvenable au Sens, ou à l'Entendement, elle entre doucement, ou rudement, plaiſt, ou deplaiſt, cauſe de Plaiſir, ou de la Douleur.

Ce que je dis de l'Eſpece convenable, ou diſconvenable à l'egard du Sens ne doit pas ſembler etrange, en ce que cette eſpece eſtant corporelle, elle peut eſtre compoſée de corpuſcules qui lors qu'ils entrent dans l'organe ſoient conuenables ou diſconvenables à ſes petits pores, & le meuvent doucement, ou rudement, d'ou il naiſſe un ſentimenr agreable, ou deſagreable, qui faſſe que la choſe dont elle eſt l'eſpece devienne aimable, ou hayſſable.

Mais la choſe ſouffre plus de difficulté à l'egard de l'Entendement, parce qu'il eſt d'une nature incorporelle ; toutefois parceque l'Entendement tant qu'il eſt dans le Corps, agit de telle maniere avec la Phantaiſie, & ſe ſert de ſes eſpeces conjointement avec elle de telle ſorte qu'il eſt cenſé eſtre comme un ſeul & unique Principe d'agir avec elle ; cela fait que l'Eſpece qui eſt convenable, ou diſconvenable avec la Phantaiſie, ou avec ſon organe, peut eſtre cenſée convenable, ou diſconvenable avec l'Entendement.

Or il arrive de là que n'y ayant aucune choſe incorporelle dont l'eſpece que nous-nous en formons, & qui s'imprime par conſequent dans la Phantaiſie ou dans ſon organe, ne ſoit corporelle de meſme que celles qui viennent des choſes corporelles, & qui n'entre ou doucement ou aſprement, qui ne cauſe du Plaiſir, ou de la Douleur, & qui ne repreſente par conſequent la choſe comme aimable, ou comme hayſſable ; il arrive de là, dis-je, que parceque l'eſpece que nous-nous formons de Dieu nous repreſente, par exemple, un Pere, ou un Prince tres bon, tres benin, tres bien-

faisant, nous recevons agreablement cette espece, & que cette mesme espece nous representant tous les biens qu'il nous a fait, qu'il nous fait, ou fera, elle excite en nous une Passion d'Amour pour luy.

Et il en est de mesme à l'egard des bons Genies ou des Anges,& l'egard des mauvais Genies ou des Demons. Car comme nous-nous figurons les Anges, par exemple, comme de beaux jeunes Enfans qui nous veulent du bien, qui nous en font, qui sont toujous prests à nous secourir, &c. & les Demons comme des Monstres horribles, malins, & mal-faisans; qui nous dressent des embuches, qui portent les hommes au mal, & qui sont destinez pour les tourmenter par des tourmens cruels, & ineffables; nous ne sçaurions nous representer les Anges sous une espece si belle, & si agreable que nous ne les aimions, & les Demons sous une espece si horrible que nous ne les hayssions.

Il en est encore de mesme à l'egard de la Verité que nous-nous representons comme une lumiere qui dissipe les tenebres de nostre Ame, qui l'eclaire, & qui la perfectionne; & à l'egard de l'Hon-

neſteté, & de la Vertu que nous-nous repreſentons comme l'ornement de l'Ame, & qui fait toute la beauté de la Vie, la veritable tranquillité, & la pure & innocente Volupté ; ces belles eſpeces ne ſcauroient ſe preſenter à noſtre Eſprit qu'elles n'excitent en nous de l'Amour & de la Paſſion.

Tout ce qui a eſté dit juſques icy infinüe que l'Amour, & la Hayne ſe peuvent diſtinguer de la meſme maniere que nous avons diſtingué le Plaiſir, & la Douleur ; enſorte qu'autre ſoit l'amour des biens qui appartiennent au Corps, autre celuy des biens qui appartiennent à l'Eſprit ; & de meſme, autre la hayne des maux qui regardent le Corps, autre celle des maux qui regardent l'Eſprit. Nous prenons neanmoins icy un peu autrement les biens du Corps, & de l'Eſprit qu'on a coûtume de faire lorſqu'on dit qu'il y a des biens du Corps, & des biens de l'Eſprit, des biens externes, & des biens internes. Car ceux qui font cette diviſion n'entendent par ce mot de biens ſoit du Corps, ſoit de l'Eſprit, que les qualitez naturelles ou acquiſes de l'une & de l'autre partie, telles que dans le Corps ſont la bonne diſpoſition des

Sens, la beauté du visage, la force des membres, la taille avantageuse, la santé ferme & constante; & dans l'Esprit la subtilité, la sagacité, le jugement meur, la memoire excellente, l'erudition grande, la parfaite Vertu: Et icy l'on entend non seulement ces sortes de perfections que nous aimons soit dans nous, soit dans les autres, mais aussi les biens externes qu'on aime parce qu'ils causent du plaisir ou dans le Corps, ou dans l'Esprit. Ce qui se doit dire à proportion des maux du Corps & de l'Esprit; car l'on entend aussi les maux externes que nous hayssons, parce qu'ils nous causent de la douleur dans le Corps, ou dans l'Esprit.

L'on pourroit ensuite distinguer autant d'especes d'Amour, & de Hayne qu'il y a d'especes de biens & de maux, mais comme cela iroit à l'infiny, nous-nous contenterons d'en distinguer deux sortes, l'Amour du bien comme Fin, & l'Amour du bien comme Moyen pour la fin: Et parceque selon Aristote la fin est double, *la fin qui*, ou qui est desirée, & qui n'est autre chose que le Plaisir, comme nous ferons voir dans son lieu, parcequ'un chacun desire le plaisir, & *la*

fin à qui, ou à qui elle eſt deſirée ; & qui n'eſt autre choſe que la perſonne, c'eſt à dire nous-meſmes à qui & pour qui nous deſirons le plaiſir ; cela fait qu'on diſtingue principalement deux ſortes d'Amour, l'un que les Grecs ont nommé φιλησονία, l'Amour du plaiſir, & l'autre φιλαυτία, l'Amour de ſoy-meſme. L'un & l'autre ſont veritablement d'ordinaire improuvez comme vicieux ; neanmoins cela n'empeſche pas qu'ils ne ſoient tous deux naturels, comme nous montrerons dans la Morale, lorſque nous expliquerons en quoy l'un & l'autre eſt legitime, ou blaſmable.

Il ſuffit icy de ſçavoir par avance, que tout ce que les Hommes font par choix, & par election, lors meſme qu'ils ſe ſoûmettent à des choſes penibles & faſcheuſes, qu'ils ſouffrent du mal, & qu'ils endurent, ils font cela en veüe de quelque plaiſir qui doit ſuivre de là : Car quoy qu'ils ſemblent ſe propoſer d'autres fins, neanmoins ces fins ne ſont point des fins dernieres, mais des fins moyennes, & comme des voyes pour parvenir au plaiſir qu'ils regardent & ſe propoſent en dernier lieu. De plus qu'il n'y a perſonne qui dans toutes ſes actions n'agiſ-

ſe pour ſoy-meſme, ou n'ait quelque egard,& quelque relaſchement pour ſoy-meſme, lors meſme qu'il fait, ou qu'il procure aux autres des biens dont il ſe prive, & lors qu'il s'expoſe à de grands dangers, & qu'il affronte la Mort pour ſa Patrie,pour ſes Enfans,pour ſes Amis; car s'il ne regarde pas l'argent, la faveur, le refuge, l'azile, la protection, ou quelque autre choſe de la ſorte; du moins il a en veüe cette ſatisfaction, & ce temoignage interieur qu'on a d'avoir fait une belle action, & la gloire qu'il ſe cherche à ſoy-meſme, & qu'il ſe reſerve lorſqu'il laiſſe, & qu'il abandonne aux autres d'autres biens qu'il eſtime eſtre beaucoup moindres.

Or j'ay dit que l'un & l'autre Amour ne laiſſoit pas d'eſtre naturel, parceque tout plaiſir de ſa nature eſt aimable, & ſi l'on en blaſme quelqu'un, ce n'eſt pas acauſe de luy-meſme,mais acauſe de quelque mal qui en peut ſuivre,ou acauſe de la Loy ſous laquelle on vit, & qui le defend.Une ſecõde raiſon eſt,que dans l'ordre de la Nature un chacun eſt d'autant plus aimable à ſoy-meſme que tous les autres, qu'il eſt plus proche de ſoy-meſme, qu'il ſe veut, & ſe fait plutoſt du bien à ſoy-meſme,

& qu'il n'y a du deshõneur à ſe regarder plutoſt ſoy-meſme que les autres, que lorſque les Mœurs y repugnent, ou autremẽt, comme nous dirons auſſi dans la Morale.

Il faut remarquer en paſſant, que de meſme que dans l'homme l'amour de la femme, & dans la femme l'amour de l'homme eſt naturel, acauſe de cette violente inclination au plaiſir que la Nature a donnée pour perpetuer l'eſpece par le moyen de l'Enfant; ainſi l'amour du Pere à l'egard de l'enfant eſt naturel, entant que le Pere non ſeulement conſidere l'enfant comme une partie de ſoy-meſme, mais encore comme un autre ſoy-meſme, & qui doit eſtre un jour ſubſtitué en ſa place, afin de ſubſiſter en cet enfant comme dans ſa vivante image.

Maintenant parceque le Bien comme moyen eſt auſſi double, l'un dont nous nous ſervons, & l'autre dont nous joüiſſons; d'ou vient que celuy-là eſt appellé Utile, & celuy-cy Delectable, en ce que celuy-cy plaiſt immediatement, & par ſoy, ou preciſement par ſa joüiſſance, & fait naiſtre le plaiſir, & que celuy-la ne plaiſant pas immediatement & par ſoy, ſert neanmoins pour obtenir celuy qui plaiſt par ſoy; cela faiſt auſſi

qu'on distingue un double Amour, l'un des choses utiles, tel qu'est l'argent, l'autre des choses delectables : Et parceque le bien delectable est ou toujours loüé, & est dit honneste, ou quelquefois blasmé acause que l'on en abuse, & parce qu'il est defendu, & est dit sale & deshonneste ; pour cette raison cette sorte d'Amour, c'est à dire l'amour des choses delectables, est censé estre ou honneste, tel qu'est celuy de la Science, de la Vertu, & des actions vertueuses, ou sale & deshonneste, tel qu'est l'Ambition, ou l'amour insatiable des honneurs, la Gourmandise, & la passion effrenée pour les femmes, qu'on appelle vulgairement *Amour*.

Tout cecy nous fait assez voir où tend, ou comment se doit prendre cette autre division de l'Amour en celuy d'Amitié, & celuy de Concupiscence. Certes cette division vient originairement des Stoïciens qui ne sçachant que repondre aux reproches qu'on leur faisoit de ce qu'ils aimoient les jeunes gens, s'aviserent de dire qu'ils les aimoient d'un Amour d'Amitié, & non pas autrement, sur quoy Ciceron leur fit cette instance: *Car quelle est cette sorte d'Amour d'Amitié qu'aucun*

de vous n'aime ni un laid jeune homme, ni un beau vieillard ? Mais on l'a depuis diſtingué autrement, & l'on veut premierement que l'Amour d'Amitié ſoit celuy par lequel on aime un homme ou une femme pour ſon bon naturel, ou pour ſa vertu ; celuy de Concupiſcence lorſqu'on en eſpere quelque choſe davantage. Secondement que l'Amour d'Amitié ſoit celuy par lequel nous aimons quelqu'un, l'Amour de Concupiſcence celuy par lequel nous deſirons du bien à la perſonne aimée, enſorte que la Concupiſcence ſoit une meſme choſe avec la Bienveillance. En troiſieme lieu, que l'Amour d'Amitié ſoit celuy par lequel nous aimons quelqu'un, & luy procurons, ou deſirons du bien acauſe de luy-meſme, celuy de Concupiſcence par lequel nous aimons quelqu'un de telle maniere que ce ne ſoit point tant pour luy que nous luy deſirions du bien, que pour nous-meſmes, ou en nous regardant nous-meſmes ſur qui nous deſirons qu'il redonde quelque utilité.

Je ne repete pas qu'il n'y a point d'Amour d'Amitié ſans quelque ſorte de relaſchement ſur nous-meſmes, mais ce ſera toujours un Amour d'Ami-

tié pourveu que quelqu'un n'aime pas ſon Amy pour le gain & pour le profit, car ce ſeroit un Amour de Concupiſcence, mais qu'il l'aime ſeulement pour cette douceur interieure qu'il gouſte lorſqu'il converſe avec luy, qu'il luy rend quelques offices qui luy ſont agreables, qu'il ſe ſent eſtre aimé de luy, qu'il luy communique ſes deſſeins comme à un autre ſoy-meſmé, qu'il ſe confie en luy, qu'il luy fait du bien quand il peut, & autres choſes ſemblables dont nous traitterons plus au long dans la Morale, où nous montrerons que la Douleur eſt de telle maniere le ſouverain mal, que le Vice meſme, & le deshonneur meſme eſt un mal, parcequ'il a de la douleur qui l'accompagne, ou qu'il doit eſtre ſuivy de quelque douleur; ce qui fait que lorſque l'on s'abſtient des plaiſirs qui ſont vicieux, & deshonneſtes, & qu'on les fuit, l'on a en veüe quelque douleur ſoit du Corps, ſoit de l'Eſprit qu'il vaut mieux eviter que de s'abandonner aux plaiſirs.

Nous montrerons de plus, qu'il n'y a perſonne qui n'aime mieux la douleur pour les autres que pour ſoy; car lors meſme que quelqu'un affronte la douleur pour un autre, & qu'il ſoufre effective-

ment, il fait cela pour eviter une plus grande douleur qu'il prevoit qu'il auroit à eſſuyer s'il ne ſouffroit celle-là.

A l'egard de la Hayne du mal comme Moyen, ou comme cauſe productrice de la Douleur, il eſt evident qu'il y a de certaines choſes qui la produiſent immediatement & par ſoy, & comme cauſes Phyſiques, comme ſont les Maladies, les Coups, &c. d'autres qui ne la produiſent que par occaſion, & comme cauſes Morales, tel qu'eſt celuy par le commandement ou par le conſeil, ou à l'occaſion duquel un homme eſt mal traitté, telle qu'eſt une action qui eſt ſuivie de peine, & de repentir, tels que ſont enfin pluſieurs maux de ceux qu'on appelle externes, la pauvreté par exemple, le veuvage, l'exil, l'infamie, & autres ſemblables, entant que ces choſes cauſent de la douleur, non par ſoy, mais par l'entremiſe de l'imagination, comme nous montrerons ailleurs. Sibien que l'on peut diſtinguer deux ſortes de Hayne, dont chacune peut derechef eſtre diſtinguée en autant d'eſpeces qu'il y a de cauſes qui produiſent de la Douleur ſoit phyſiquement, ſoit moralement.

Pour ce qui eſt des Signes, & des ef-

fets de ces Paſſions, nous ne devons pas nous y arreſter en particulier, cela iroit à l'infiny quand nous ne voudrions toucher que ceux qui marquent l'Amour des Parens à l'egard de leurs Enfans, puis qu'ils ne font preſque rien dans tout le cours de leur vie qui ne le temoigne, & qui ne vienne de là. Ainſi il y a une infinité de choſes qu'un Amant fait à l'occaſion de ſa Maitreſſe, il ſouffre, il pallit, il rougit, il craint, il ſe plaint, &c. c'eſt aſſez de dire en general que le propre de l'Amour eſt de faire que celuy qui aime ait beaucoup d'eſtime pour la choſe aimée, qu'il la loüe, qu'il en diſe du bien, qu'il la frequente, qu'il penſe à elle avec plaiſir, qu'il parle volontiers d'elle, & en entende volontiers parler, qu'il la ſouhaite toujours ſaine & ſauve qu'il la garde, qu'il la conſerve, qu'il s'attriſte de la voir perir, ou ſoufrir quelque perte, qu'il affecte d'eſtre joint à elle, de s'attacher à elle, du moins de preſence d'Eſprit, & d'eſperance, & qu'il ſoit meſme attiré à elle avec tant de force & de violence qu'il entraine auſſi ſon corps vers elle. Le contraire ſe doit dire de la Hayne.

Quant à la maniere dont la choſe ai-

mé attire, & la choſe haye repouſſe, cela depend de ce qui a deja eſté dit en ſon lieu, aſçavoir que l'eſpece ou l'idée de la choſe aimée eſt tiſſuë de corpuſcules qui tombant ſur l'organe, & frappant la Phantaiſie luy ſont agreables, & tournent l'Ame vers la choſe qui les a tranſmis, & la font pancher vers elle, enſorte que l'Ame ſe porte auſſi d'elle-meſme vers la choſe, & y entraine le corps avec lequel elle eſt jointe & adherente: Au lieu que l'eſpece ou l'idée de la choſe haye eſt tiſſuë de corpuſcules qui tombant auſſi ſur l'organe, & frappant la Phantaiſie luy ſont deſagreables, & detournent l'Ame de la choſe qui les a envoyez, & la repouſſent de telle maniere que ſe retirant naturellement d'elle, elle en retire auſſi le corps qui luy eſt conjoint & adherent.

A l'egard des taches, & des imperfections de la choſe aimée qui ſemblent eſtre des brillans, & des perfections, cela vient de la diſpoſition de la Phantaiſie que l'accoûtumance de recevoir l'eſpece des taches avec tout le reſte de l'eſpece qui flatte extremement, affecte de telle maniere, & change de telle maniere ſa contexture qu'elle flatte auſſi

elle-meſme enſuite, ou eſt receüe agreablement, & plaiſt. Et au contraire les perfections de la choſe haye paroiſſent comme autant de taches, parceque l'accoûtumance de recevoir leur eſpece avec le reſte de l'eſpece qui eſt rude, affecte de telle maniere la Phantaiſie qu'elle ne peut auſſi deſormais entrer dans la Phantaiſie que rudement,& deſagreablement.

CHAPITRE V.

De la Cupidité, & de la Fuite.

ENcore que l'Amour, & la Cupidité, ou ſi vous aimez mieux, la Volonté, le Deſir, le Souhait, la Convoitiſe, l'Appetit, l'Avidité, &c. ſemblent ſe prendre ſouvent pour la meſme choſe, entant que l'une & l'autre Affection ou Paſſion tendent à la choſe bonne,ou qui eſt capable d'engendrer du plaiſir ; ils different neanmoins en ce que l'Amour precede,& que la Cupidité ſurvient(car on aime premierement le bien connu,& puis on le ſouhaitte) & en ce que la Cupidité ſe porte ſeulement vers le bien à venir, ou abſent, d'ou vient que le bien

eſtant devenu preſent elle s'evanoüit, au lieu que l'Amour ſe porte indifferemment vers le bien ſoit à venir, ſoit preſent, ſoit paſſé, comme ſi l'Amour ne regardoit preciſement que la faculté d'engendrer le plaiſir qui eſt dans le bien, & la Cupidité la ſeule generation du plaiſir qui n'eſt pas encore, mais qui peut eſtre.

Ainſi, quoyque la Hayne, & la Fuite, ou ſi vous aimez mieux, l'Averſion, l'Indignation, l'Horreur, &c. ſemblent auſſi ſe prendre d'ordinaire pour la meſme choſe, en ce que l'une & l'autre Paſſion nous porte à nous retirer de la choſe mauvaiſe, ou qui eſt capable d'engendrer de la douleur, ou du deplaiſir, elles different neanmoins en ce que la Hayne precede, & que la Fuite accompagne (car nous hayſſons premierement le mal, & puis nous le fuyons, ou ne voulons pas qu'il nous vienne) & en ce que la hayne eſt du mal ſoit abſent, ſoit preſent, & la fuite eſt du mal à venir ou abſent, comme ſi la hayne ſembloit ne regarder preciſement dans le mal que la faculté d'engendrer la douleur, & la fuite la ſeule generation du mal qui ſoit poſſible.

Digitized by Google

C'eſt pourquoy la Cupidité ſemble n'eſtre autre choſe qu'une Paſſion par laquelle l'Ame tend de telle maniere à la choſe qui paroit bonne, & qui eſt abſente qu'elle aſpire avec ardeur à l'avoir, & à en joüir : Et la Fuite au contraire ſemble n'eſtre autre choſe qu'une Paſſion, par laquelle l'Ame fuit de telle maniere la choſe qui paroit mauvaiſe, & qui eſt abſente, qu'elle ſe tient conſtamment tournée à l'oppoſite pour l'eviter.

La nature de la Cupidité ſe connoitra plus clairement en la diviſant avec les Anciens en Naturelle laquelle eſt ou neceſſaire ou non-neceſſaire, & en Vaine & inutile. Cette diviſion ſuppoſe que toute Cupidité naiſt de l'indigence, mais que cette indigence eſt ou vraye, & naturelle, ou vaine & fondée ſur la ſeule opinion, ou ſur le ſeul prejugé. Il n'eſt pas neceſſaire de repeter ce que nous avons deja dit en ſon lieu, ſçavoir que de meſme que la Douleur naiſt & s'engendre de ce que la choſe eſt tirée de l'eſtat naturel, ainſi le Plaiſir naiſt & eſt engendré par le retabliſſement dans cet eſtat. C'eſt aſſez d'obſerver que de ce que l'Animal eſt ſouventefois tiré de l'eſtat naturel, il naiſt en luy de la dou-

leur une indigence d'eſtre reſtably dans ce meſme eſtat, & conſequemment une Cupidité ou un deſir de la cauſe qui fait ce reſtabliſſement,

C'eſt ce qui paroit principalement dans la Faim, & dans la Soif. Car par ce que le Corps par l'action devorante de la chaleur eſt tiré de la conſtitution dans laquelle il eſt bien, & que la douleur naiſt, & s'engendre de cette eſpece de tiraillement qui ſe fait dans le Ventricule,& dans la Gorge, il naiſt un ſentiment d'indigence pour une choſe qui puiſſe appaiſer cette douleur, & retablir le Corps dans l'eſtat qu'il eſtoit auparavant; d'ou vient qu'il naiſt conjointement une Cupidité pour le manger, & pour le boire par le moyen deſquels le reſtabliſſement ſe faſſe,& le tiraillement, la douleur, ou le ſentiment d'indigence ſoient oſtez.

I'apporte un exemple dans la Faim, & dans la Soif qui ſont des Cupiditez naturelles, pour inſinüer la raiſon generale par laquelle la Cupidité eſt excitée,& faire remarquer qu'il n'y en a aucune qui ne naiſſe de l'indigence ſoit vraye, ſoit ſuppoſée. Car les Cupiditez naturelles, & neceſſaires eſtant à l'egard des choſes

choſes ſans leſquelles la vie ou ne ſe peut abſolument paſſer, ou ne ſe peut paſſer qu'avec incommodité, telle qu'eſt la Cupidité des alimens, & des veſtemens; il eſt conſtant que l'indigence qui engendre ces Cupiditez eſt vraye, & naturelle, puiſqu'elle ſe fait ſentir avec douleur ou deplaiſir, meſme ſans qu'on y penſe.

De plus, les Cupiditez naturelles mais non-neceſſaires, eſtant à l'egard des choſes qui peuvent veritablement contribuer à la Vie, mais ſans leſquelles toutesfois la Vie ſe peut ſoûtenir ſans incommodité, telles que ſont les Cupiditez des mets trop delicieux, des veſtemens ttop riches, ou des meubles trop precieux; il conſtant qu'elles naiſſent veritablement en partie d'une vraye & naturelle indigence, entãt qu'il y a quelque choſe dont la nature a effectivement beſoin, & ſans laquelle elle ne peut eſtre, mais qu'elles naiſſent auſſi en partie, & principalement d'une indigence qui n'eſt fondée que ſur l'opinion, entant que l'on penſe à ſe ſervir d'une choſe dont on ſe pourroit abſolumẽt paſſer, & en la place de laquelle on en pourroit ſubſtituer une plus ſimple qui ſuffiroit.

Enfin les Cupiditez vaines eſtant à l'egard des choſes qui ne ſont point abſolument neceſſaires pour la vie, ni pour la paſſer plus commodement, telles que ſont les Cupiditez des Couronnes, des Statues & autres choſes ſemblables, il eſt conſtant qu'elles naiſſent d'un pur prejugé, entant que la Nature n'en a point beſoin, mais que c'eſt l'opinion qui ſe figurant ces choſes bonnes, tient leur abſence pour une indigence, deſorte que tout le deplaiſir qui naiſt de cette indigence vient de la ſeule opinion. Il eſt donc vray que non ſeulement les Cupiditez naturelles, mais que celles-là meſme qui ſont vaines proviennent de l'indigence; perſonne ne deſirant des Statues, des Couronnes, des Triomphes, des honneurs, de grandes richeſſes, & autres choſes ſemblables, que parcequ'il s'imagine qu'il en a beſoin pour pouvoir vivre plus ſpendidement, plus commodemét, & par conſequét avec plus de plaiſir.

Cecy nous fait voir clairement pourquoy les Cupiditez naturelles ſe peuvent aiſement ſatisfaire, & comment il n'eſt pas poſſible d'aſſouvir les Cupiditez vaines; car comme la Nature a beſoin de peu de choſes, & de choſes qui

ſe rencontrent aiſement, cela fait que ce qu'elle deſire, & ce qui la ſatisfait ſe termine à peu de choſes, & qui eſt facile à obtenir ; mais rien n'eſt capable de ſatisfaire l'opinion, parceque la penſée ne ſe termine point tellement à une choſe, qu'elle ne remonte, & ne s'eleve incontinent à une autre dont on s'imagine avoir beſoin, de celle-là à une autre, & ainſi à l'infiny, ſans que la Cupidité qui s'eſt une fois formée puiſſe jamais eſtre ſatisfaite & raſſaſiée.

Cecy nous fait encore voir à l'egard des Cupiditez naturelles mais non-neceſſaires, que ces ſortes de Cupiditez peuvent par où elles ne ſont pas neceſſaires eſtre cenſées vaines, & qu'elles peuvent croiſtre à l'infiny, deſorte qu'il n'y a que les ſeules Cupiditez naturelles, & neceſſaires qu'il ſoit aiſé de ſatisfaire, & qu'on puiſſe contenter de peu. Car elles tirent leur origine de la Nature ſeule, & ne dependent pas de l'opinion, ou ſi elles en dependent, c'eſt entant que l'Opinion s'accommode à la Nature, & qu'elle ſe reſtraint, & ſe reduit à elle ſeule. Car non ſeulement la Faim qui s'excite ſans opinion eſt une Cupidité naturelle de manger, mais la Cupi-

dité d'avoir à manger dans ſon temps eſt auſſi naturelle, ce que l'opinion anticipe par la previſion de la Faim,& non ſeulement celle-là, mais encore la Cupidité d'avoir de l'argent neceſſaire pour acheter de quoy manger, ſi l'on n'en peut trouver que par le moyẽ de l'argẽt.

Au reſte,les Cupiditez naturelles,& neceſſaires ſont en petit nombre ; car il n'y a que celles qui regardent la conſervation, & l'integrité de l'Animal, & qui regardent par conſequent les choſes qui chaſſent la Faim, la Soif,le Froid,& generalement la Douleur qui ne depend pas de l'opinion : Les naturelles mais non-neceſſaires ſont en bien plus grand nombre ; car non ſeulement celles des mets trop exquis, des veſtements trop ajuſtez ſont de cette nature,mais encore celle qui regarde Venus, & qui eſt d'ordinaire appellée du nom de Convoitiſe,& puis celles des choſes qui repaiſsẽt les autres Sens, comme celle des Odeurs, des Sons,& des Couleurs agreables;car c'eſt veritablemẽt une choſe naturelle de vouloir eſtre delivré du mal que nous fait une mauvaiſe odeur, un mauvais ſon, une vilaine couleur, mais il n'eſt pas pour cela neceſſaire de ſentir des choſes

douces & agreables. A quoy ſe peut rapporter la Cupidité de ſcavoir, entant qu'il eſt veritablement naturel de vouloir chaſſer l'Ignorance qui eſt une indigence de Science, & principalement des choſes qui ſont neceſſaires & utiles pour paſſer la vie, mais il n'eſt pas pour cela neceſſaire de ſcavoir tant de choſes que les hommes cependant deſirent d'ordinaire de ſcavoir.

Enfin les Cupiditez vaines ſont innombrables, aſcavoir ſelon la diverſité innombrable des choſes qui ne ſont pas neceſſaires, & qui ne touchent ou n'affectent pas la Nature, entre leſquelles les deux principales ſont la Cupidité d'honneur, de gloire, & la Cupidité des richeſſes, & de l'argent qu'on nomme d'ordinaire du nom d'Ambition, & d'Avarice.

Ie ne m'arreſteray pas aux autres Diviſions de la Cupidité, & de la Fuite, & nommement à celle par laquelle on dit qu'il y a des Cupiditez du Corps, ou de la partie brutale & inferieure, & qui retiennent preſque le nom de Concupiſcence, de Paſſion effrenée, &c. & des Cupiditez de l'Eſprit, ou de la partie raiſonnable & ſuperieure, & qu'on com-

prend ſous le nom de Volonté, & de Deſir ; je me contenteray de dire un mot de celles qui regardent particulierement autruy, telles que ſont la Bienveillance, & la Malveillance, l'Envie, l'Emulation, & la Ialouſie.

La Bienveillance n'eſt autre choſe qu'une Paſſion par laquelle nous ſouhaittons qu'il arrive quelque bien à celuy que nous aimons, & la Malveillance une Paſſion par laquelle nous deſirons qu'il arrive quelque mal à celuy que nous hayſsons.

L'Envie eſt une eſpece de Malveillance entant que nous ſommes faſchez qu'il arrive du bien à celuy que nous n'aimons pas, ou que nous hayſsons, ce qui eſt luy vouloir du mal.

L'Emulation eſt une Paſſion par laquelle on ne veut pas qu'il arrive à un autre un bien qu'on ſe deſire plutoſt à ſoy-meſme ; car c'eſt un deſir d'oſter à un autre, ou d'emporter ſur un autre un bien auquel cet autre tend comme nous.

La Ialouſie eſt une Paſſion par laquelle nous ſommes faſchez, ou ne pouvons ſupporter qu'un autre joüiſſe du bien dont nous joüiſſons.

Quant aux Signes & aux Effets de la

Cupidité, & de la Fuite, il y en a principalement & generalement deux qui regardent la Cupidité, ascavoir l'Inquietude, & la Poursuite, & deux qui regardent la Fuite, scavoir l'Inquietude & la Retraite ou l'eloignemét. Car l'Inquietude est à la Cupidité comme une proprieté interne, & inseparable : Et la Poursuite est quelque chose d'exterieur qui depend de cette motion interne, & qui comprend tout ce que l'Animal entreprend, & fait pour obtenir le bien desiré. En effect l'Ame estant excitée & meüe par l'espece de l'objet, & portée par la Cupidité comme par de certaines ailes vers cet objet, la faculté motrice obeït de telle maniere que selon que la Cupidité est foible, ou vehemente il s'ensuit des mouvemens ou foibles, ou vehemens par le moyen desquels on puisse parvenir à la chose aimée, & en pouvoir joüir.

Nous pourrions icy exaggerer avec Platon l'impetuosité avec laquelle l'Animal se porte à ce dont il a besoin pour contenter sa Cupidité naturelle, mais admirons plutost comment il n'y a rien que les hommes ne fassent pour assouvir leurs vaines Cupiditez ; car l'opinion se

feint une indigence qui quoy qu'imaginaire a autant de force que la naturelle, ce qui fait que la Cupidité s'enflamme de meſme, & que par un emportement aveugle on tente toutes choſes de la meſme maniere : Et certes, que n'entreprenent point, par exemple l'Ambition & l'Avarice, la Paſſion effrenée de la gloire, & des richeſſes?

——Quid non mortalia pectora cogis
Auri ſacra fames? ——

Et que ne fait-on point pour fuir la pauvreté ?

Impiger extremos currit Mercator ad Indos,
Per mare pauperiem fugiens, per ſaxa per igneis.

La Cupidité eſt dans les hommes comme la machine principale qui excite tous leurs mouvemens, & qui donne le branſle à leurs actions.

CHAPITRE VI.

De l'Eſperance, & de la Crainte, de l'Audace, & de la Puſillanimité.

L'Eſperance, & la Crainte ſe doivent conſiderer comme deux Paſſions oppoſées, ou contraires, car quoy que

le Deſeſpoir ſemble eſtre oppoſé à l'Eſperance, il eſt neanmoins plutoſt oppoſé a la Confiance ou Aſſeurance, comme nous dirons en ſuite.

Elles conviennent avec la Cupidité & la Fuite en ce qu'elles regardent auſſi le Bien, & le Mal à venir ou abſent, & elles en different en ce que la Cupidité, & la Fuite ſont en ſoy quelque choſe de plus ſimple; car la Cupidité eſt comme une ſimple aſpiration vers le bien, & l'Eſperance comme une certaine elevation de l'Ame vers le bien acauſe de l'opinion qu'elle a que ce bien doit arriver: Et de meſme la Fuite eſt comme une ſimple retraite du mal, & la Crainte un certain abbattement, & un certain reſſerrement acauſe de l'opinion ſurajoûtée que le mal arrivera. Cependant comme il ne ſe trouve preſque jamais que la Cupidité ſoit ſans l'Eſperance, ou l'Eſperance ſans la Cupidité, ces deux Paſſions ſont comme une Paſſion compoſée de l'une & de l'autre. Et il en eſt de meſme de la Fuite, & de la Crainte entant qu'elles ſont auſſi comme inſeparables.

Ariſtote enſeigne que la Crainte eſt à l'egard des choſes qui cauſent de grandes faſcheries, de grandes douleurs, ou

la Mort meſme, & qui paroiſſent non comme eloignées, mais comme preſtes à tomber ſur la teſte ; car tous les hommes, dit-il, ſcavent veritablement bien qu'ils mourront un jour, mais ils n'en font pas conte, parcequ'ils ne croyent pas que la Mort ſoit proche. Cependant cecy ne ſe doit entendre que de la crainte qui eſt tres grande; car la crainte generalement comprend auſſi les choſes qui doivent cauſer de legeres incommoditez, & l'on craint meſme la Mort toutes les fois qu'on y penſe ſerieuſement, quoy qu'on la croye eloignée ; il eſt vray que les hommes ne paroiſſent pas, & ne croyent preſque pas meſme la craindre, acauſe qu'il intervient continuellement des choſes qui par leur preſence meuvent davantage, & divertiſſent la penſée à d'autres choſes.

Quoy qu'il en ſoit, l'on peut, ce ſemble, entendre de tout cecy quelle eſt cette motion d'eſprits que l'Eſperance ſurajoûte à la Cupidité, & la Crainte à la Fuite. Car premierement l'image du bien frappe la Phantaiſie, & puis l'opinion qu'on a qu'il peut cauſer du plaiſir ſurvenant & faiſant impreſſion, les eſprits ſont tranſmis au Cœur, & l'Ame pouſ-

sée, & excitée par ces esprits tend, & aspire vers ce bien comme pour tascher de l'obtenir, en quoy consiste la Cupidité; mais parcequ'a cette opinion il en survient une autre, ascavoir que ce bien peut non seulement causer du plaisir, mais qu'il en causera effectivement, acause de certains moyens qu'on pense, & dont on espere de se servir, pour lors les esprits viennent en telle abondance, & de telle maniere au Cœur, que l'Ame n'aspire plus simplement comme elle faisoit vers le bien, mais qu'elle l'atteint, pour ainsi dire, le tient comme sien, se le rapporte par avance, & comme si elle emportoit deja la depoüille, saillit, & s'eleve. Ainsi lorsque l'image du mal, & l'opinion qu'il peut causer de l'incommodité a frappé la Phantaisie, les esprits sont veritablement transmis au Cœur, & l'Ame poussée, & excitée tourne, pour ainsi dire, le dos au mal & se retire, en quoy consiste la Fuite; mais l'opinion survenant que ce mal doit aussi effectivement causer de la douleur, il se transmet de nouveau des esprits au Cœur en telle abondance, & de telle maniere que l'Ame estant comme assiegée, & picquée de tous costez, elle se tient comme prise par

le mal,& cõme ſi elle en eſtoit oppreſſée par avance, & qu'elle ne puſt plus s'eloigner tout droit, ou en droite ligne, elle rentre en elle-meſme, & ſe reſſerre.

L'on peut, ce ſemble, encore entendre de ce qui a eſté dit, d'ou vient que quelques-uns ſont faciles à eſperer, & quelques-uns faciles à craindre. Car cõme ceux-là eſperent facilement, ou qui par l'experience connoiſſent que les difficultez que ceux qui ne ſont pas experimentez craignent ne ſont rien, ou qui par la ferveur ſoit de l'âge, ſoit de leur propre conſtitution, ſoit du vin, ou de la Colere, ou de l'Amour, ou de quelque autre Paſſion, ſont de telle maniere emportez qu'ils ne conſiderent pas les difficultez, ou croyent qu'ils ont de quoy les ſurmonter par leur propre force, par leurs amis, par leurs richeſſes, ou qui eſtant pieux regardent la Bonté & la Toute-puiſſance Divine, & ſe confient ſur leur bonne conſcience, comme n'ayant point fait de mal à perſonne, ni ſur tout faſché ceux qui ſont les plus puiſſans, ou les plus emportez: Comme ceux-là, diſ-je, eſperent aiſement, il eſt conſtant que cela ne vient que de ce que l'eſpece du bien deſiré meut plus forte-

ment la Phantaiſie que ne font les eſpeces des difficultez : Et comme les autres craignent aiſement pour des raiſons cõtraires, comme par exemple ſi quelqu'un a fait des experiences qui luy ayent fait connoitre des difficultez, ou que faute d'experience il s'en faſſe où il n'y en a point, ou qu'il ne connoiſſe pas de quelle maniere il les faut ſurmonter ; s'il eſt d'une telle lenteur, ſoit par la froideur de ſon temperament, de ſon âge, ou autrement, que conſiderant toutes choſes trop ſcrupuleuſement il devient pareſſeux à aſſaillir de bonne heure les difficultez qui cependant viennent à preſſer; s'il ne ſe croit pas avoir aſſez de forces, aſſez d'Amis, ou de richeſſes pour vaincre les difficultez ; ſi eſtant impie il croit que Dieu ne luy ſera pas propice, ou plutoſt qu'il luy ſera contraire; s'il a offenſé des perſonnes qui ſoient capables de ſe vanger, ou qui ne le veüillent pas davantage defendre, & ainſi de pluſieurs autres choſes qu'Ariſtote obſerve: Comme ceux cy, dis-je, craignent aiſement, il eſt conſtant que cela ſe fait parceque l'eſpece du mal meut plus fortement la Phantaiſie que ne font les eſpeces des moyens pour l'eviter.

Or j'ay dit que le Deſeſpoir eſt plutoſt oppoſé à la Confiance qu'a l'Eſperance, parce qu'entant qu'oppoſé à l'Eſperance ce n'eſt qu'une pure privation de l'Eſperance, & qu'entant qu'oppoſé à la Confiance c'eſt une Paſſion poſitive; la Confiance ou plutoſt l'Aſſeurance, & la Seureté n'eſtant autre choſe qu'une Eſperance conſommée, c'eſt à dire certaine & indubitable, & fondée ſur les raiſons qui montrent que le bien qui doit arriver ne ſe peut pas empeſcher, & le Deſeſpoir n'eſtant autre choſe qu'une Crainte conſommée, c'eſt à dire certaine & indubitable, acauſe des raiſons qui montrent evidemment que le mal eſt inevitable.

Ainſi, lorſque les raiſons qui montrent que le bien doit arriver, ou que le mal ne doit pas arriver prevalent, l'Eſperance domine; & au contraire la Crainte domine lorſque les raiſons qui montrent que le bien ne doit pas arriver, ou que le mal doit arriver prevalent; mais lorſque les raiſons ſont egales de part & d'autre, & que ſelon que l'Entendement prend garde aux unes, ou aux autres, celles-cy, ou celles-là prevalent, il naiſt une Paſſion meſlée d'Eſperance

& de Crainte qu'on peut appeller Inquietude, Balancement, *Fluctuatio.*

Au reſte, l'on diviſe d'ordinaire l'Eſperance en vraye & legitime, ou qui eſt fondée ſur une raiſon vraye & ſolide, & en vaine & frivole, ou qui n'eſt fondée que ſur des raiſons chymeriques : Et le meſme ſe doit dire de la Crainte, deſorte que comme l'Eſperance eſt ſouvent trompeuſe, la Crainte eſt auſſi aſſez ſouvent vaine, & ſans effet, quoy qu'il arrive quelquefois acauſe des evenemens fortuits, que les Eſperances legitimes trompent, & que les Craintes juſtes & raiſonnables ſont ſans effet.

L'on diviſe encore l'Eſperance, & la Crainte en grande, & en petite, en grande, plus grande, & tres grande. Où il faut remarquer que l'Eſperance en montant ſe termine à la Confiance ou Aſſurance ſeule, mais que la Crainte en montant ne ſe termine pas au Deſeſpoir ſeul; car on la diviſe en pluſieurs autres celebres eſpeces, par exemple, en Terreur, que Ciceron definit une Crainte ebranlante, ou qui eſt ſuivie de Palleur, de Tremblement, & de Craquement de dents, & quelquefois de palpitation de Cœur, de mouvemens convulſifs de la

levre inferieure, ou d'une certaine consternation qui fait que les sourcils s'abbaissent, que les yeux se ferment, que tout le Corps tombe & s'abbat, ou d'un certain Etourdissement qui fait que les poils se dressent,& que la parole se trouve empeschée.

Obstupui, steterúntque Comæ,& Vox faucibus hæsit.

Maintenant le principal Effet de l'Esperance est une certaine Elevation, ou un relevement d'Esprit, & une gayeté à agir ; car comme l'Esperance est un pressentiment du plaisir à venir,cela fait qu'elle tient l'Esprit elevé,droit,& comme tendu, & prest pour la joüissance: Et parceque, comme l'on dit d'ordinaire, il n'y a nul bien sans peine, *Dij laboribus omnia vendunt* ; pour cette raison elle est comme l'adoucissement des travaux, assaisonnant les incommoditez d'une certaine douceur qu'on gouste cõme par avance, & disposant de telle maniere l'Esprit à faire tout ce qui est necessaire, qu'il devient dispos & prompt à executer.C'est pour cela que l'Esperance nourrit, & entretient non seulement les Laboureurs,comme dit le Poëte,mais tous les Hommes generalement, quel-

que choſe qu'ils entreprenent, puiſqu'ils ne font rien que par l'eſperance de la recompenſe, de la gloire, ou de quelque autre choſe dont il ſe puiſſe moiſſonner du plaiſir.

Un autre Effet de l'Eſperance eſt l'Inquietude, car ceux qui eſperent ont accoûtumé de ſupporter impatiemment le retardement, & d'eſtre inquiets; neanmoins cette inquietude ne vient preciſement pas de l'Eſperance, mais en partie de la Cupidité qui demeure toujours inſatiable, comme il a eſté dit, & en partie de la Crainte qui ſurvient que tandis que le bien eſt differé il n'intervienne quelque choſe qui le detourne; auſſi l'Eſperance ſelon ſoy tempere plutoſt l'Inquietude, lorſqu'elle ſuggere que la Cupidité ne ſera pas en vain, & qu'elle s'oppoſe à la Crainte qui ſe preſente. De là vient qu'il n'y a aucune Paſſion de l'Eſprit qui ſoit plus innocente, & plus convenable que l'Eſperance à la conſiderer ſelon ſoy, ou ſelon ſa nature. Je dis ſelon ſoy, parceque par accident, & entant que la Cupidité trop grande, & inconſiderée la rend aſſurée, elle peut avoir cela de mal, que l'Entendement ne ſe prenne pas aſſez garde de ces acci-

dens qui font l'Eſperance vaine, & qui cauſent ſouvent un repentir tardif.

L'Effet principal de la Crainte eſt au contraire un certain abbattement d'Eſprit, & une certaine lenteur à agir. Car la Crainte, comme diſoient auſſi les Anciens, eſt une certaine faſcherie avancée *Præmoleſtia quædam*, & qui tient par conſequent l'Eſprit abbatu par un preſſentiment de l'incommodité qui doit arriver. Elle rend auſſi l'Eſprit lent, parceque la peine, & l'inquietude qu'on a pour eviter le mal eſt pareillement faſcheuſe, & eſt reputée un plus grand mal que le mal meſme qui doit venir. Il eſt vray neanmoins que pluſieurs choſes ſemblent ſe faire gayement, & avec un courage deliberé acauſe de la Crainte, mais ce n'eſt point tant la Crainte qui excite, & qui porte à agir que l'Eſperance qu'on a de detourner le mal qu'on craint par l'action. Car la Crainte de ſoy abbat plutoſt qu'elle ne donne du cœur: Auſſi voyons-nous que lorſqu'il n'y a aucune eſperance d'echapper du mal, & qu'ainſi il ſe fait une grande Crainte, tant s'en faut alors que la Crainte ajoûte du courage, qu'elle l'oſte-meſme tout-afait, enſorte qu'on tombe dans l'Eton-

nement, & dans la Consternation, & dans ces autres especes de grandes craintes ; d'ou il est visible qu'il n'y a point de Passion plus dangereuse & plus nuisible que la Crainte, quoyque par accident, & acause de l'envie qu'on a d'eviter le mal, elle soit quelquefois cause que l'Entendement consulte & cherche des moyens pour detourner le mal, ou pour le diminuer, ou pour le faire soufrir plus doucement.

Or parcequ'on a accoûtumé de soudiviser ces Especes de grande Crainte dont nous avons parlé à raison des divers effets, il faut icy remarquer que la cause generale des effets est l'impression vehemente du mal laquelle se fait dans la Phantaisie, & selon laquelle les esprits envoyez au Cœur le poussent, le picquent, & le font retirer en luy-mesme de telle maniere qu'il s'arreste, & que son action, ou motion continue est fort interrompue, ou entierement empeschée. Car il s'ensuit de là que le sang, & par consequent la chaleur n'influant plus de mesme dans les Arteres, & que ne passant plus de mesme aux parties externes, & specialement à la face, il s'ensuit, dis-je, que les membres, & princi-

palement le visage, deviennent passes, & que la chaleur manquant ils se refroidissent, & qu'estant refroidis ils ne sont soutenus & gouvernez que foiblement, & qu'ils tremblent ensorte qu'il arrive mesme quelquefois que les Sphincteres estant debilitez, le Ventre & la Vessie se laschent, & quelquefois mesme encore les orifices des Veines qui sont dans le fond du Nez. Car si d'ailleurs ceux qui sont saisis de Crainte ont soif, ce qu'Aristote a remarqué dans ceux qui doivent soufrir des tourmens, cela vient à mon avis, de ce que le Sang ne coulant plus à l'ordinaire, le dedans de la gorge n'est plus arrosé de mesme, & demeure sec, & aride.

Or la Poitrine specialement tremble, non seulement acause du mouvement du Cœur qui est interrompu, mais principalement aussi acause du Diaphragme qui estant affligé par le voisinage du Cœur, & ne pouvant pas s'arrester à l'ordinaire vers l'Abdomen, fait la respiration plus courte, & rend la voix tremblante; de telle maniere que la region du Cœur sent une agitation extraordinaire qui par sympathie se communique aux parties voisines, & principalement

aux bras, & à la machoire inferieure, laquelle tremblant d'ailleurs de foiblesse, fait frapper les dents les unes contre les autres; la levre inferieure, & non pas la superieure estant aussi meüe par la mesme raison, non que la superieure ne soit aussi mobile, mais parceque selon l'observation mesme d'Aristote la superieure pend en bas où sa nature l'incline, & l'inferieure n'est affermie, & teniie en repos vers le haut que par le moyen de la chaleur.

Que si une Crainte trop vehemente ebranle l'Entendement, & dissipe les pensées, cela vient de la vehemence de l'impression, entant que l'espece du mal trouble, & occupe de telle maniere la Phantaisie, qu'il n'y a plus moyen de raisonner, ni de prendre conseil.

C'est aussi la force de l'impression qui cause cet Etourdissement ou Etonnement dont l'Ame est tellement saisie qu'elle ne s'applique plus ni à voir, ni à entendre, ni à parler, ni à faire aucune autre chose.

C'est encore cette force qui fait dresser le poil, parceque la peau destituée de chaleur devenant comme glacée, les petis pores d'ou sortent les poils se res-

ſerrent de telle maniere que ne recevant plus l'influence de la chaleur qui s'inſinuoit le long de leurs petis canaux, ils deviennent roides, & ſont dreſſez par la compreſſion qui ſe fait à leur racine.

Elle eſt meſme quelquefois ſi violente qu'elle fait blanchir les cheveux en une nuit: Car de meſme que par la Vieilleſſe les poils recevant moins de nourriture deviennent plus ſecs, & plus arides acauſe des rides, & du reſſerrement des petis pores, & leurs petites ſurfaces plus polies, & plus capables de rendre ou renvoyer la lumiere, qui ſont les conditions que nous avons dit eſtre neceſſaires pour qu'une choſe paroiſſe blanche; ainſi il peut arriver que ce que la froideur de la Vieilleſſe, qui ne s'introduit que peu à peu, fait à la longue, un froid cauſé par une grande peur le faſſe en un moment.

Enfin l'impreſſion peut eſtre tellement forte & violente, que l'on en perde le Sens, & que la Mort meſme s'en enſuive, le Cœur eſtant entierement troublé dans ſa fonction, les eſprits Vitaux ne s'engendrant plus faute de mouvement, la chaleur manquant par la meſme raiſon, & le froid s'emparant non ſeule-

ment des extremitez, mais encore des parties meſmes interieures.

L'Audace ou le Courage ſuit l'Eſperance & l'Aſſurance, & la Puſillanimité ou Laſcheté ſuit la Crainte & le Deſeſpoir. Car lorſque nous eſperons fortement, & que nous-nous promettons de ſurmonter par nos efforts les difficultez qui ſe preſenteront, & d'obtenir le bien, ou d'eviter le mal, pour lors nous devenons courageux, & prenons des forces & des eſprits pour entreprendre : Mais lorſque nous craignons, ou que nous deſeſperons abſolument d'obtenir le bien, ou d'eviter, ou ſi vous voulez de ſurmonter le mal, pour lors nous perdons courage, & nous devenons laſches, & pareſſeux à agir: Sibien qu'on peut dire que l'Audace eſt une Paſſion par laquelle l'Ame s'excite, & ſe porte à combatre les difficultez, ou les maux qu'elle croit pouvoir ſurmonter : Et la Puſillanimité une Paſſion par laquelle l'Ame s'abbat ou retombe, pour ainſi dire, en elle-meſme, & refuſe de luiter avec les difficultez ou les maux qu'elle ne croit pas pouvoir ſurmonter.

Ainſi il ſemble veritablement que l'Audace tend directement au mal, c'eſt

à dire aux difficultez, aux travaux, & aux incommoditez; mais parcequ'elle y tend comme à des moyens ou pour obtenir le Bien, comme la Victoire, la Gloire, le Commandement, les Richeſſes, &c. ou pour eviter le Mal, comme les pertes, l'infamie, la ſervitude, la pauvreté, la Mort, ou meſme pour ſurmonter un mal, ou lorſqu'on y eſt tombé, pour s'en tirer en s'elevant par exemple de la miſere à une meilleure fortune, de la ſervitude à la liberté, de la pauvreté à l'opulence, de l'incertitude de la vie à la ſeureté; pour cette raiſon on peut dire qu'elle tend au bien par ſoy, c'eſt à dire qu'elle ſe propoſe le bien comme ſon but, puis qu'eviter le mal tiẽt meſme lieu de biẽ.

Il ſemble au contraire que la Coüardiſe, ou la Puſillanimité fuit directement le bien qui en ſe comportant genereuſement ſe pourroit obtenir (contant toujours pour bien d'eviter un plus grand mal) mais en effet elle fuit le mal lequel eſt plus preſent, & plus proche, aſçavoir la peine qui eſt neceſſaire pour obtenir le bien.

Et certes lors meſme qu'un homme courageux ſemble pourſuivre un bien qu'il doute de pouvoir obtenir, il regarde

de un autre bien qu'il eſpere acquerir, aſçavoir la gloire qui ſuit de ce que dans les grandes choſes c'eſt aſſez d'auoir oſé; & de meſme, lorſqu'il combat contre un mal d'ou il voit qu'il ne ſe pourra pas tirer, comme lorſqu'il eſt au milieu des Ennemis; il regarde la gloire qu'il eſpere qui luy viendra de n'avoir pas cedé à un mal preſent, & n'ayant aucune eſperance de ſe ſauver, d'avoir au moins vendu ſa vie bien cherement.

Ainſi lorſqu'un homme de peu de courage ſemble fuir le mal qu'il ne deſeſpere pas de pouvoir eviter, ou fuir le bien qu'il ne deſeſpere pas de pouvoir obtenir pourveu qu'il vueille ſe donner de la peine & s'efforcer, il regarde comme quelque plus grand mal d'obtenir de ſoy & de ſon naturel de s'elever & de ſe comporter genereuſement, & il croit qu'il eſt beaucoup meilleur de ſuccomber mollement que de ſurmonter avec peine, & avec travail.

Au reſte, quoyque l'Audace ſe prenne preſque en mauvaiſe part, on peut neanmoins conter entre ſes eſpeces la Temerité, & la Magnanimité : La Temerité, lorſque quelqu'un inconſiderement, & & par une vaine eſperance, ou par trop

de confiance, & ſans avoir aucun egard à la difficulté, & au peril ſe commet à tout, & entreprend quelque choſe que ce ſoit avec precipitation, ſans raiſon, & ſans meſurer ſes forces : La Magnanimité, lorſque quelqu'un ayant meurement conſideré toutes choſes, & ayant conceu une eſperance raiſonnable, s'expoſe ſagement au peril, & combat genereuſement. De là vient qu'il y a cette difference entre l'une & l'autre, que le repentir ſuit d'ordinaire la Temerité, & la conſtance la Magnanimité ; & que le temeraire prompt à entreprendre eſt lent dans l'execution, au lieu que le magnanime plus lent à entreprendre eſt plus courageux dans l'execution ; celuy-là tombant dans des malheurs impreveus, & celuy-cy ayant deja premedité & executé toutes choſes en ſon Eſprit.

De meſme, quoyque la Puſillanimité ſe prenne d'ordinaire en mauvaiſe part, l'on en peut neanmoins auſſi diſtinguer deux eſpeces, la Laſcheté ou l'Inſenſibilité, & la Patience: La Laſcheté ou Stupidité, lorſque quelqu'un eſt tellement inſenſible, pareſſeux, & ſe defiant de ſes forces, qu'il n'a pas la hardieſſe de rien conſulter, & de tenter s'il n'y auroit

point quelque moyen de surmonter la difficulté & le peril : La Patience, lorsque quelqu'un ayant prudemment consulté la chose, & reconnoissant que s'il combattoit ce seroit en vain, & mesme avec plus de perte, & de domage, il se fortifie tellement l'Esprit qu'il soufre constamment ce qui ne se peut eviter.

L'on peut encore distinguer deux especes d'Audace, l'Insolence, & l'Impudence, & deux especes de Pusillanimité, l'Humiliation, & la Pudeur. L'Insolence est lorsque quelqu'un se vante outre mesure, qu'il rabaisse les autres, & que sans qu'ils l'ayent attaqué, il les insulte soit par affronts, soit par injures : D'ou vient que non seulement l'Ostentation, la Vanité, ou la Vanterie se peuvent rapporter icy, mais generalement encore la Superbe, la Fierté, l'Effronterie, l'Arrogance, &c. L'Impudence est lorsque quelqu'un sans avoir aucun egard à la bienseance, & sans avoir aucune crainte d'infamie, s'emporte à dire, & à faire toutes choses.

L'Humilité au contraire est lorsque quelqu'un se resserre tellement qu'il se mesprise & se rabbaisse outre mesure, elevant en mesme temps les autres par

trop,& les flattant, ou les careſſant ſoit de paroles, ou autrement : D'ou vient que l'on peut icy rapporter, non certes cette vertueuſe & religieuſe Humilité, mais celle qu'on appelle Baſſeſſe d'Eſprit, & meſpris exceſif de ſoy meſme, Complaiſance, Flaterie, Feintiſe, Deguiſement, Faux-ſemblant.

Pour ce qui eſt de la Pudeur, comme Ariſtote la definit *Vne crainte d'infamie*, & Agellius *La crainte d'une juſte reprehẽſion*, elle peut eſtre priſe en deux façons: L'une entant qu'elle eſt Vertu, & alors ce n'eſt point tant une crainte qu'une precaution qu'on a de ne dire, ou de ne faire rien contre l'Honneſteté d'ou la Renommée puiſſe eſtre bleſſée, & d'ou l'on puiſſe encourir une juſte reprimende; deſorte que c'eſt preſque la meſme choſe que la Retenüe *Verecundia*, l'Ingenuité, la Modeſtie : L'autre entant que c'eſt une Paſſion par laquelle quelqu'un conſiderant que ſa renommée eſt en danger, ou ſe va perdre pour avoir dit, ou fait quelque choſe de deshonneſte, rougit de confuſion; & de meſme lorſque quelqu'un a auſſi de la confuſion, & qu'il rougit pour voir faire quelque choſe de deshonneſte devant ſoy, ou

pour entendre dire ſes loüanges, & principalement lors qu'il ne s'y attend pas; auquel cas ce n'eſt point auſſi tant une crainte, que la confuſion meſme née non ſeulement de l'opinion de l'infamie à venir, mais auſſi principalement de l'infamie preſente, & ſur tout dans celuy qui dit, ou fait quelque choſe de deſhonneſte.

Car dans celuy qui a honte pour avoir veu commettre à un autre quelque choſe de deshonneſte, la confuſion naiſt de ce que cet autre a eu ſi peu de ſoin de ſa renommée, & ſi peu de conſideration pour ceux qui ſont preſens, & ſpecialement pour luy dont il euſt deu faire plus d'eſtime : Et dans celuy qui entend ſes loüanges, elle naiſt de ce qu'il n'eſt pas preparé à ſupporter les yeux de ceux qui eſtant preſens les vont tournant vers luy ſans les pouvoir toutefois detourner.

Ajoutons qu'Ariſtote dans ſes Morales a veritablement defini la Pudeur *Vne crainte d'infamie*; mais que dans ſa Rhetorique il la definit *Vne certaine douleur, & vne certaine confuſion à l'egard des choſes qui ſemblent bleſſer la renommée* : Où par ce mot de confuſion il indique la cauſe de la rougeur. Car la rougeur peut

venir de ce que la Phantaisie estant troublée, & que les esprits estant portez du Cerveau au Cœur en trouble & en confusion, le sang s'echauffe & boüillonne pour ainsi dire dans le Cœur, d'ou il est transmis avec une telle abondance, & impetuosité jusques aux petites arteres du visage, que les petites venules qui le doivent reporter de là au Cœur ne sont pas suffisantes, desorte qu'estant comme debordé dans la face, elle devient rouge.

CHAPITRE VII.

De la Colere, & de la Douceur.

CE n'est pas sans raison que nous mettons la Colere au dernier lieu entre les Passions. Car de mesme que l'Audace vient de l'Esperance, l'Esperance de la Cupidité, la Cupidité de l'Amour, &c. ensorte que la derniere suppose & comprend en quelque façon les precedentes, ainsi la Colere comprend non seulement l'Audace, mais presque toutes les autres Passions. Dautant que celuy qui est en colere soufre avec douleur, & deplaisir l'injure receüe, a de l'aversion pour elle,

en hayt la cauſe, ou l'autheur, deſire de ſe vanger ſur luy, eſpere de luy nuire, & de faire enſorte qu'il s'en repente, ſe porte hardiment à luy faire du mal, ſe vange avec plaiſir, & luy nuit effectivement; ſibien que la Colere n'eſt point tant Une ſimple Paſſion, qu'un certain amas de Paſſions.

Les uns la definiſſent en peu de mots, une ardeur de ſang ou de chaleur alentour du Cœur; les autres un deſir de vangeance; les autres une ardeur de ſang cauſée par un deſir violent de vangeance; & d'autres avec Ciceron, une Inimitié qui obſerve le temps de la Vangeance: Mais ils ne ſemblent pas aſſez expliquer la nature de la Colere; car il ſemble qu'il faut du moins exprimer la douleur dont celuy qui ſe met en colere ſe veut delivrer, la douleur, dis-je, qui cauſe l'ardeur, & l'effervescence du ſang, & l'appetit de vangeance.

C'eſt pourquoy elle ſe pourroit plûtoſt definir Une Paſſion par laquelle l'Ame preſſée de douleur acauſe de l'injure pretendüe, outrée de hayne contre l'Autheur du fait, & enflammée par les boüillonnemens du Cœur, ſe porte à la vangeance pour faire repentir celuy qui

a offenſé, & l'obliger à n'entreprendre deſormais rien de pareil.

Certes Ariſtote n'a pas oublié de marquer la douleur, lorſqu'il definit la Colere, *le deſir d'une vangeance ouverte accompagné de douleur acauſe du mepris*. Où il faut remarquer qu'il ſe ſert plutoſt du mot de mepris ὀλιγωρία, que de celuy d'injure, parceque comme perſonne ne ſe met en colere que parce qu'il croit qu'on luy fait injure, ainſi perſonne ne croit qu'on luy faſſe injure, que parce qu'il ſe croit mepriſé, ou moins eſtimé qu'il ne merite par celuy qui fait le mal. Il eſt vray que nous-nous faſchons quelquefois contre des choſes inanimées, & contre des brutes de qui il ne ſemble pas que nous puiſſions eſtre mepriſez; cependant dans cette premiere & comme aveugle impetuoſité nous concevons quelque eſpece de mepris, entant que nous-nous regardons comme au deſſus de toute injure, ou ne croyons pas qu'il y ait rien qui nous puiſſe juſtement faire aucun mal.

L'on diroit meſme que les Brutes ſe mettroient en colere par une eſpece d'inſtinct de la ſorte, comme ſi chaque Brute s'aimoit, & s'eſtimoit trop pour croi-

re que qui que ce ſoit luy pûſt, ou luy dûſt faire du mal; & meſme elles ne ſemblent pas eſtre incapables de diſcerner le mal qui eſt Injure, ou qui ſe fait malicieuſement, & à deſſein, de celuy qui n'eſt pas Injure, ou qui ne ſe fait pas à deſſein & par une mauvaiſe volonté: Car nous voyons que les Chiens, les Chats, & quelques autres Animaux ne ſe mettent pas en colere, ou ne ſe veulent pas vanger lorſque leurs Maiſtres les battent, ou lorſque ſe joüant entre eux ils ſe montrent les dents les uns aux autres.

Quant à la Douceur, quoy que ce ſoit plûtoſt un calme ou un *appaiſement* qu'une agitation & un trouble d'Eſprit, & qu'ainſi il ſemble qu'on la doive exclurre du nombre des Paſſions; ce n'eſt neanmoins pas un pur repos, ou une ſimple privation, mais c'eſt une motion effective, & qui eſtant douce, tranquille & convenable, eſt oppoſée à la Colere qui eſt une motion turbulente. Nous la definirons donc, Une Paſſion par laquelle l'Ame ne conſiderant l'injure que comme nulle, ou legere ne ſe faſche que peu, ou point du tout, ou n'eſt que peu ou point epriſe de hayne contre l'Aucteur de l'injure, & ne ſe porte aucunement à

la vangeance, ou fort legerement.

Et certes, comme l'opinion d'avoir receu une injure enflamme, & augmente la colere, ainsi l'opinion de n'en avoir point receu fait ou qu'elle ne s'enflãme point, ou qu'elle s'appaise; & il arrive de là par consequent que ceux qui ont l'Ame forte, & genereuse, & qui se confient sur eux mesmes, se mettent moins en colere, & sont plus doux que les autres, parce qu'ils ne croyent pas qu'on les meprise aisement, & qu'on entreprenne aisement de leur faire injure, & s'ils se laissent quelquefois aller aux premiers mouvemens, ils s'adoucissent plutost, & plus facilement, comme s'ils s'estoient trompez, & qu'ils eussent cru mal à propos d'avoir esté offensez.

Mais ceux qui ont l'Ame basse & lasche, & qui connoissent leur propre foiblesse, sont bien plus coleriques, & plus difficiles à adoucir, parce qu'ils soupconnent, & qu'ils croyent qu'on les meprise, & qu'on les offense aisement. Et c'est pour cela, dit Aristote, *que les malades, les pauvres, les Amans, ceux qui ont soif, & generalement ceux qui desirent quelque chose & qui ne la peuvent obtenir, se mettent aisement en colere, & sont tres*

faciles à eſtre emeus. Et Plutarque, *que les femmes ſont plus ſujettes à la colere que les hommes, les malades que les ſains, les jeunes gens que les Vieillards, & les mal-heureux que ceux qui ſont fortunez.*

Or il ſemble que de ce qui a eſté dit juſques icy l'on peut entendre quelle doit eſtre la motion des eſprits qui fait la colere. Car puiſque la Colere eſt un amas de Paſſions qui ont leurs motions differentes, il faut que les eſprits ſoient meus differemment, & qu'ils agitent le Cœur, & l'Ame, & ſpecialement qu'ils faſſent que le Sang s'enflamme dans le Cœur, & que la poitrine s'echauffe. Car comme le Cœur ſe reſſerre par la douleur que l'opinion d'une injure receüe excite, ainſi il ſe dilate par le plaiſir que cauſe une vangeance meditée; & comme il hayt, & a de l'averſion pour l'autheur du mal, ainſi il embraſſe tout ce qui ſe rencontre eſtre capable de luy nuire; & comme il fuit le mal qui l'atteint, ainſi il pourſuit celuy qui le fait; & comme la crainte que le mal ne perſevere l'abbat, ainſi l'eſperance de s'en delivrer par la vangeance le releve. C'eſt pourquoy il faut que le ſang agité par ces differens mouvemens s'echauffe, & boüillonne

dans le Cœur, & que la pareſſe & la puſillanimité eſtant ſurmontées par cette chaleur; l'audace & le courage portent comme une eſpece de torrent à la vangeance, à moins qu'il ne ſe trouve quelque puiſſant obſtacle qui en arreſte le cours.

Au reſte, comme le mouvement de la Colere eſt de telle maniere composé d'Averſion, & de Pourſuite, qu'il conſiſte neanmoins principalement dans la Pourſuite; on peut entendre que le bien que celuy qui eſt en colere ſe propoſe prevaut au mal dont il a averſion, c'eſt à dire que le plaiſir qu'il eſpere eſt plus puiſſant que la douleur qu'il ſent; de ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on dit d'ordinaire, qu'il n'eſt rien de plus doux que la Vangeance, & qu'Ariſtote eſtime extrememement ce dire d'Homere, *Que la vangeãce eſt plus douce que le miel.*

Mais quel eſt ce bien que l'on eſpere tirer du mal que l'on fait à autruy par la vangeance? Celuy-là meſme que nous avons marqué dans la definition de la Colere, à ſcavoir d'eſtre deſormais à couvert, & en ſeureté du coſté de l'offenſeur, ou de luy oſter toute envie de nous attaquer à l'avenir, comme n'y

ayant rien qui donne plus de cœur pour une ſeconde injure que de n'avoir pas eſté puny de la premiere ; & c'eſt pour cela que nous-nous portons incontinent à luy oſter tout courage ſoit en luy oſtãt la vie, les armes, & tous les moyens de nuire deſormais, ſoit en le bleſſant de telle maniere dans ſon corps, dans ſa renommée, dans ſes biens, qu'il ſe repente de la faute qu'il a fait, & que craignant un pareil traittement il n'oſe plus y retourner. Ioint que ce chatiment eſt un exemple pour les autres, & que la tache de laſcheté marquée par le mepris de l'offenſeur ſemble eſtre lavée, & effacée par la vigueur de la vangeance.

Il n'eſt pas neceſſaire de nous arreſter aux Effets que la Colere produit hors du corps ; l'on ſcait qu'ils ſont le plus ſouvent ſuivis d'un repentir tres amer, au lieu de la douceur du plaiſir qu'on s'eſtoit promiſe. Quant à ceux qui paroiſſent dans le corps, leur diverſité eſt grande, mais ils naiſſent tous de cette motion interieure des eſprits, du Cœur, & du Sang dont il a eſté parlé. Car la Paleur, par exemple, qui ſe repand quelquefois ſur le viſage, & principalement dans le commencement, peut icy avoir

la meſme cauſe que j'ay dit à l'egard de la Triſteſſe, entant que cette Paſſion commence par la Triſteſſe & par la Douleur que cauſe le mal qu'on a receu; elle peut encore avoir la meſme cauſe que l'Audace, entant que la difficulté de la vangeance ſe peut preſenter. Pour ce qui eſt de la Rougeur qui vient enſuite, & de tous ces autres mouvemens extraordinaires qui ſe remarquent dans ceux qui ſe ſont laiſſez emporter à la Colere, il ne ſera pas difficile d'en donner la raiſon, pourveu qu'on ſe ſouvienne de ce qui a eſté dit des deux dernieres Paſſions, & des precedentes.

Ce qui reſte à obſerver en general pour la Concluſion de ce Traité eſt, que puiſque les Paſſions ſont de certains mouvemens, & que nous voyons qu'il y a de certains Hommes comme de certains Animaux, dont les uns ont plus ou moins de pente à ces ſortes de mouvemens que les autres; il faut par conſequent que cette pente vienne en partie de la conſtitution naturelle du corps, & en partie de l'habitude contractée par la repetition frequente des mouvemens. Car en premier lieu, quoy que ces mouvemens s'attribuent ſpecialement à l'Ame, entant

qu'ils ſont dits ſpecialement eſtre des Paſſions de l'Eſprit ; cela ſe fait neanmoins parceque l'Ame eſt le principe du mouvement, & que l'opinion du bien, & du mal par laquelle ces mouvemens ſont excitez, eſt propre & particuliere à l'Ame. Car du reſte, il arrive acauſe de la liaiſon interieure de l'Ame & du Corps que nous avons expliquée plus haut, que de meſme que le mouvement de l'Ame redonde ſur le Corps, ainſi la conſtitution du Corps, ou cõme on parle d'ordinaire, la Complexion, & la temperature donne occaſiõ à ces mouvemens.

En effet, ſans nous arreſter aux preuves qu'Ariſtote tire des choſes que l'Ame ſoufre dans l'yvreſſe, dans la manie, & autres ſemblables accidens; puiſqu'il eſt vray que les mouvemens qui ſont des Paſſions dependent de l'opinion, & que l'opinion ſe forme ſelon que les eſpeces des choſes ſe preſentent à la phantaiſie, & que les eſpeces des choſes ſont preſentées ſelon la motion des eſprits qui s'engendrent, & ſe meuvent diverſement ſelon le meſlange particulier des humeurs, & ſelon la temperature des parties; il eſt viſible que les mouvemens de l'Ame dependent de la temperature, & de la con-

ſtitution du Corps.

Vne autre preuve de cecy eſt, que les mouvemens naiſſants s'evanoüiroient aiſement ſi la temperature ne faiſoit une diſpoſition propre pour les recevoir, pour les fomenter ou entretenir, & pour leur faire prendre des forces & de la vigueur; de meſme qu'une etincelle tirée d'un caillou s'eteint en un moment ſi elle ne trouve une matiere propre dans laquelle eſtant receüe elle prenne des forces, & s'enflamme. C'eſt ainſi certes que dans les Bilieux l'eſpece de l'injure que la moindre offenſe imprime ſe dilate incontinent par l'ardeur de la bile, & par conſequent l'opinion par laquelle la Colere eſt excitée & enflammée. Et dans ceux qui ſont Sanguins, & qui principalement abondent en ſemence, les eſprits ſont tels qu'ils excitent des eſpeces d'Amour comme agreables & convenables, d'ou naiſt l'opinion, & de l'opinion la Convoitiſe, & ainſi des autres.

D'ailleurs, comme la Faculté motrice a beſoin d'un organe pour mouvoir, & que l'organe doit eſtre diverſement flechy pour faire les divers mouvemens, & que l'inflection ſouvent reïterée le rend plus diſpoſé pour ces meſmes mou-

vemens, & que cette disposition n'est autre chose qu'une habitude, comme nous avons expliqué en son lieu ; il s'ensuit que la faculté par laquelle l'Ame fait ces mouvemens qui sont des Passions, rend les organes d'autant plus flexibles, & obeïssants, & devient elle mesme d'autant plus propre, & plus encline à les mouvoir, plus elle s'exerce, & plus elle reitere ces mesmes mouvemens ; si bien qu'il arrive, comme dit Ciceron, que l'agitation d'Esprit demeure, vieillit, & s'enracine pour ainsi dire dans les veines, & dans la moüelle. Car, ajoûte-t'il, *lorsque l'on s'est une fois laissé emporter à la Convoitise de l'argent, & qu'on ne s'est pas incontinent servy de la Raison comme d'une Medecine Socratique pour guerir cette Convoitise, elle passe dans les veines, & ce mal demeurant adherant aux entrailles, devient une maladie inveterée qui ne se peut pas deraciner, cette maladie s'appelle Avarice, & il en est de mesme des autres maladies, de l'Ambition, de l'Amour*, &c.

Et c'est ce qui fait que nous voyons non seulement que ceux qui sont naturellement portez à une Passion y deviennent plus enclins par l'vsage frequent (car c'est ainsi que ceux qui s'ad-

donnent à l'argent devienent plus avares, que ceux qui s'addonnẽt à rechercher les hõneurs deviennent plus ambitieux, que ceux qui s'addonnent aux plaisirs de Venus y deviennent plus enclins, &c.) mais que ceux là mesme qui ont de la pente à une Passion deviennent aussi enclins à l'opposite par l'usage contraire, comme les Avares à la prodigalité, les Ambitieux à la modestie, les Impudiques à la continence, & ainsi des autres.

Or encore que quelques-uns ayent coûtume d'appeller Mœurs les inclinations qui sont causées par l'Habitude, ou les habitudes mesmes, il semble neanmoins qu'on peut prendre la chose plus generalement, & que les Inclinations naturelles, ou qui suivent du temperament peuvent estre appellées Mœurs entant qu'il arrive frequemment que les Passions naissent & s'elevent suivant les inclinations, & que les habitudes les confirment tres souvent, & rendent l'Ame plus portée à la Passion à laquelle elle a deja de l'inclination; ou si quelque habitude est contraire à l'inclination naturelle, elle tient lieu de principe naturel, ce qui fait qu'il est vray de dire que l'habitude ou la coûtume est comme

une autre nature. Et c'eſt dans ce ſens general qu'on a coûtume de decrire, & de dire les Mœurs des Animaux chacun ſelon leur eſpece, les mœurs des Lyons par exemple, celles des Chevaux, des Aigles, des Grües, des Daufins, &c. & entre les Hommes les Mœurs des differentes Nations, Ages, & Saiſons, ce qui regarde plutoſt le Temperament que l'Habitude. Deſorte que les Mœurs ne ſont pas ſeulement les Habitudes dont traitte la Morale, & qui ſe diviſent d'ordinaire en Vertus, & en Vices, mais generalement les Inclinations naturelles.

Je touche cecy pour inſinuer que les Conjectures phyſionomiques peuvent quelquefois avoir quelque choſe de vray. Car comme les Mœurs de l'Eſprit ſuivent ſouvent le temperament du Corps, & que le temperament ſe manifeſte ſouvent par des ſignes exterieurs, il arrive que ces ſignes font connoitre le temperament, & que du temperament on infere les mœurs, ou les inclinations à de certaines Paſſions; je dis les inclinations, & non pas les Paſſions meſmes, parceque, comme il a eſté dit, il ſe peut faire que quelqu'un reſiſte à l'inclination, & qu'il la change en une habitu-

de contraire, enſorte que le Phyſionomiſte ſe puiſſe tromper s'il determine quelque choſe de la Paſſion comme de l'inclination. A propos de quoy il ne faut pas taire ce que Ciceron entre autres raconte de Socrate. *Lors*, dit-il, *que dans une Aſſemblée Lopyrus qui faiſoit profeſſion de connoitre la nature d'un chacun en regardant le viſage, l'eut chargé de toutes ſortes de vices, Lopyrus fut mocqué du reſte de l'Aſſemblée qui ne reconnoiſſoit point ces vices dans Socrate: Mais Socrate le defendit lorſqu'il dit que ces vices eſtoient en luy, mais qu'il les avoit abbatu par la raiſon.*

Or ce qui confirme, comme nous venons de dire, que les Mœurs de l'Eſprit ſuivent le temperament du Corps, c'eſt que ſi le temperament ſoufre du changement les Mœurs en ſoufrent auſſi; car c'eſt pour cela que ceux qui ſont doux & paiſibles dans la Santé, deviennent coleriques & querelleux dans la Maladie; que ceux qui eſtant jeunes ſe plaiſent à de certaines choſes, ſe plaiſent eſtant vieux à des choſes oppoſées; que ceux qui ſont gays dans une certaine conſtitution d'Air, ſont triſtes dans une autre, &c. Joint que nous avons beau taſcher tant que nous pouvons d'introdui-

re des Habitudes contraires, il eſt tres rare qu'il ne demeure toujours quelques ſemences des inclinations, ce qui eſt cauſe qu'il nous faut tres ſouvent combatre avec les Paſſions.

A l'egard de ce que nous venons de dire, que le temperament ſe manifeſte par de certains ſignes exterieurs, la choſe ſemble eſtre evidente. Car ſoit que les temperamens ſe conſiderent ſelon les humeurs, ou les quatre premieres Qualitez entre leſquelles il y en ait une predominante, de la maniere dont on a coûtume de les attribuer aux Elemens, enſorte que l'un ſoit dit bilieux, ou chaud & ſec, l'autre ſanguin, ou chaud & humide, l'autre pituiteux, ou froid & humide, l'autre melancolique, ou froid & ſec; il eſt conſtant qu'on s'apperçoit de la choſe par l'habitude meſme du Corps, par la couleur, par la voix, par le poux, par les excremens, & autres ſignes de la ſorte familiers aux Medecins.

Ariſtote ajoûte qu'on a meſme accoutumé de prendre des indices non ſeulement de la comparaiſon des divers Sexes, comme ſi quelqu'un reſſemble plus à la femme qu'a l'homme; ou des hommes de differentes Nations, comme s'il

naiſt quelqu'un en France qui ait plus de reſſemblance avec un Ethiopien qu'avec un Européen ; mais encore du rapport qu'il y a avec d'autres Animaux, comme ſi quelqu'un a dans le viſage, dans les yeux, ou dans une autre partie quelque choſe de ſemblable à un Singe, à un Lyon, à une Aigle, ou autre.

Cependant il faut remarquer qu'a l'egard des Inclinations j'ay dit *Conjectures phyſionomiques*, parceque les Signes ne ſont point ſi certains qu'ils ne trompent quelquefois. Car quelqu'un, par exemple, peut bien eſtre gras acauſe de la froideur de ſon temperament, & quelqu'un maigre acauſe de la chaleur, mais il ſe peut faire auſſi que celuy qui eſt d'un temperament froid devienne maigre par l'exercice, par la diette, par l'uſage exceſſif de Venus ; comme il ſe peut faire que celuy qui eſt d'un temperament chaud devienne gras par le repos, par la bonne chere, par une grande abſtinence de Venus, ou autrement.

Il faut auſſi remarquer qu'encore que j'aye dit à l'egard de ces Signes, qu'il peut y avoir quelque choſe de vray, entant qu'ils ſont naturels, & qu'on en prend pluſieurs qui conſpirent à une

meſme choſe ; je ne pretends neanmoins pas que cela favoriſe aucunement les Chyromanciens ; au contraire ce qu'ils diſent des petites Montagnes, & des lignes qui s'obſervent dans la paume de la main, d'ou ils veulent qu'on puiſſe tirer des conſequences du bon, ou du mauvais naturel, me ſemble de pures badineries. Car pour ne dire rien des petites Montagnes, ou muſcles eminents qu'on ſçait eſtre deſtinez pour le mouvement, ces lineamens ſemblent n'eſtre autre choſe que les plis de la peau qui ſont deſtinez pour fermer la main, & qui ſont formez dés le ventre de la Mere, dans lequel l'Embryon eſt les mains fermées, & ſerrées contre les yeux ; le ſerrement, ou la compreſſion des mains ſe faiſant deſormais ſelon ces meſmes lignes.

LIVRE VI.

DE LA FACULTE' MOTRICE DES ANIMAUX, ET DE LEURS DIFFERENTES MOTIONS OU MOUVEMENS.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt que la Faculté motrice des Animaux.

CETTE force ou faculté motrice qui dans les Animaux ſuit la connoiſſance, & l'Appetit ſemble eſtre la derniere perfection, & le complement que la Nature donne à ſon ouvrage quand elle entreprend de former un Animal; car comme le corps de l'Animal

nimal eſtant formé, il n'eſt plus beſoin d'autre choſe, ſinon qu'il ſe conſerve ſoit en pourſuivant les choſes qui luy ſont utiles & ſalutaires, ſoit en fuyant celles qui luy ſont contraires; elle ne devoit pas manquer de luy donner comme pour complement la vertu de ſe mouvoir tant pour ſe porter aux premieres, que pour eviter les dernieres.

Cette force ou vertu interieure ſemble devoir eſtre priſe de la nature meſme de l'Ame entant qu'elle tient de la nature du Feu, lequel eſtant naturellement dans une vigueur & dans une mobilité continuelle, ſe meut premierement ſoy-meſme, & puis les corps contre leſquels il vient à hurter, comme il arrive dans les Canons, qui eſt l'exemple ſenſible que nous en avons apporté.

Ce n'eſt pas que cette mobilité ne ſe pûſt anterieurement rapporter aux corpuſcules ou Atomes dont le feu eſt formé, en ce que le mouvement leur eſt naturel; mais il ſuffit icy de la rapporter aux eſprits qui eſtant de nature ignée, & par conſequent tres mobiles, ſont à raiſon de cette mobilité propres à pouſſer, & à mouvoir le corps & ſes parties; Je dis à raiſon de cette mobilité, car com-

me nous avons montré en ſon lieu, il n'eſt pas poſſible qu'un corps imprime du mouvement à un autre, qu'il ne ſoit luy meſme en mouvement, c'eſt à dire qu'il ne ſoit luy meſme dans l'agitation; de ſorte que la vertu motrice par le moyen de laquelle l'Animal eſt meu ſemble n'eſtre par conſequent que la mobilité meſme ou la motion meſme des eſprits.

Pour ce qui regarde le Siege de cette force ou le principe d'ou elle decoule, l'on trouve la meſme diverſité d'opinions qu'a l'egard du Siege de la Phantaiſie, de la Raiſon, & de l'Appetit; car comme on demeure preſque d'accord que les eſprits deſtinez pour mouvoir ſont tranſmis par les nerfs, ceux qui tiennent avec Ariſtote que le Cœur eſt le principe des nerfs, tiennent auſſi que la faculté motrice reſide dans le Cœur; & ceux au contraire qui ſoutiennent avec Galien que les nerfs tirent leur origine du Cerveau, la placent conſequemment dans le cerveau; Or l'Anatomie nous ayant fait voir evidemment que le Cerveau eſt le principe des nerfs, & non pas le Cœur, nous ſuppoſerons comme une choſe evidente que le Siege de la vertu motrice ou le principe d'ou elle decoule eſt le

Cerveau, & non pas le Cœur; deſorte que ſans nous arreſter davantage ſur cette difficulté, nous parlerons ſimplement de l'organe dont ſe ſert la faculté motrice.

L'on ſcait aſſez que le muſcle eſt l'organe total du mouvement, c'eſt une choſe qui eſt evidente, & dont on ne ſcauroit douter; mais parce qu'outre ſa chair, ſa membrane, & ſon ligament, il eſt pourveu d'une veine, d'une artere, & d'un nerf, qui luy portent chacun de leurs principes le ſang, les eſprits vitaux, & les eſprits animaux, l'on eſt en peine de ſcavoir lequel de ces trois derniers peut eſtre l'organe particulier de ce mouvement. Or l'on a obſervé que cela appartient ſpecialement au nerf; parceque la veine, & il en eſt de meſme de l'artere, ayant eſté liée ou couppée au deſſus de ſon inſertion dans le muſcle, le mouvement ne laiſſe pas de ſubſiſter dans le muſcle, au lieu que le nerf ayant eſté lié ou couppé, le mouvement s'avanoüit entierement, quoy qu'il demeure dans les parties ſuperieures, c'eſt à dire depuis la ſection juſques au cerveau, ou à la moëlle de l'eſpine, qui n'eſt autre choſe, comme nous avons dit ailleurs que le

Cerveau meſme allongé. De plus l'on a obſervé que lorſque cette moëlle de l'eſpine a eſté couppée, le mouvement perit dans les nerfs qui ſortent au deſſous de la ſection ; ce qui eſt une marque que la vertu motrice qui influe de la moëlle dans les nerfs influe du cerveau dans la moëlle ; & delà l'on a conclu non ſeulement que le cerveau doit eſtre le ſiege de la vertu motrice, mais que c'eſt particulierement par les nerfs que ſon influence eſt tranſmiſe aux parties qui doivent eſtre meües.

Cependant il eſt difficile de ſcavoir de quelle maniere la choſe ſe doit entendre. Car ſi les nerfs, dit-on, ſortoient d'un principe ferme, & ſolide, l'attraction qui ſe fait de la partie meüe vers le principe mouvant, pourroit veritablement eſtre attribuée aux nerfs, mais comme ils ſortent de la moëlle qui eſt une choſe molle, tendre, & laſche, & qu'ils ſont eux meſmes dans leur commencement & tres mols, & tres tendres, ils ne peuvent par conſequent pas eſtre propres ponr attirer les parties, ni pour eſtte les vrais & phyſiques organes du mouvement.

D'ailleurs, il eſt conſtant & evident

que le muſcle tire, ou attire vers ſa teſte, & cependant on obſerve que l'inſertion du nerf n'eſt preciſement pas à la teſte du muſcle, mais ou aupres, ou au dela, ou meſme au milieu, & quelquefois meſme au delà du milieu; ce qui eſt une marque que l'attraction ou le mouvement par lequel la partie eſt amenée vers la teſte ou vers le principe du muſcle, ſe fait par une autre choſe que par le nerf.

Que dirons-nous donc qui vienne du cerveau au muſcle par l'entremiſe du nerf faute de quoy le muſcle ſoit rendu incapable de mouvoir? Certes il ſemble que ce n'eſt autre choſe que le commandement de mouvoir, le commandement, dis-je, de mouvoir, lequel eſt comme ſignifié au muſcle par la veuë & par la pulſion des eſprits qui luy ſont tranſmis par le moyen du nerf, de telle ſorte que le muſcle ſans cette tranſmiſſion demeureroit comme endormy, au lieu qu'eſtant par là excité, & comme reveillé, il agit.

Pour mieux entendre cecy imaginons-nous Premierement que le muſcle tient lieu d'une corde qui par ſes deux extremitez ſeroit attachée à deux differentes choſes fermes, & ſolides, & que l'une de

ces extremitez, qui s'appelle la teſte, attire & amene vers ſoy la partie ou l'autre extremité qui s'appelle la queüe. Secondement que le muſclé non ſeulement ſe termine evidemment en une queüe qui eſt vulgairement appellée le tendon, mais que ſa teſte meſme eſt encore d'une ſubſtance tendineuſe. Troiſiemement que cette teſte ſe fend, & ſe diviſe en pluſieurs fibres qui ſont diſperſées par la chair, & qui venant à ſe reſſerrer & à ſe ramaſſer font cette queüe que nous venons de dire. Quatriemement que ſi on couppe le muſcle à la teſte, il ſe retire entierement vers la queüe, ſi à la queüe vers la teſte, ſi aux deux extremitez vers le milieu. Enfin que la chair ſemble n'eſtre deſtinée que pour remplir les interſtices des fibres tendineuſes, & pour contribuer en ſe laſchãt, & ſe laiſſant aller vers les coſtez, à faire venir la queüe vers la teſte.

De tout cecy je conclus que le tendon eſt la plus conſiderable partie du muſcle, ou celle qui luy eſt comme eſſentielle, & que c'eſt le tendon qui en ſe retirant, & en ſe racourciſſant de la teſte vers la queüe fait l'attraction d'une partie à l'autre, de ſorte que ſi le muſcle a la force de ſe mouvoir, de ſe

reſſerrer, & de ſe retirer en ſoy meſme, cette force doit principalement eſtre attribuée au tendon.

Ie dis de plus, que la vertu motrice ou la force de ſe reſſerrer, & de ſe retirer, eſt autant naturelle au tendon, que l'eſt au Cœur, au Cerveau, & au Diaphragme celle de ſe reſſerrer, & de s'etendre; avec cette difference ſeulement que ces parties ſont dans une action continuelle, & ſe meuvent par une neceſſité naturelle, & ſans attendre aucun commandement; au lieu que le tendon n'agit pas continuellement, mais ſeulement lorſque les eſprits qui luy viennent du Cerveau par les nerfs le frappent, l'excitent, & l'avertiſſent, pour ainſi dire, qu'il ait à ſe reſſerrer, & par ce moyen amener, & attirer une partie vers l'autre.

C'eſt pourquoy il n'eſt rien, ce ſemble, tranſmis du Cerveau au muſcle par l'entremiſe du nerf que cet ordre, & ce commandement, que ce commandement, dis-je, qui ſuit l'acte de la Volonté, ou de l'Appetit, & que l'Entendement ou la Phantaiſie comme Maitreſſe & directrice ſignifie au tendon ou au muſcle comme à ſon eſclave afin qu'il faſſe tel ou tel mouvement, & qu'il meuve telle ou telle partie.

Pour expliquer la choſe encore un peu plus au long, remarquons avec Ariſtote que tout Animal lors qu'il ſe meut, ſe meut pour quelque fin, & parceque la fin tient lieu de bien, il faut que ce bien ſoit & connu, & deſiré pour que le mouvement ſe puiſſe faire acauſe de luy. Ainſi il faut par conſequent que ſon eſpece ſoit premierement exprimée dans la phantaiſie, que les eſprits ſoient enſuite tranſmis du cerveau au cœur, comme nous avons dit ailleurs, qu'ils y excitent l'appetit, & que l'appetit ſoit tellement emeu du deſir du bien propoſé que cette emotion ne puiſſe par une reciprocation d'eſprits n'emouvoir pas la phantaiſie, & ne la pas porter à ce qui reſte à faire. Il faut enſuite pour que le mouvement ſuive, que les eſprits qui ſont toujours tout preſts dans le Cerveau pour obeir à la phantaiſie, entrent dans les nerfs qui tendent aux parties que la phantaiſie a en veüe, ou parceque les nerfs ſont deja gonflez d'eſprits, que ces eſprits ſoient pouſſez, enſorte que les premiers pouſſez pouſſent en meſme temps les ſeconds, ceux cy les troiſiemes, & ainſi de ſuite juſques aux muſcles, ou aux tendons qui ſoient frappez,

& par ce moyen comme avertis du mouvement qui ſe doit faire, c'eſt à dire du mouvement deſiré, & qui eſt commandé par la phantaiſie.

Or il y a principalement en cecy trois choſes admirables. La premiere eſt ce choix des nerfs qui ſont ſpecialement deſtinez aux parties dont le mouvement eſt commandé ; ce qui eſt d'autant plus admirable qu'un de ces nerfs, par exemple, celuy de la ſixieme conjugaiſon eſtãt ſimple dans ſon origine, ou dans le Cerveau, eſt de telle maniere diviſé, & ſous-diviſé en une infinité de rameaux qui ſe vont enſuite inſerer dans les diverſes parties, qu'il eſt etonnant que les eſprits ou entrez, ou pouſſez le long du tronc ne meuvent pas en meſme temps toutes les parties dans leſquelles ſe fait l'inſertion des rameaux, de meſme que tous les remeanx des arteres battent tous enſemble par un ſeul & meſme mouvement dans toutes les parties par où ils paſſent & ſont tendus.

Neanmoins ce qui rend la choſe moins etonnante eſt, que cette ſubſtance interieure du nerf, comme nous avons dit en ſon lieu, n'eſt autre choſe qu'un amas de pluſieurs petites cordes tres deliées,

qui ſont ſelon la remarque qu'en a fait Ariſtote, *que le nerf peut eſtre fendu en long*, & qui ſont tout autant de petis nerfs compris ſous un nerf total. Car par ce moyen il ſe peut faire que les eſprits n'entrent pas du cerveau dans tout le nerf, mais ſeulement dans les petis nerfs qui ſont tendus du cerveau aux parties qui doivent eſtre commandées, & eſtre meües.

Il ſe peut meſme faire auſſi qu'apres que le rameau s'eſt inſeré dans le muſcle, & qu'il s'eſt enſuite fendu & diviſé par toute ſa ſubſtance en une infinité d'autres petis rameaux, il n'y ait endroit où il ne ſe trouve de petis nerfs, & par conſequent des eſprits, par leſquels toutes les fibres du tendon qui ſont repandues par le muſcle ſoient pouſſées, & excitées, & par conſequent portées, ou inclinées à ſe reſſerrer, & à ſe retirer, & que la contraction ſe continuant ſelon toute la longueur, & s'amplifiant en largeur, la partie où la queüe eſt inſerée ſoit alors amenée, & attirée vers la teſte.

La ſeconde eſt cette viteſſe par laquelle l'eſpece du bien eſt exprimée, l'Appetit eſt emeu, la Phantaiſie commande, ſon commandement eſt porté par les eſ-

prist selon toute la longueur des nerfs, les petites fibres repandües par tout le muscle sont frappées, le tendon se retire, une partie est amenée à l'autre ; car il est etonnant qu'encore que toutes ces choses se fassent successivement, elles paroissent neanmoins se faire en un moment : Et cette viteſſe est d'autant plus admirable que plusieurs parties sont quelquefois meües en mesme temps, & que les unes apres les autres elles font leur mouvement avec une telle rapidité, lors par exemple que les doigts de l'une & de l'autre main touchent un Luth, qu'on ne sçauroit comprendre comment toutes les choses que je viens de dire soient multipliées & repetées à chaque mouvement, n'y ayant effectivement aucun mouvement qui ne se fasse, & volontairement, & avec commandement, & chaque corde faisant le son que la main, & l'Entendement veulent, comme dit le Poëte, *quem vult manus & mens.*

Mais ce qui fait à cecy, c'est la nature de l'Ame, qui estant une espece de feu, ou de flamme, est par consequent dans une continuelle & tres rapide agitation, & peut communiquer des mouvemens tres rapides à ses facultez. Ce qui y contri-

bue encore, c'eſt la nature des eſprits qui tenant de celle de l'Ame, ſont comme des rayons de lumiere qui ne ſont pas moins viſtes & rapides que ceux du feu, ou du Soleil. Joint que les nerfs eſtant continus, & tendus non ſeulement depuis le Cerveau juſques au Cœur, mais encore juſques aux muſcles, & aux tendons de toutes les parties, l'impreſſion qui ſe fait à une de leurs extremitez eſt incontinent ſentie, & exprimée à l'autre.

Ce qui y contribue principalement, & ce qu'Ariſtote a fort bien obſervé, & tres elegamment exprimé, c'eſt dit-il, qu'il en eſt de l'Animal comme d'une eſpece de Republique bien ordonnée. Car de meſme que dans cette Republique lors qu'un bon ordre y a une fois eſté bien etably, il n'eſt point neceſſaire d'aucun ſecret conducteur qui aſſiſte à tout ce qui ſe fait en particulier, parceque chacun s'acquitte exactement de ſon office ſelon qu'il luy a eſté preſcrit, & qu'ainſi une choſe ſe fait enfin par accoûtumance apres une autre; de meſme auſſi dans l'Animal la preſence de l'Eſprit, ou de la Phantaiſie n'eſt pas neceſſaire dans toutes les parties pour qu'elles agiſſent, & faſſent leur devoir, mais

elles ſont ſi bien appriſes par la Nature, que toutes les fois qu'il eſt neceſſaire, elles agiſſent, & s'en acquittent.

La troiſieme c'eſt cette force par laquelle non ſeulement le bras, ou la cuiſſe, mais encore toute la machine de l'Animal eſt meüe, dirigée, elevée, tranſportée. Car qui eſt celuy qui puiſſe aiſement comprendre que ce peu de ſubſtance tenüe que nous concevons eſtre dans le corps d'un Elephant le principe du mouvement, puiſſe agiter, & meſme faire ſauter une ſi lourde, & ſi peſante maſſe ?

Mais ce qui fait auſſi principalement pour cecy, c'eſt cette meſme nature de l'Ame. Car quoy qu'elle ſoit une eſpece de flamme tres ſubtile, & tres tenüe, elle peut neanmoins par ſa mobilité extreme en faire autant à proportion dans le corps de l'Animal, que la flamme de la poudre dans un Canon, lorſqu'elle chaſſe le boulet avec tant d'impetuoſité, & qu'elle fait reculer toute la machine avec tant de force.

Nous avons montré dans les Meteores que cette grande force de la flamme ſe doit prendre de la frequence, & de la multiplication des coups de chaque cor-

puſcule dont la flamme eſt formée ; le meſme ſe doit entendre de cette force par laquelle le corps d'un Animal eſt agité, & l'on doit concevoir qu'elle ſe fait, & s'excite par la frequente, & multipliée agitation des eſprits ; ſi bien que lorſque nous faiſons effort ſur de la terre ferme & immobile pour en rejaillir, ou lorſqu'une partie ſe preſſe contre une autre pour en reflechir, ou en un mot, lorſque tout le corps, ou quelqu'une de ſes parties ſe meut, il faut que les eſprits ſoient interieurement meûs & agitez avec une rapidité, & avec une frequence qui ſuffiſe pour ce mouvement. Ce qui ne nous ſemblera pas improbable ſi nous penſons que lorſqu'il nous ſemble que nous parlons avec tant de facilité, ce ſon ne ſe fait neanmoins que par l'agitation, ou les allées & venuës tres rapides & tres frequentes de l'Air au dedans de la Trachée-Artere, & du Larynx, & ſi nous nous voulons bien perſuader qu'un moucheron ne ſe ſent pas travailler lorſqu'il vole, & que cependant il meut ſes ailes avec une frequence & une rapidité qui eſt capable de faire ce bourdonnement qui frappe nos oreilles ſi ſenſiblement.

La difficulté qui pourroit icy reſter

consiste à sçavoir si les esprits qui souffrent cette agitation sont de ceux qui viennent du Cerveau, ou ceux qu'on se pourroit imaginer estre naturels au tendons : Certainement quoyque les uns & les autres concourent, il semble neanmoins que ceux qui sont principalement destinez pour cela doivent estre naturels aux tendons. En effet le tendon semble devoir avoir en soy de quoy executer le mouvement qui luy est commandé ou de quoy faire cette contraction, & ce resserrement que nous avons dit ; & il doit mesme par consequent avoir en soy, & principalement dans les fibres repandues par tout le muscle des esprits obeïssans par l'action desquels il soit tendu, & puisse estre tenu, & demeurer tendu s'il est besoin ; ensorte que ce qui est envoyé au Muscle soit, non pas une affluence d'esprits qui venants avec impetuosité du Cerveau, s'en aillent comme une espece de soufle enfler les fibres du Muscle, & le faire agir comme par force, & par la seule disposition de la Machine, mais quelque chose de plus simple, mais une tres petite quantité d'esprits, & qui ne servent precisement par leur abord, & par leur impulsion legere

qu'a exciter, qu'a reveiller, qu'a avertir le Muſcle ou le Tendon de ce qu'il doit faire, en un mot, qu'a le determiner à agir ſelon la puiſſance naturelle qu'il en a, & ſelon cette eſpece d'ordre & de commandement qui luy eſt tranſmis & ſignifié de la part de la Volonté ou de l'Appetit; le corps de l'Animal, ſelon Ariſtote, eſtant comme une Republique dont chaque membre a en ſoy aſſez de ſentiment & d'intelligence pour connoitre & diſtinguer les ordres qui luy ſont ſignifiez de la part du Commandant, & aſſez de force & de puiſſance pour les executer.

Et qu'ainſi ne ſoit, lorſqu'on a fraichement & proprement ſeparé un Muſcle, qu'on le tient par les deux bouts, & que venant à le picquer avec une aiguille, il ſe reſſerre, & ramene ſes deux bouts vers le milieu; peut-on dire que l'aiguille envoye une abondance d'eſprits qui s'en aillent enfler les fibres du Muſcle, & le forcer à ſe reſſerrer? Et n'eſt-il pas plus raiſonnable de s'imaginer qu'il en eſt du Muſcle comme d'une Huitre, & qu'ayant comme elle une Ame Senſitive, & par conſequent aſſez de ſentiment, & d'intelligence pour connoitre ce qui luy

eſt propre, ou nuiſible, il eſt de meſme que l'Huitre excité, reveillé,& determiné par la picqure, comme par une eſpece d'avertiſſement,à agir & à ſe reſſerrer?

L'on en peut à peu pres autant dire du Cœur,d'autant plus que l'Anatomie nous apprend que ce n'eſt qu'un double Muſcle : Le Cœur ne doit point auſſi eſtre contraint à ſe reſſerrer, & à ſe dilater ou par l'affluence du ſang, comme nous avons deja dit en parlant du Poux, ou par l'affluence des eſprits qui decoulent du Cerveau : Comme le Poux eſt l'action primitive de l'Animal,& la plus importante de toutes, il ne ſe doit pas faire comme par accident, mais par une intention primitive de la Nature, & par conſequent le Cœur doit eſtre de ſoy & naturellement doüé de la Vertu pulſifique, c'eſt à dire qu'ayant de ſoy l'Ame Senſitive, & par conſequent aſſez de ſentiment, & d'intelligence pour connoitre les mouvemens qui ſont neceſſaires pour la conſervation, & pour l'entretien de toute la Machine du Corps qui ſemble luy eſtre confiée,il doit avoir de ſoy la puiſſance d'executer ces mouvemens;& ſi il eſt determiné à ſe reſſerrer & à ſe dilater par le ſang qui entre

dans ſes ventricules, ou par quelques eſprits qui luy viennent du Cerveau, ce ne doit eſtre que comme un ſimple avertiſſement, de la maniere que nous le venons de dire à l'egard du Muſcle.

Et certes, lorſque le cœur d'une Tortuë qu'on a arraché du corps de la Tortuë, vient deux heures apres à ſe reſſerrer quand on le picque, & à ſe dilater quand on l'echauffe avec la main, peut-on auſſi dire que l'aiguille envoye comme on pretend que faiſoit autrefois le Cerveau, une abondance d'eſprits qui enflant ſes fibres le force par la ſeule diſpoſition de la Machine à battre, à ſe reſſerrer, & à ſe dilater ? Et n'eſt-il pas auſſi plus raiſonnable de dire que la picqure ne fait autre choſe que d'exciter, & de reveiller ce qui luy reſte d'Ame Senſitive, ce qui luy reſte de ſentiment, & de connoiſſance, & par là le determiner comme par une eſpece d'avertiſſement à faire ſes mouvemens accoûtumez ?

Or il eſt à remarquer qu'encore que la tenſion du Muſcle ſemble ſe faire fort lentement, & tenir comme de l'immobilité elle ne peut neanmoins eſtre cauſée que par une grande agitation, ou par des allées, & des venuës tres frequen-

tes & tres rapides des esprits, de mesme à proportion que du Metail peut estre fondu, & estre entretenu fondu, & comme immobile par l'agitation, & par les allées & venuës frequentes & rapides des corpuscules de feu, comme nous avons expliqué ailleurs.

Cecy se connoit principalement dans cette espece de mouvement qu'on appelle Tonique ; c'est lorsque les muscles qui attirent les membres, & ceux qui sont destinez pour les etendre, tirant de divers costez, comme il arrive dans de certaines maladies, tendent tout le corps, ou quelque membre de telle maniere que le membre ne suivant ni les uns, ni les autres, demeure comme immobile entre des forces egales ; car encore que l'action, & la motion des muscles ne soit pas alors fort sensible, si faut-il pourtant avoüer qu'elle est tres grande, d'autant plus que le malade se trouve ensuite extremement las & fatigué, & ses membres destituez de force, & de vigueur; ce qui ne peut venir que de la dissipation des esprits qui estoient les causes, & les principes de cette vigueur. De là vient que ces esprits ayant besoin d'estre reparez, & le pouvant effectivement

eſtre, ils ne doivent point tant eſtre dits naturels parce qu'ils ſoient nez dés le commencement avec le tendon, que parce qu'ils ſuccedent aux naturels, & qu'ils demeurent comme eux adherants aux parties, ce que ne font pas ceux qu'on appelle influants.

Que doit-on donc penſer apres tout cecy, dira quelqu'un, de ce qu'Ariſtote propoſe, & ſoûtient comme une eſpece d'Axiome, aſçavoir *que tout ce qui eſt meu ſuppoſe quelque choſe d'immobile* ? Certainement ceux qui admettent les Atomes n'admettront pas ce principe ainſi generalement enoncé ; parcequ'ils tiennent que leurs Atomes ſont dans un continuel & inamiſſible mouvement, & qu'ils n'ont pas beſoin d'un appuy abſolument immobile & reſiſtant pour en pouvoir comme rejaillir. Neanmoins ils ne doivent pas nier que cela ne ſoit vray dans les Animaux ; parceque les motions des Animaux ne ſe font pas ſelon de ſimples & libres actions, mais ſelon *les concretions*, ou les amas d'Atomes qui peuvent eſtre diverſement comprimez & pouſſez, & diverſement repouſſer, ou faire rejaillir.

Et certes, lorſque tout l'Animal ſe

meut, il eſt evident, du moins ſi c'eſt en ſautant, qu'il doit eſtre appuyé, ou ſur la terre, ou ſur quelque autre choſe qui ſoit fixe & immobile, puiſqu'il ſe preſſe de telle maniere vers elle, que ſi elle n'eſt ferme, ou qu'elle cede, il ne peut pas rejaillir, mais il la ſuit, & tombe avec elle : Et c'eſt pour cela que le *voler*, & le *nager* eſtant comme des ſauts continuez, il faut que les ailes, ou les nageoires battent, & rebattent continuellement l'Air, ou l'eau pour s'appuyer, autrement la motion ne pourroit pas continuer : Il eſt encore evident que ſi le mouvement ſe fait en marchant, c'eſt à dire une partie eſtant tranſportée apres l'autre, la choſe ſur laquelle l'on marche doit eſtre fixe & ferme, ou que ſi elle ne l'eſt pas, le corps ne ſçauroit s'elever, ni un pied eſtre porté en avant. C'eſt-ce qu'Ariſtote enſeigne par l'exemple des Rats lorſqu'ils marchent dans le ſable, & il en eſt de meſme des Chiens de Cuiſine, ou des Hommes qui marchent dans une grande roüe qu'ils font tourner, & des Bateliers qui en s'appuyant ſur leurs perches qu'ils ont fichées en terre, marchent ſur le bateau qu'ils font cependant avancer, & ainſi

de cent autres mobiles de la ſorte.

C'eſt à propros de cecy qu'Ariſtote a fait cette belle remarque, que ce qui eſt fixe & ferme ne doit aucunement eſtre partie de ce qui eſt meu, & que c'eſt acauſe de cela que celuy qui eſt hors du navire, & qui le pouſſe avec une perche, le peut bien faire mouvoir, mais non pas celuy qui eſt dedans; parceque celuy-cy eſt comme partie du navire, & eſt meu par le mouvement du navire. *D'ou vient*, dit-il, *que ni Tityus, ni Boreas auec toute leur impetuoſité ne le mouvroient pas s'ils ſouffloient du nauire meſme, comme feignent les Poëtes.*

Il faut cependant remarquer, comme nous avons deja indiqué, que le mobile ſe meut veritablement avec d'autant plus de facilité que la choſe ſur laquelle il ſe meut eſt fixe & conſtante, mais qu'il n'eſt neãmoins pas neceſſaire qu'elle ſoit abſolument ferme & immobile; car il ſuffit qu'elle reſiſte un peu, & qu'elle ne cede pas de telle maniere que le mobile ne trouve point de temps de rejaillir. D'ou vient qu'encore qu'on ne puiſſe pas marcher ſur l'eau, parcequ'elle cede trop toſt, on peut neanmoins marcher ſur de la terre mouillée, ou ſur

du ſable, parceque ces corps quoy que mobiles ne cedent neanmoins point ſitoſt que le pied ne puiſſe s'appuyer, & s'elever. Ainſi quoy qu'un Chien de cuiſine dans ſa roüe n'avance pas, il marche neanmoins, parce qu'encore que les parties de la roüe cedent, elles empruntent & tiennent neanmoins aſſez de reſiſtance de l'axe pour que les pieds ſe puiſſent appuyer, & s'elever l'un apres l'autre.

CHAPITRE II.

De la Voix de Animaux.

AVant que de parler des mouvemens du Tout, nous dirons un mot dela Voix à l'occaſion des mouvemens qui la font. La Voix eſt proprement *un Son formé par l'emiſſion du ſoufle dans la bouche d'un Animal qui eſt touché de quelque Paſſion.* Ie dis proprement, car ce n'eſt que improprement, & par analogie que les ſons des Flutes, & des cordes ſont appellez des Voix. Et lorſque je dis que c'eſt *un ſon formé dans la bouche*, je pretens exclurre ce bruit des abeilles, des mouches, des hannetons, & autres in-

ſections qui ne ſe fait pas avec la bouche, comme nous avons deja touché, mais avec les ailes. De meſme quand je dis que c'eſt *un ſon formé par l'emiſſion du ſouſle*, c'eſt non ſeulement pour exclurre ce ſon ſec qui ſe peut faire en ſeparant tout d'un coup les levres les unes des autres, ou la langue des parties voiſines, mais principalement auſſi pour inſinuer la cauſe, & la matiere de la voix. Enfin lorſque j'ajoûte que la Voix eſt formée dans la bouche de l'Animal *touché de quelque paſſion*, je pretens exclurre la toux, le hoquet, & autres ſemblables ſons qui n'expriment aucune affection ou paſſion de l'Ame; la Voix ayant cependant eſté donnée pour marquer quelque paſſion interieure, comme celle du plaiſir, de la douleur, de l'amour, de la colere, &c. De ſorte qu'aucune paſſion n'eſtant d'ailleurs excitée ſans imagination, Ariſtote ſemble dire tres raiſonnablement que la Voix ſe fait, *par un frappement d'air avec quelque imagination; dautant que la Voix eſt un ſon qui ſignifie, & qui ſe profere pour quelque bien qui ſe preſente.*

De là vient qu'encore qu'il ſemble que nous proferions quelquefois des voix

voix ſans ſignifier aucune paſſion, il y a toutesfois du moins cette paſſion, que nous les voulons proferer parce qu'il ſemble bon de les proferer.

De là vient auſſi que parceque la Voix ſe fait ſelon que l'imagination, & l'appetit le requerent, c'eſt quelque choſe de volontaire, & qui par conſequent ſe fait par un mouvement volontaire des muſcles. Or comme divers muſcles ſervent pour la voix aſcavoir ceux qui ſervent pour la reſpiration, ceux-là neanmoins qui ſont alentour du Larynx ſont les principaux, entant que par le moyen des Cartilages qui ſont à l'orifice de la Trachée-artere, ils reſſerrent, ou dilatent cet orifice qu'on appelle la Languette, ſelon qu'il eſt neceſſaire pour faire une Voix aigüe, ou grave, comme il a eſté dit ailleurs.

Au reſte, comme la Parole n'eſt autre choſe qu'un ſon articulé, l'on demande ſi l'homme ſeul parle, ou ſi les autres Animaux qui ont quelque voix doivent auſſi eſtre cenſez parler. Pour moy il me ſemble que ce pourroit bien eſtre une queſtion de nom; neanmoins c'eſt une choſe à remarquer que les Pythagoriciens, les Stoïciens, & les Peripateti-

ciens ayent distingué deux sortes de Parole, l'interieure qui est comme cachée au dedans, & qui n'est autre chose que la pensée mesme de l'Esprit ; & l'exterieure qui se manifeste au dehors par la bouche, & qui n'est autre chose que l'interpretation mesme de l'interieure, de sorte qu'il soit necessaire de concevoir premierement la chose que de l'expliquer par la bouche, & que la parole interieure puisse veritablement estre sans l'exterieure, mais non pas l'exterieure sans l'interieure : C'est, dis-je, une chose à remarquer ; car comme les autres Animaux pensent aussi quelque chose, & raisonnent mesme en quelque façon à leur maniere grossierement & improprement, comme nous avons dit ailleurs, & qu'ainsi ils semblent n'estre pas absolument destituez de la parole interieure, ils semblent aussi ne devoir pas absolument & generalemét estre privez de l'exterieure.

Ie dis absolument & generalement, car comme jay dit c'est une pure question de nom, & il est certain que s'il s'agit specialement de la parole humaine, il n'y a aucun Animal que l'Homme qui s'en puisse servir ; mais s'il est generalement question de la parole qui soit

une Voix articulée, & proferée auec l'imagination de ſignifier quelque choſe, il ne ſemble pas qu'on doive nier que le Chien n'ait la ſienne, le Cheval de meſme, & ainſi des autres Animaux chacun ſelon ſon eſpece.

En effect, comme articuler la Voix n'eſt autre choſe que flechir, interrompre, & diverſifier ſa teneur, quelles inflections, interruptions,& variations ne remarque-t'on point dans la voix des Roſſignols ? Et comme pour exprimer les diverſes paſſions on ſe ſert de diverſes articulations, quelle diverſité n'y a-t'il point dans celles dont ſe ſert le Chien, lorſqu'il ſe jette ſur un inconnu, qu'il flatte ſon maiſtre, qu'il ſe plaint de quelque coup qu'on luy a donné, qu'il demande à manger, ou qu'il en attend, qu'il eſt en chaleur, qu'il flatte ſes petits,qu'il eſt en different avec quelque autre Chien,&c.

Et comme la Parole eſt inſtituée pour nous entendre mutuellement les uns les autres,les autres Animaux n'exprimét-ils pas auſſi des Voix par leſquelles ils ſe font entendre? l'Agneau en béelãt n'appelle-t'il pas ſa mere,& la mere n'appelle-t'elle pas l'Agneau,ou n'entend-t'elle

pas qu'il l'appelle ? La Poule lorſqu'elle glouſſe de differentes manieres, ne fait-elle pas cela pour faire venir manger ſes petits, pour les amener avec elle, pour les cacher ſous ſes ailes de peur du Milan ? Et les Oyſeaux, & ces autres Animaux qui s'attroupent, ne ſemblent-ils pas lorſqu'ils babillent, pour ainſi dire, & marmottent entre eux, & ſpecialement les Chats qui ſont en amour lors qu'ils miaudent, qu'ils ſe plaignent, qu'ils s'entre-grondent, qu'ils s'egratignent, & ſe dechirent, ne ſemblent-ils pas, dis-je, ſe vouloir ſignifier quelque choſe?

Certainement, quoy qu'on n'entende pas ce qu'ils diſent, l'on ne doit pas pour cela croire qu'ils ne ſe parlent pas, ſi ce n'eſt qu'on ne-vueille croire que les Chinois dont nous n'entendons pas davantage la langue, ne parlent pas ; d'autant plus que comme nous pouvons entendre les Chinois, & eſtre entendus d'eux en accompagnant les Voix de quelques ſignes, ainſi les Animaux qui converſent avec nous accompagnent leurs voix de certains ſignes par leſquels nous les entendons, comme nous en faiſons par leſquels ils nous entendent.

Et quoy que les Animaux n'ayent pas

une si grande diversité de voix que nous, il ne s'ensuit pas qu'ils ne parlent en quelque façon, & n'ayent des paroles dont ils se servent; si ce n'est qu'on ne vueille aussi dire que les Canadois, & ces autres sortes de Nations Sauvages qui n'ont que tres peu de paroles au prix de nous, ne parlent pas. Mais ils n'ont pas besoin d'en distinguer beaucoup, non plus que les autres Animaux qui n'ont qu'un si petit nombre de choses à exprimer, au lieu qu'il nous en faut nommer une infinité d'autres qui regardent les Arts & les Sciences.

Enfin si les Animaux ne semblent pas d'ordinaire flechir la teneur de la voix par des Consonnes, mais seulement par quelque espece de Voyelles, ou de Diphtongues, ce n'est pas encore une marque absoluë qu'ils ne parlent pas; si ce n'est encore qu'on ne croye que nous ne parlons pas lorsque nous disons par exẽple, a i o, ehi, ohe, ehu, &c. d'autant plus que les Nations au Dialecte ou Idiome desquelles nous ne sommes pas accoûtumez, nous semblent parler si indistinctement, qu'a peine y discernons-nous un plus grand usage de Consonnes que dans les Animaux, dont il y en a

d'ailleurs pluſieurs qui expriment les Conſonnes; & s'ils ne les expriment pas, c'eſt qu'ils n'ont pas beſoin de cette grande diverſité de voix pour exprimer les choſes, & qu'ainſi ils n'accoûtument pas leurs organes à les exprimer, quoy qu'ils le puiſſent faire, comme nous montre l'experience.

Car non ſeulement les Piés, les Perroquets, &c. mais les autres meſme qui apprennent à chanter ſe font enfin une telle habitude dans leurs organes, que c'eſt une choſe qui ſurpaſſe la croyance. Nous avons veu un Paſſereau qui euſt ſeulement piolé dans les Champs, & qui ayant eſté mis dans une Cage aupres d'un Chardonet, d'un Serin de Canarie, & d'une Calande, priſt, & meſla tellement les chants de tous ces Oyſeaux, qu'il n'y avoit rien de plus agreable. Et c'eſt une choſe commune entre les Autheurs que les Roſſignols apprennent leurs petits à mieux chanter.

Il eſt vray que les Perroquets, les Pies, & les autres Oyſeaux qui apprenent à parler n'entendent pas ce qu'ils diſent; & que d'ailleurs les autres Animaux cõme les Chiens, les Chevaux, & les autres ont par toute la Terre les meſmes

voix pour exprimer leurs passions, au lieu que les Hommes les expriment par autant de voix differentes qu'il y a de differens pays, ce qui est une marque que la veritable parole demande de l'Art; aussi est-ce pour cela que nous avons dit que ce pouvoit estre une questiõ de nom.

CHAPITRE III.

Si les Noms sont de Nature, ou d'Institution.

AGellius dit qu'entre les Dissertations Philosophiques celle cy a toujours esté fort celebre, *natura-nè sint Nomina, an ex instituto* φύσει, ἢ θέσει, si les Noms sont de nature, ou d'institution, s'ils sont naturels, ou arbitraires. Aussi voyons-nous que Platon en fait un Dialogue dans lequel Cratyle pretend que tous les Noms sont par nature. Hermogene au contraire soûtient qu'il n'y en a aucun par nature, mais que tous sont par institution, ou si vous aimez mieux, par le pacte & le commun consentement, & la coûtume de ceux qui s'en servent; si bien que de quelque nom

qu'une choſe ſoit appellée, il veut que ce ſoit là ſon nom, pourveu que les hõmes en conviennent. Socrate, qui eſt la troiſieme perſonne qu'il introduit dans le Dialogue, fait diſtinction, & dit qu'il y en a quelques-uns qui ſont plutoſt par nature, comme ceux qu'on attribue aux choſes eternelles, & dont les Dieux ſpecialement ſe ſervent ; d'autres qui ſont plutoſt par inſtitution, comme ceux qu'on attribue aux choſes caduques & periſſables, & que les Hommes impoſent fortuitement.

Cette meſme queſtion doit avoir eſté agitée par Pytagore, Democrite, Ariſtote, & Epicure ; car Proclus enſeigne que Pytagore, & Epicure ont eſté du ſentiment de Cratyle, Democrite, & Ariſtote de celuy d'Hermogene. Et il n'y a pas de doute que ces deux derniers n'ayent eſté du ſentiment d'Hermogene, puis qu'Ariſtote dit expreſſement que le Nom eſt une Voix qui ſignifie par inſtitution κατὰ συνθήκην, & il declare qu'il parle de la ſorte, *parce qu'il n'y a aucun Nom par nature* φύσει *naturâ*, & Democrite taſche de prouver la meſme choſe par quatre Argumens, dont le premier eſt tiré de l'Homonymie, ou de ce qu'un

meſme nom eſt attribué à des choſes differentes. Le ſecond de la Polyonymie, ou de ce que divers noms ſont attribuez à une meſme choſe. Le troiſieme du Changement, ou de ce qu'une meſme choſe a tantoſt un nom, & tantoſt un autre, ce qui ſans doute n'arriveroit pas ſi les Noms eſtoient purement naturels. Le quatrieme du Defaut de ſemblables, d'ou vient que de Sageſſe nous tirons bien ſçavoir, mais que de Juſtice nous n'en tirons pas de meſme un autre; pour nous faire voir que les Noms ſont des effets de la fortune, & non pas de la Nature.

Pour ce qui eſt des deux premiers, aſçavoir de Pytagore, & d'Epicure, il eſt vray qu'ils ont parlé comme Cratyle, & qu'ils ont dit cõme luy que les noms eſtoient par nature φύσει *naturâ*, mais ils ont pris la choſe dans un ſens bien different. Car pour ne dire rien de Pytagore que Proclus meſme avoüe avoir parlé Enygmatiquement, Cratyle a dit que les Noms eſtoient *par nature*, parcequ'ils eſtoient accommodez pour exprimer, & ſignifier les natures des choſes, que c'eſtoit par conſequent des inventions *de l'Art, & de la Science*, & qu'ainſi ils

eſtoient des ouvrages, non de quelque impetuoſité, mais de l'Ame raiſonnante; au lieu qu'Epicure pretend que les Noms ſont *par nature*, parceque ce ſont des ouvrages, ou des effets de la Nature humaine, ou d'une impetuoſité naturelle par laquelle les premiers Hommes ſuivant l'imagination qu'ils avoient des choſes, & ſelon la paſſion d'amour, de hayne, ou autres dont ils eſtoient touchez, ſe ſont laiſſez emporter à de certaines voix par leſquelles ils ne les deſignoient pas moins qu'avec le doigt, ou avec le geſte du Corps. Voicy comme Cratyle le fait parler. *Epicure a ſoutenu que ceux qui ont les premiers impoſé des noms aux choſes, ne les ont pas impoſé par quelque Science certaine & particuliere, mais pouſſez & meûs par une certaine impetuoſité naturelle, comme font ceux qui touſſent, qui eternuent, qui mugiſſent, qui abbayent, qui ſe plaignent; par une certaine impetuoſité naturelle, dis-je, qui ſelon la paſſion particuliere qu'ils avoient, les portoit à les nommer plutoſt de ce nom-là que d'un autre.* Et voicy comme il s'explique dans l'Epiſtre qu'il a addreſſée à Herodote. *Les Noms n'ont donc pas dés le commencement eſté impoſez aux choſes par*

la pure institution des Hommes, mais les natures des Hommes qui dans les differentes Nations estoient douées de certaines dispositions naturelles particulieres, qui estoiẽt agitées par des mouvemens d'Esprit particuliers, & qui estoient mues & poussées par des Idées ou imaginations propres & particulieres, ont aussi poussé l'Air par la bouche, & l'ont brisé, & articulé d'une maniere particuliere, selon l'impetuosité des passions, & des imaginations, & quelquefois aussi selon la diversité des lieux, ou du genie different, du Ciel, & de la Terre dans les diverses Regions. On a ensuite dans chaque Nation, comme par un commun consentemẽt, choisi & designé des noms propres pour signifier les choses, afin que les significations fussent moins ambigues, & que les choses se pûssent expliquer plus brievement. Et lorsque quelques-uns vouloient proposer aux autres des choses qu'ils n'avoient point veües, ils faisoient quelques sons avec la bouche, & estoient contraints de proferer de temps en temps quelque voix; si bien que les autres attrapant la chose par quelque raisonnement, & conjecture, ils conceurent enfin par une longue accoûtumance ce qu'ils pensoient.

Et parce que d'ailleurs les temperamens

des hommes estoient differens, ensorte que ce qui plaisoit aux uns, deplaisoit à tout le reste, & que ce qui plaisoit à plusieurs n'affectoit pas avec la mesme force tous les autres; pour cette raison il est souvent arrivé que pour designer une mesme chose les uns poussoient de leur bouche, ou proferoient une certaine voix, & les autres une autre. Et c'est ce qui a fait que ceux qui avoient à vivre dans un mesme pays, & en societé, ont deu, afin de se pouvoir signifier la mesme chose les uns aux autres, convenir de la voix qu'ils prefereroient, retenant celle ou que le premier avoit prononcée, ou qui sembloit avoir plus de beauté, & d'agrement, ou qui plaisoit au plus grand nombre.

Ainsi il est arrivé que differentes Nations convenant differemment, la diversité du Ciel, de la Terre, des Alimens, des Exercices, des Coûtumes, des Temps, & des Affections qui en suivent contribuant beaucoup, il est arrivé, dis-je, que ces Nations differentes ont eu de differens mots, & qu'ils en ont formé des Idiomes differens; d'ou vient que ce n'est pas merveille si les hommes qui sont de differentes Regions ne s'entendent pas les uns les autres.

Veritablement il s'est pû faire que les

Nations qui n'avoient aucun commerce avec les autres, ayent long-temps conservé les mesmes mots, & le mesme Idiome, mais celles qui ont eu de la communication entre elles, en ont peu à peu & insensiblement changé plusieurs, quittant les mots, & les phrases de leur pays, & prennant les estrangers, principalement dans les pays où on a eu soin de se polir de plus en plus; car c'est ce qui fait que les choses nouvelles estant toujours plaisantes, tout ce change peu à peu de telle maniere, qu'il ne reste enfin rien de ce qui estoit premierement. Aussi est-ce ce qui a fait dire à Horace, *que de mesme que les fueilles des arbres changent d'année en année, & que les premieres tombent, & font place aux nouvelles, ainsi l'usage des vieux mots perit, & il en revient d'autres en leur place.*

Voila à peu pres ce que les Anciens qui n'estoient eclairez que des simples lumieres de la Nature ont sceu dire de plus probable sur ce sujet. Il semble que nous devrions maintenant dire quelque chose de la premiere & veritable imposition des Noms, entant que nous l'apprenons des Saintes Ecritures, dans lesquelles nous lisons que Dieu amena des Animaux de toutes les especes devant

Adam, & que leur Nom fut celuy qui leur donna; mais il faut laiſſer cela aux Interpretes de la Sainte Ecriture, auſſi bien que ce qui ſe lit de cette memorable confuſion qui arriva en batiſſant la Tour de Babel d'ou eſt venüe la diverſité des Langues.

CHAPITRE IV.

Du Marcher *des Animaux.*

APres cette eſpece de digreſſion qui regarde principalement le mouvement d'une des parties du Corps, aſçavoir de la Langue, nous dirons maintenant quelque choſe des mouvemens qui regardent tout l'Animal, c'eſt à dire par leſquels tout l'Animal change de place ſoit en marchant, ſoit en volant, en nageant, ou en rampant. Et pour commencer par le Marcher, c'eſt à dire par ce mouvement progreſſif qui eſt propre & particulier aux Animaux qui ont des pieds, nous remarquerons ſimplement neuf ou dix choſes qui regardent ce ſujet.

La I. Que le Marcher qui paroit ſe faire tout droit, ou en droite ligne, ſem-

ble estre une espece de roulement, ou une motion composée de portions de cercles qui se decrivent sur divers centres. Le principal Roulement se fait veritablement à la jointure de la Cuisse avec la Hanche, mais il estoit necessaire qu'il s'en fist une autre au Genou, afin que la Cuisse transportée pust estre eslevée de terre, & ne fust pas contrainte de la racler avec le pied, ou en la raclant de tourner de costé comme un Compas, d'ou il seroit arrivé qu'un Animal tombé par terre n'auroit pû se relever, ni n'auroit pû mesme marcher soit en montant, soit en descendant, & beaucoup moins encore monter ou descendre par une Echelle, ni mesme se relever estant assis. Il estoit aussi necessaire qu'il se fit d'autres roulements au talon, au metatarse, & aux doigts du Pied, afin qu'un roulement estant suivi d'un autre, le roulement se pûst faire selon toute la longueur du Pied.

La II. Que la longueur du Pied estoit par consequent necessaire non seulement pour soûtenir, & diversement incliner le Corps, mais aussi pour faire le Pas plus long; puisque toute la longueur du pied est ajoûtée au talon, & qu'il est vi-

ſible que ſi quelqu'un marche en s'appuyant ſeulement ſur les talons, ſes pas en ſont bien plus courts ; car il marche veritablement comme un homme qui iroit avec des Echaſſes, mais ſi avec des Echaſſes on fait de grands pas, c'eſt a cauſe de la longueur des Echaſſes qui eſt ajoûtée à elle des cuiſſes. Encore faut-il conſiderer que ſi l'extremité de l'Echaſſe qui touche la terre n'eſtoit un peu ronde, enſorte qu'il ſe puſt faire quelque roulement deſſus, mais qu'elle fuſt plate, & large, il ne ſeroit pas poſſible de marcher, comme il ne ſeroit pas auſſi poſſible de marcher, ſi l'on attachoit au Genou une Jambe de bois dont le pied fuſt large, parce que ce pied n'eſtant point flexible, il ne ſe pourroit faire aucun roulement deſſus. Auſſi experimente-r'on que le pied de l'homme eſt d'autant plus inhabile au mouvement, que le Soulier eſt roide, ou que le talon ſe peut moins mouvoir, & moins ſe relever en pliant au dedans du Soulier : Il eſtoit meſme neceſſaire que le pied nud fuſt tans ſoit peu cave, & les doigts & le talon tant ſoit peu pliables, afin que marchant par des lieux inegaux, ou par des degrez d'une Echelle, ou que mon-

tant de branche en branche dans des arbres, il puſt mieux ſe prendre aux choſes ſur leſquelles il s'appuye; d'ou vient qu'il y a plus de difficulté & de peril à monter ſur des arbres avec des ſouliers qu'a pieds nuds.

La III Que l'appuy qui ſe fait en marchant eſt continu, entant que les parties d'un meſme pied appuyent ſucceſſivement, & qu'un pied ne ceſſe point entierement d'appuyer que l'autre ne commence en meſme temps de s'appuyer, ce qui fait que le mouvement ou le tranſport dans l'air eſt auſſi continu, en ce que dans le moment qu'un pied ceſſe d'eſtre tranſporté, l'autre commence de l'eſtre.

La IV. Qu'il n'y a que le pied qui appuye qui faſſe avancer le tronc du corps qui eſt appuyé ſur luy; car c'eſt luy ſeul qui le ſoûtient, & qui le porte, le pied qui eſt tranſporté eſtant plutoſt ſoutenu & tranſporté par le tronc.

La V. Que le mouvement progreſſif du Tronc eſt continu, parce qu'au moment que la cuiſſe ſur laquelle il eſt appuyé, & par laquelle il eſt emporté ceſſe d'appuyer, & commence d'eſtre tranſportée, l'autre cuiſſe le reçoit, luy ſert

d'appuy, & appuyant elle meſme, commence en meſme temps de le tranſporter.

La VI. Que le tronc ne s'abbaiſſe, & ne ſe hauſſe tant ſoit peu, que parceque tantoſt il panche tant ſoit peu à droite, & tantoſt à gauche.

La VII. Que le pied qui eſt tranporté ſe meut deux fois plus viſte que le tronc; d'autant que le tronc avançant continument, & uniformement, & les pieds appuyants, & eſtants tranſportez alternativement, il faut que la moitié du temps ſoit attribuée à l'appuy, & la moitié au tranſport, & qu'ainſi le pied qui eſt tranſporté recompenſe en allant le double plus viſte le retardement qu'il a fait en appuyant. Cecy ſe doit neãmoins preciſement entendre du pied; par ce que comme les parties de la jambe, & de la cuiſſe vont d'autant plus viſte qu'elles approchent davantage du pied comme de la circonference, ainſi elles vont d'autant plus lentement qu'elles approchent davantage de la jointure de la cuiſſe avec la hanche.

La VIII. Que delà ſuit cette eſpece de Paradoxe, aſçavoir que celuy qui en marchant laiſſe aller librement ſes mains, & ſes bras ſelon le mouvement du corps.

ment veritablement les bras en avant, mais nullement en arriere ou, ce qui eſt le meſme, que la main droite parexemple, eſt veritablement meüe en avant, mais qu'elle ne retourne neanmoins point de l'endroit juſqu'où elle a une fois avancé, ſe tenant là en l'air ſans ſe remuer comme ſi elle s'appuyoit, & le tronc paſſant cependant outre, & la main gauche avançant auſſi cependant. Ce qui ſe voira clairement ſi quelqu'un en marchant proche d'une muraille, laiſſe aller ſa main droite enſorte qu'elle raſe doucement la muraille ; car ceux qui ſeront preſents, & qui auront remarqué l'endroit de la muraille juſqu'ou le grand doigt de la main aura avancé, obſerveront qu'elle ne retourne point delà, mais qu'elle y demeure, & qu'elle attend juſques à ce que l'Epaule avance & l'entraine derechef, ſi bien que ſi quelqu'un laiſſoit tomber une pierre de ſa main lorſqu'elle paroit retourner, elle tomberoit à plomb, au lieu qu'elle ſeroit jettée en avant ſi on la laiſſoit tomber lorſque la main avance.

La IX. Que ſi quelqu'un veut par plaiſir marcher en arriere, l'appuy, & le tranſport des pieds doit eſtre tout

au contraire; c'eſt à dire commencer par les doigts, & le metatarſe, & finir par le talon.

La X. Que celuy qui marche en montant s'appuye principalement ſur le devant du pied, & qu'il courbe auſſi tant ſoit peu le tronc du corps en avant; parceque le talon qui eſt elevé n'ayant point d'appuy, le poids du corps incline en derriere; joint que l'inflection de la cuiſſe eſtant plus aiguë, le poids des feſſes incline en derriere, & il en eſt tout au contraire en deſcendant.

Au reſte il y en a qui ſe ſont icy imaginez que l'homme pourroit bien eſtre autant né pour aller à quatre pieds comme à deux, & que l'on pourroit conſiderer ſes deux bras cõme ſes deux cuiſſes de devant. Pour appuyer leur imagination ils diſent que les cuiſſes de devant d'un Singe ne ſont aucunement differentes des bras d'un homme, & que celles de derriere ſur leſquelles il peut aller comme fait l'homme, ſont auſſi ſemblables à celles de l'homme.

Ils ajoûtent que lorſque les Enfans commencent à ſe trainer, ils remuent leurs membres comme font les Animaux à quatre pieds, & que dans l'Iſle de Saint

Christophe,& en quelques autres lieux, ils courent à quatre pieds fort viſte dés l'age de deux ans, mais que leurs meres leur apprenent peu à peu à aller à deux.

Ils diſent de plus que quand nous voulons nous-nous ſervons des mains comme des pieds, allants,comme on dit, à quatre pieds (ce que nous ſommes obligez de faire lorſque nous montons par une Echelle de bois) & qu'alors nos bras,& nos cuiſſes ſe portent,avancent, & appuyent à terre en ſe croiſant, c'eſt à dire la cuiſſe droite avec le bras gauche, & la cuiſſe gauche avec le bras droit de meſme que les Animaux à quatre pieds; ces ſortes de croiſemens qui ſe font conjointement ſemblants tellement naturels, & neceſſaires, que lors meſme que nous marchons droits, & que nous laiſſons aller & venir nos bras pendants, le droit avance toûjours, ou eſt toûjours laiſſé en arriere conjointement avec la cuiſſe gauche, & le gauche avec la cuiſſe droite; enſorte que nous ne pouvons jamais faire, quoy que nous y taſchions, que le droit aille avec la droite, & le gauche avec la gauche; comme ſi les bras ne pouvoient oublier leur fonction de cuiſſes de devant.

Mais pour voir la foibleſſe de toutes ces conjectures, il ne faut que conſiderer qu'il eſt bien plus commode d'aller à deux pieds, droits, & la teſte haute & elevée, que d'aller à quatre la teſte baiſſée, & tournée vers la terre comme une Brute, que nous retirons de grands avantages de cette allure droite & elevée, en ce que nous-nous ſentons bien plus libres, & bien plus diſpos, que nous regardons bien plus loin, & bien plus aiſement de tous coſtez, & qu'il n'y a rien que dans cette poſture nous n'entreprenions de nos mains. Joint qu'il n'y a Nation au Monde, quelque barbare & ſauvage qu'elle puiſſe eſtre, qui ne marche de la ſorte; ce qui nous montre evidemment que cette allure eſt la vraye, & la naturelle allure de l'homme, & que ſi les meres ou les nourriſſes par leur ordre ont ſoin d'apprendre & d'accoûtumer les Enfans à marcher droits, ce ſoin eſt autant naturel que celuy de les nourrir, & de les elever.

CHAPITRE V.

Du Vol des Animaux.

NOus mettrons d'abord à part les Autruches qui ne se servent pas de leurs ailes pour voler, mais seulement pour courir,& ce avec cette circonstance remarquable, qu'estant fort pesantes, & n'allant que tres lentement quand rien ne les presse,elles vont neanmoins si viste quand elles se sentent poursuivies par les Arabes qui sont d'ordinaire ceux qui les chassent dans leurs Deserts, qu'elles surpassent à la course les plus vistes Cavaliers; aussi en manquent-ils beaucoup,principalement quand elles se peuvent toujours tenir alencontre du Vent; car l'artifice des Arabes est de les tourner selon le Vent, c'est à dire ensorte qu'elles ayent le Vent au derriere, ce qui ne nuit pas au Cavalier,& qui embarasse extrememement l'Autruche,parce que lorsque le Vent la prend par devant il la souleve & la soutient à peu pres comme il fait les Cerfs volans, & lors qu'il la prend par dertiere le contraire arrive. Laissant donc à part ces sortes d'Animaux dont l'allure est comme moyenne

entre le marcher, & le voler, nous ne parlerons precisement icy que du veritable voler des Oyseaux, c'est à dire de cette action de voler qui se fait par le moyen des ailes à plumes; je dis des ailes à plumes, parceque ce qui se dira de celle-cy se pourra aisement appliquer à celle qui se fait par le moyen des ailes membraneuses des Chauve-souris, de quelques Serpens ou Dragons s'il y en a, & de quelques Poissons.

Les ailes sont necessaires aux Oyseaux, afin qu'estant etenduës aux deux costez de leur corps qui ne doit pas estre droit comme est l'homme, mais panché & tendu vers la terre comme les Animaux à quatre pieds, elles puissent prendre l'air au dessous d'elles, s'appuyer dessus, & par ce moyen soûtenir le corps qui est entre-deux, & le faire avancer. Car encore que l'air soit coulant, & fluide, il ne laisse neanmoins pas d'avoir quelque resistance aussi bien que l'eau; ce qui fait que les ailes le pressant & le battant par intervalles soit longs, comme les Milans, soit frequents, comme les Pigeons, soit tres frequents, & comme par une espece de tremblement, ou de mouvement tonique, comme le Lanier, elles soûtiennent

nent le corps. Il de faut neanmoins pas qu'elles battent ſimplement l'air de haut en bas, car elles ne feroient que ſe ſoutenir, & n'avanceroient point, mais il faut encore qu'elles preſſent, & pouſſent l'air par derriere, afin que cet air reſiſtant par derriere, elles puiſſent rejaillir, & avancer en devant. Or la ſtructure de l'aile eſt tres propre pour cela, acauſe qu'eſtant convexe en devant, il ſe fait une concavtié par derriere qui ſert pour pouſſer l'air en arriere.

Cecy ſe peut fort bien entendre par la comparaiſon d'un homme qui nage, & d'un batteau qui va à force de rames; car il eſt conſtant que ſi celuy qui nage preſſe ſeulement l'eau vers le bas avec les mains, les pieds, & le ventre, ou le dos, & qu'il ne la pouſſe point en arriere, il n'avancera aucunement, ni le batteau pareillement ſi les rames ne font ſimplement que couper l'eau de haut en bas, & ſi elles n'appuyent contre elle en la pouſſant de devant en arriere; d'ou l'on peut voir que le *Voler* eſt comme une eſpece de *Nager*, & de Navigation.

Où il faut remarquer ces trois beaux ordres de plumes ſi proprement diſtinguez qui ſervent à voler. Le premier eſt

des plus grandes, & plus remarquables, qui quoy qu'etendües, ſont neanmoins de telle maniere receües les unes dans les autres, qu'elles ne laiſſent point de fente, ou de vuide entre-deux par où l'Air puiſſe paſſer. Le ſecond ordre eſt des moindres qui ſont comme pour appuyer, & fortifier les premieres, en recevant une partie de l'impetuoſité. Le troiſieme eſt des plus petites, qui ſurviennent comme au ſecours à la racine des autres.

Il faut encore remarquer la ſtructure particuliere des plumes, qui fait qu'elles ſont legeres comme elles le devoient eſtre; car toute la plume eſt ou poreuſe, ou creuſe, & ſes petis brins ſi fins, ſi deliez, ſi pres les uns des autres, & ſi bien arrangez qui ſortent de part & d'autre ſont comme autant de petites plumes fines & deliées, & leur cavité interieure ſemble eſtre deſtinée pour eſtre à la moindre impetuoſité toute remplie d'un eſprit chaud, & ſoulevant; cette eſpece de moüelle qui eſt comme plantée dans la chair à la racine de la plume, & qui ſe va etendant le long du tuyau juſques à l'autre extremité qui eſt poreuſe, eſtant comme ſouflée & gonflée tout le long de ces petites cavitez ou canaux capillaires.

Il faut auſſi conſiderer que non ſeulement les Ailes ſont remplies de plumes, mais qu'outre ces grandes plumes qui ſont auſſi arrangées au croupion, tout le corps eſt couvert de certaines petites plumes tres fines, & cotoneuſes, & ce qui eſt admirable, c'eſt que ces petites plumes ſont tellement neceſſaires que ſi on les oſte, l'Oyſeau ne ſçauroit plus voler; ce qui pourroit eſtre une marque qu'eſtant creuſes comme les autres, & que recevant comme elles des eſprits chauds & ſoulevants, elles font effort ſur l'Air conjointement avec elles, & font comme le Complement neceſſaire pour s'elever, ſans lequel les ailes ne ſuffiroient pas.

Une autre choſe conſiderable eſt, qu'un Oyſeau à qui on auroit oſté les pieds ne pourroit plus voler, parceque faute de pieds il ne peut plus s'elancer de terre, ni prendre, & battre aſſez d'air pour s'elever en haut, & s'envoler. Les pieds neanmoins ſervent à un autre uſage, & principalement dans les Oyſeaux à longues cuiſſes : Car ceux qui les ont courtes les ramenent, & les plient d'ordinaire contre le ventre, tant afinque par la rencontre de l'air ils n'empeſchent

d'avancer, qu'afin qu'ils appuyent auſſi en quelque façon ſur l'air pour ſoulever: Mais ceux qui ont les cuiſſes longues les tiennent ordinairement etendues, & comme pendantes en bas, afin que n'ayant pas un croupion propre, ils s'en ſervent comme de timon. Car, comme j'ay inſinué plus haut, les ailes ſont aux Oyſeaux comme les rames, & la queüe qui eſt ſituée, & tenduë par derriere tient lieu de gouvernail qui ſelon qu'elle ſe flechit ou en haut, ou en bas, ou à coſté, dirige le cours de tout le corps par l'air, comme le gouvernail dirige celuy du Navire au travers de la Mer; ſi bien que ceux qui ne peuvent pas etendre de meſme le croupion, & qui ſont deſtituez de ces grandes ailes qui y ſont attachées, etendent, comme j'ay dit, leurs cuiſſes pour leur ſervir de gouvernail.

Ajoûtons à l'egard de la durée, & de la rapidité du vol de certains Oyſeaux, qu'a Fontaine-bleau, du temps de Henry II. un vingt-quatrieme jour de Mars, un Faucon s'eſtant emporté apres une Canne-petiere, fut pris à Malte le jour ſuivant qui eſtoit le vingt-cinq, & de là renvoyé au Roy par le Grand Maiſtre qui reconnut les Armes.

CHAPITRE VI.

Du *Nager*, & du *Ramper* des Animaux.

L'Action de nager a veritablement plusieurs choses communes avec celle de voler, & principalement celle-cy, que de mesme que ce qui vole est soûtenu par l'air, ainsi ce qui nage est soûtenu par l'eau; mais il y a aussi plusieurs differences, dont la plus considerable est, que pour voler il n'y a qu'une seule espece d'instrument necessaire, asçavoir les ailes, & que pour nager il y en a plusieurs; car quand il y auroit de l'analogie entre les nageoires, & les ailes, combien neanmoins y a-t'il d'Oyseaux, d'Hommes, d'Animaux à quatre pieds, & de Poissons mesme qui nagent, & qui cependant sont depourveus de nageoires?

La cause de cette difference me paroit estre la pesanteur des corps volans qui surpasse tellement celle de l'air, que l'air n'est pas capable de les soûtenir s'il n'y en a beaucoup par dessous, & s'il n'est continuellement battu; au lieu que la

pesanteur des corps qui nagent ne surpasse que peu, ou point du tout la pesanteur de l'eau,& qu'ainsi l'eau les peut soûtenir pour peu qu'ils soient agitez,ou quand mesme ils demeureroient immobiles.

De là vient qu'il faut icy remarquer par avance conformement à ce qui a esté dit ailleurs, qu'il se peut faire qu'un Corps qui est de pareil volume avec l'eau, comme par exemple un pied cubique de bois, ou d'autre matiere, comparé avec un pied cubique d'eau, soit ou plus, ou moins, ou egalement pesant que l'eau;& que s'il est plus pesant,comme les Metaux, le Buys, le Gayac, &c. il ira au fond; s'il l'est moins comme le Liege, le Saule, le Chesne, &c. il se tiendra en partie elevé sur la surface de l'eau, & en partie enfoncé dans l'eau,& s'il est d'egal poids, il s'enfoncera veritablement toutafait dans l'eau, mais de telle maniere neanmoins qu'il rasera la surface de l'eau, ou demeurera en quelque endroit de l'eau qu'on l'aura enfoncé, & pourra estre mené ça & là sans aucune difficulté.

Cecy nous fait voir qu'afin que l'Animal qui nage puisse commodement de-

meurer dans l'eau, & se mouvoir aisement de toutes parts, il doit estre de pareille pesanteur que l'eau, ou à peu pres; autrement s'il estoit sensiblement plus pesant, il auroit beaucoup de peine à se soutenir, ou s'il estoit sensiblement plus leger, il luy faudroit faire un grand effort pour s'enfoncer, & se tenir enfoncé. C'est pourquoy puisque nous voyons que les Poissons se soûtiennent, & se meuvent tres facilement dans l'eau, il semble que la cause s'en doit rapporter à l'egalité du poids de leur corps avec l'eau.

Mais l'on demande quelle est la partie, ou quel est l'instrument duquel ils se servent pour se pousser en avant ? Premierement ils ne se servent asseurement pas de leur nageoires comme les Oyseaux se servent de leurs ailes, quoy qu'Aristote semble l'insinuer, & que ce soit l'Opinion vulgaire; car ou il ne les etendent point aux costez, ou ils n'ont pas besoin de les etendre pour se soutenir. Ils n'en ont pas aussi besoin pour pousser l'eau par derriere, & ainsi se faire avancer; car sans parler de celles qui sont aux uns le long du dos, & aux autres le long du ventre, & qui evidemment

ne servent pas pour cela, celles qui sont aux costez sont plus disposées pour pousser l'eau en avant qu'en derriere, & elles arresteroient plutost le corps qu'elles ne le feroient avancer ; aussi ne les tiennent-ils pas etendues, mais pliées proche du corps quand ils vont avec grande vitesse comme lorsqu'ils fuyent leur ennemy, ou qu'ils poursuivent leur proye.

La Queüe des poissons, & cette partie posterieure & pliable du corps qui luy est continue, semble donc estre le principal organe dont ils se servent & pour diriger leur mouvement, & pour se faire avancer, en ce qu'elle est non seulement comme un gouvernail, mais encore comme une espece de Levier qui appuyant contre l'eau pousse le reste du corps en avant. Car lorsque cette partie posterieure s'est courbée, & qu'elle vient tout d'un coup à s'allonger, & à se roidir, la queüe frappe aussi l'eau tout d'un coup par derriere, & pousse, comme je viens de dire, le reste du corps en avant; & cecy est d'autant plus vray-semblable que lorsque nous tirons les poissons hors de l'eau, nous observons qu'ils ne font effort, & ne se debattent que de la queüe.

L'on demande auſſi à l'egard des autres Animaux, d'ou vient que ceux qui ont quatre pieds, comme les chiens, les chevaux, les taureaux, & les Elefans meſmes nagent naturellement, & avec tant de facilité, & que les hommes apprenent d'ordinaire à nager, & ne font cet exercice qu'avec peine ? Mais ce qui empeſche principalement les hommes, c'eſt la crainte de la mort qui trouble tout d'un coup la Phantaiſie, & l'Entendement, & qui ne permet pas qu'on faſſe les mouvemens qui ſont convenables & neceſſaires pour nager ; au lieu que les Animaux à quatre pieds craignant veritablement la mort, ou plutoſt l'incommodité preſente de la ſuffocation, ne ſongent principalement qu'a ſe tirer de l'eau, & n'ont point toutes ces penſées qui troublent les hommes. Car d'ailleurs il ſemble que la Nature ait donné a l'homme un corps plus propre à nager qu'aux Animaux à quatre pieds ; en ce qu'ayant la poitrine plus ouverte, & plus etendüe, & meſme les mains & les pieds plus larges, il peut non ſeulement pouſſer l'eau plus aiſement par derriere, mais en outre ſe ſoutenir par leur largeur. Il peut meſme nager à la renverſe,

parceque dans cette ſituation il ſe peut ſervir de ſes mains comme de petites palettes, ce que les Animaux à quatre pieds ne peuvent pas.

Une choſe merite icy deſtre obſervée, qui eſt que dans le Nouveau Monde où l'on jette les Enfans dans l'eau pour les laver auſſitoſt qu'ils ſont nez, & où on les y rejette encore enſuite tres ſouvent à meſme deſſein, & pour leur denouer les membres, ces petits enfans ſe remuent, s'allongent, & s'efforcent de telle maniere dans cette eau qu'en peu de jours ils s'elevent au deſſus, & qu'ainſi ils s'accoûtument de telle maniere à nager, que lorſqu'ils ſont devenus grãds ce leur eſt preſque une meſme choſe de demeurer dans la Mer que d'eſtre en terre; d'ou vient qu'ils menent plutoſt par la Mer leurs petis batteaux faits de troncs d'arbres creuſez en les pouſſant, ou en les trainant, qu'eſtant aſſis dedans, & qu'ils s'en ſervent plutoſt pour ſe repoſer de temps en temps plus commodement, que parcequ'ils en ayent abſolument beſoin pour demeurer longtemps dans l'eau; ce qui eſt ſi vray qu'on les voit quelquesfois les jours entiers ſe divertir & joüer alentour de leurs petits

bateaux ſans quaſi entrer dedans.

L'on en a autant dit autrefois de ces Ichthyophages Africains de qui on raconte de plus qu'ils traverſoient comme des Beſtes Marines de grandes etendues de Mer en nageant. L'on voit meſme que de tout temps il s'eſt trouvé par tout des hommes qui nagoient avec une facilité merveilleuſe, & l'on fait mention qu'il y en a eu chez les Grecs qui faiſoient les dix mille ſans ſe repoſer, & chez les Italiens qui en faiſoient plus de ſix; & de nos jours nous avons veu à Lion le Sr Barancy n'eſtre preſque jamais las dans l'eau, & avoir une telle facilité à nager, qu'il ſe tenoit ſans peine un quart d'heure ſur le dos ſans remuer, & meſme comme il nous a aſſeurez, ſans pouvoir qu'a peine aller à fond.

Mais il n'y en a point de plus memorable qu'un certain nommé Colan de la Ville de Catane, & ſurnommé le Poiſſon, qui demeuroit plus dans l'eau que ſur la terre, & qui par une neceſſité naturelle eſtoit contraint d'y demeurer tous les jours fort longtemps, ne pouvant vivre ni reſpirer autrement. Il nagoit avec tant de facilité que malgré les Vents contraires il traverſoit de grands

eſpaces de Mer, de ſoixante mille, par exemple, & davantage. Il prenoit meſme quelquefois plaiſir d'aller au devant des Navires qu'on voyoit de loin dans la tempeſte ne pouvoir entrer dans le Port, ſaluoit les mariniers qui luy jettoient une corde, & le faiſoient monter dans le Navire, s'entrenoit avec eux, bevoit & mangeoit, ſe chargoit de nouvelles pour les Amis, & puis ſe jettoit tout nud en Mer comme il eſtoit venu, & s'en retournoit.

Or il falloit que cet homme fuſt comme un poiſſon auſſi leger que l'eau, & que cependant il euſt la reſpiration comme les Dauphins, & les Balenes. Diray-je meſme qu'il y en a quelques-vns qui ſont plus legers que l'eau? tel qu'eſt un Chevalier de Malte de noſtre connoiſſance, qui pieds & mains liez demeure ſur l'eau ſans aller à fond: Et peuteſtre qu'il en eſt de meſme de ceux qu'on a coutume quelque part de bruſler comme Sorciers, ſi apres qu'on leur a auſſi lié les pieds, & les mains, ils ne peuvent par malheur pour eux deſcendre au fond.

Mais pourquoy les cadavres des hommes, & des Animaux fraichement morts vont-ils à fond, & que quelque temps

apres on les voit flotter ſu l'eau ? Il eſt à croire que cela ne vient que de ce que le ſel, qui eſt meſlé dãs les corps, & qui luy ajoûte beaucoup de peſanteur, ſe diſſout dans l'eau, & ſort du corps comme il ſort du bois flotté dont les cendres acauſe de cela ne valent rien pour la leſſive ; de ſorte que le corps eſtant devenu plus leger que l'eau par cette diminution de poids, il vient à la ſuperficie, & ſurnage. Auſſi arrive-t'il qu'un cadavre vient bien plutoſt ſur l'eau dans la Mer, que dans l'eau douce, parceque l'eau de la Mer eſtant un peu plus peſante acauſe du ſel qui eſt meſlé dedans, le cadavre pour devenir plus leger que l'eau ne doit pas attendre que l'eau de la Mer ait autant diſſout de ſel, que devroit faire l'eau d'un Lac, ou d'une Riviere.

Pour dire maintenant un mot de la maniere dont rampent les Animaux, c'eſt à dire de cette ſorte de mouvement qui ne convient proprement qu'aux Animaux terreſtres qui n'ont point de veritables pieds ou qui les puiſſent ſoutenir ſans toucher du ventre la terre ; Ariſtote diſtingue trois manieres de ramper, dont la premiere eſt celle des Serpens qui ſe plient en arc à droit, & à gau-

che horizontalement. La ſeconde celle des Chenilles qui ſe plient auſſi en arc, mais dont le ply ou le contour ſe fait de bas en haut. La troiſieme celle des Vers de terre, & des Sangſues.

A l'egard de la premiere, il faut remarquer que ſi le mouvement à arcs, & à contours des Serpens eſt tellement fort, & vigoureux comme nous l'obſervons, cela ſe doit rapporter en partie à l'epine du dos qui eſtant de ſubſtance oſſeuſe peut faire que l'appuy ſoit ferme, en partie à la diſpoſition & liaiſon des Vertebres, qui ne peuvent veritablement pas faire un ply angulaire, mais qui en peuvent neanmoins faire un en Arc, & qui retourne meſme, ou rejailliſſe comme une eſpece de reſſort avec beaucoup de force, en partie aux Muſcles courts & forts, qui ſont de telle maniere ſituez aux coſtez de Vertebres, que ceux qui ſont à la partie concave des arcs tirent tous enſemble lorſque ceux qui ſont à la partie convexe ſe tiennent laſches, obeiſſans, etendus, & comme ſans rien faire. Il y a outre cela des Muſcles au col, & principalement à la partie de derriere, qui eſtant tres forts, & tirant fortement en arriere, tendent & elevent le col, &

la teſte, car les Serpens tiennent toujours la teſte un peu elevée, & droite ou ſans pancher ni à droit, ni à gauche.

Il faut encore obſerver qu'il n'y a aucune partie qui ſe repoſe, ou qui ne ſe meuve, & n'avance toujours continuement, & ſans s'arreſter, avec cette difference neanmoins que la teſte avance directement, & d'une meſme teneur, au lieu que les parties qui ſe mettent en arc ſe meuvent inegalement, ſçavoir celles qui approchent davantage de la teſte plus lentement, & celles qui approchent davantage des courbures du milieu plus viſte; ce qui ſe peut en quelque façon concevoir de ce qui a eſté dit du marcher de l'Homme à l'egard du tronc, des pieds & des mains.

Il faut enfin obſerver que lorſque les arcs ou les courbures ſe font à droit, & à gauche le ventre du Serpent traine cependant à terre, & que le Serpent devant s'appuyer, & faire effort contre terre pour ſe porter en avant, la Nature luy a donné de certaines petites ecailles ſur la peau, & principalement au deſſous du ventre, afin que ces ecailles ſe redreſſant, & preſſant, ou pouſſant la terre qui reſiſte en arriere, le corps ſoit comme

pouſſé en avant par la reſiſtance. D'ou l'on doit concevoir en paſſant, qu'afin qu'un Serpent rampe, & avance aiſement, il ne doit pas paſſer ſur des corps qui ſoient fort polis comme du marbre, ou qui ne faſſent pas de reſiſtance comme un tas de ſable.

Pour ce qui eſt des deux autres manieres de ramper, qui ſont celle des Chenilles, & celle des Vers de terre, il n'y a pas tant de difficulté, parceque ces Inſectes ne ſe meuvent pas ſi continument ſelon toutes leurs parties; mais comme leur mouvement eſt fort lent, l'on obſerve qu'alternativement ils ſe meuvent d'une partie, & ſe repoſent de l'autre. Il faut neanmoins ſuppleer cecy, qu'encore qu'en les diſſecant on n'obſerve pas ſi aiſement les Muſcles, & leur ſituation, l'epine du dos, les Vertebres, & leur liaiſon comme on fait dans les Serpens, il doit neanmoins, comme dit Ariſtote, y avoir quelque choſe d'analogue; puiſque l'on ne ſçauroit concevoir qu'un Animal puiſſe mouvoir aucune de ſes parties que par le moyen de quelque organe.

CHAPITRE VII.

De la Fin du mouvement des Animaux, & de leur Paſſage en des Regions etrangeres.

IL ſemble qu'apres avoir parlé des divers mouvemens des Animaux, nous devrions icy rechercher quelle eſt la fin de ces mouvemens; mais comme on ſçait preſque aſſez qu'ils ne ſe meuvent qu'afin de pourvoir aux choſes qui ſont neceſſaires pour leur conſervation, & par conſequent de fuir les choſes nuiſibles, & ſe porter à celles qui ſont utiles & plaiſantes, comme le boire, le manger, l'accouplement, &c. & enfin paſſer dans une demeure plus commode, la difficulté qui reſte regarde principalement leur paſſage d'un Païs à un autre. Car il eſt certain qu'entre les Oyſeaux il y en a quelques-uns qui pour eviter les froidures de l'Hyver, & les chaleurs de l'Eſté, paſſent d'une region à une autre, comme les Gruës que nous voyons tous les ans au Printemps venir du Midy au Septentrion, & s'en retourner à l'Automne du Septentrion au Midy.

Les Grecs ont ecrit que les Grüës ſpecialement paſſent de Thrace en Egypte, en Lybie, en Ethiopie, aux Sources du Nil, où, ce n'eſt point une Fable, dit Ariſtote, qu'elles combattent contre les Pygmées, quoy qu'il n'en cite aucuns temoins oculaires. Elian les compare aux Roys de Perſe qui l'Eſté demeurent à Suſes, & paſſent l'Hyver à Ecbatane. Ceux qui navigét au Printemps, & à l'Automne dans la Mediterranée, voyent quelquefois leurs Navires couverts d'oyſeaux qui ſe viennent jetter deſſus pour ſe repoſer, & qui ſont ſi las qu'ils ne ſe peuvent remuer; deſorte qu'on ne ſçauroit douter qu'il n'y en ait quelques-uns qui paſſent d'une region à une autre; mais l'on ne demeure pas d'accord pour cela que toutes ces ſortes d'Animaux ſoit terreſtres, ſoit Poiſſons, ſoit Oyſeaux qui diſparoiſſent à l'Automne, & qui commencent de ſe laiſſer voir au Printemps, s'en aillent bien loin, viennent de bien loin, & traverſent meſme les Mers, comme on croit d'ordinaire que font les Oyſeaux.

Car pour parler premierement des Inſectes, il eſt conſtant qu'ils cherchent preſque tous de certains lieux ſecrets &

ecartez dans lesquels ils puissent se cacher, & demeurer endormis, & comme morts pendant l'Hyver, & d'ou ils puissent sortir comme ressuscitez à la premiere chaleur du Printemps. Ie dis des lieux secrets & ecartez, parce qu'on ne les trouve que tres rarement, & par hazard; tant les Animaux ont d'adresse & de prudence à se cacher l'Hyver dans des lieux que nous ne puissions pas rencontrer, & dont nous ne nous puissions pas defier. Et certes qui est-ce qui auroit pû deviner non seulement qu'une Tortue de terre, mais qu'un Limaçon mesme, un animal si paresseux, & si inepte en apparence à foüir la terre, la creusast neanmoins si profondement sans que personne s'en prenne garde, qu'on en trouve quelquefois à plus de demy pied en terre contre de petis arbres, & principalement contre la Vigne, s'estant fait une enveloppe d'une espece de crouste pour se couvrir?

Il n'y a presque que les Abeilles domestiques qui se retirent dans les Ruches ausquelles nous les accoûtumons; encore Aristote tiét-t'il qu'elles demeurent aussi quelquefois endormies & sans manger pendant l'Hyver, fondant sa conjecture

ſur ce que s'il en ſort par hazard queſqu'une, comme il arrive quelquefois dans un beau jour, on la voit le ventre luiſant, & vuide.

Il y a neanmoins pluſieurs Inſectes qui ne paroiſſent point tant au Printemps parcequ'ils ayent demeuré endormis durant l'Hyver, que pareequ'ils naiſſent des œufs que ceux qui vivoient durant l'Eſté ont repandu ſur la terre avant de mourir, comme quelques aragnées, quelques chenilles, quelques mouches, &c.

Entres les Animaux à quatre pieds, & qui font leurs petits vivans, il y en a auſſi pluſieurs comme les Loires, les Marmotes, les Porcs-epy, & autres que le ſommeil de l'Hyver prend, & aſſoupit de telle maniere qu'il y a de la peine à les reveiller avec le feu; car ils ne ſentent pas quand on les diſſeque, quoy qu'ils commencent à remuer quand on les jette dans de l'eau chaude. Les Ours meſmes, au rapport de Pline, & d'Olaus demeurent les quarante jours, & davantage cachez, eſtant le tiers de ce temps-là tellement aſſoupis qu'ils ne ſe meuvent point du tout, ni ne ſentent aucunement les bleſſures.

Tout cecy nous donne donc ſujet de douter ſi de meſme que les Animaux terreſtres ſe tiennent cachez l'Hyver dans des trous, & dans des cavernes, & ne paſſent point dans des Regions etrangeres ; ainſi tous ces oyſeaux, & tous ces poiſſons que nous croyons s'en aller, & retourner ne ſe cacheroient point auſſi pendãt l'Hyver plutoſt que de chãger de pays & de pãſſer à des Regiõs eloignées.

Pour ne nous arreſter pas beaucoup aux Poiſſons, puiſqu'il eſt ſi difficile de ſcavoir ce qui ſe fait & ce qui ſe paſſe ſous les eaux, l'on peut veritablement dire qu'il y a des poiſſons de paſſages, ceux qui au Printemps entrent dans la Mer du Martegue en Provence, & qui à l'Automne retournent dans la Mediterranée en ſont une preuve convaincante ; mais qui eſt-ce qui peut ſcavoir s'ils s'en vont dans une Region plus douce que la noſtre, ou s'ils ſe retirent ſeulement dans quelques endroits de la Mer plus profonds, & plus eloignez de la froideur de l'Air, & où ſont ces endroits, & ces profondeurs ? Qui eſt-ce, dis-je, qui peut ſcavoir ſi les Tons, l'Eſturgeon, le Saumon, les Sardines, & tant d'autres dont on a une ſi grande abondance en certai-

nes Saiſons, & une ſi grande diſette en d'autres, viennent de bien loin, ou s'ils ne font que ſortir de quelques goufres, de quelques antres, & de quelques cavernes peu eloignées de nous dans leſquelles il s'eſtoient retirez?

N'en ſeroit-il point auſſi de certains Poiſſons, comme de ces troupeaux d'Arabes, de Turcomans, & de Tartares, qui paſſent de Contrées en Contrées pour y aller chercher les paſturages qui s'y trouvent ça ou là ſelon les Saiſons? Et n'y auroit-il point des poiſſons qui paſſeroient de meſme de Climats en Climats pour y aller vivre des herbes qui y naîtroient en certains temps? Car nous avons appris de perſonnes dignes de foy que ce grand Banc où ſe fait la peſche des Mourües qui y viennent tous les ans, eſt tout couvert d'herbes qui apparemment les attirent là, & qui leur doivent ſervir de nourriture; puiſque quand on les ouvre, on ne leur trouve d'ordinaire autre choſe dans le ventre que de l'herbe. Ces meſmes perſonnes nous ont appris une autre choſe fort remarquable pour faire voir que les Balenes ne vivent pas de poiſſon, & que ce que l'on en dit eſt une pure fable; ils m'ont rap-

porté qu'ils ſe ſont pluſieurs fois trouvez à la peſche qui s'en fait tous les ans en Eſté vers le Nord, qu'il ne ſe voit preſque point alors de poiſſon dans cette Mer là, & qu'ayant pris plaiſir d'ouvrir pluſieurs Balenes, ils ne leur ont auſſi trouvé le ventre remply d'autre choſe que d'herbes plus ou moins digerées comme dans les Vaches.

Pour ce qui eſt des Oyſeaux, il faut avoüer, comme nous avons deja fait, qu'il y en a qui viennent de bien loin, telles que ſont principalement les Grues, qui, comme dit Ariſtote, s'en vont aux extremitez du Monde: Et peuteſtre meſme les Tourterelles qui ſe trouvent tous les ans dans une certaine Contrée de l'Amerique en ſi grande quantité, qu'en quatre ou cinq lieües de pays qu'elles rempliſſent il n'y a preſque point d'arbre où il n'y en ait des centaines de nids: Et peuteſtre meſme encore les Cailles qu'on voit tous les ans ſur les Coſtes de Provence venir du coſté de la Mer comme de grandes nuées, & couvrir, pour ainſi dire, de certaines petites Campagnes où elles s'arreſtent trois ou quatre jours ſeulement pour ſe repoſer.

L'on ne doit neanmoins pas dire le

meſme generalement de tous les autres qui nous ſaluent au Printemps, & qui prenent congé de nous à l'Automne, mais il ſemble qu'il faut uſer de diſtinction comme fait Ariſtote. Car s'il y a, dit-il, des pays plus chauds qui ſoient proches, ils y paſſent de ceux qui ſont plus froids, & reviennent à ces meſmes pays quand la temperature de la Saiſon revient; mais ſi ces pays ſont fort eloignez ou de difficile accez, alors les Oyſeaux cherchent dans ces meſmes pays froids des lieux où ils ſe puiſſent cacher, & où ils puiſſent paſſer l'Hyver endormis, comme les Inſectes, les Serpens, les Loyres, & autres.

Ce n'eſt peuteſtre pas qu'il n'y en ait quelques-uns des plus courageux qui ſe fiant ſur la force de leurs ailes, & prenant la Mediterranée pour quelque Lac, ſe hazardent de paſſer outre; & une marque de cecy eſt, comme nous avons deja dit, qu'il s'en trouve quelquefois qui au milieu de la Mer ſe viennent jetter ſur les Vaiſſeaux ſi las qu'ils ſe laiſſent plutoſt prendre avec la main que de ſe remuer; mais il y a de l'apparence que ceux qui ſont moins hardis tentent veritablement de s'approcher des pays plus temperez, mais que ne pouvant pas y

arriver

arriver, & que ne trouvant pas où ils ſont parvenus ni la temperature de l'air commode, ni les grains, ou les Inſectes qui leur ſont neceſſaires pour vivre; il y a, dis-je, de l'apparence que ſe trouvant dans ces extremitez ils cherchent de certains valons entre des montagnes, des crevaſſes, des trous, & autres lieux dans leſquels ils puiſſent ſe retirer, & ſe cacher. Auſſi les Oyſeleurs dans la Guyene remarquent qu'ils vont peu à peu traverſant le pays, & qu'ils ſe vont enfin jetter dans les valons des Pyrenées. Et Ariſtote temoigne qu'on a veu des Milans, d'abord qu'ils commencoient de paroitre, ſortir de ces ſortes de lieux, de ces trous, & de ces crevaſſes de montagnes, & que dans ces meſmes lieux on avoit trouvé des hirondeles ſans plumes.

Il s'en eſt de meſme trouvé en Allemagne dans de certains arbres creux qu'on coupoit par hazard pour mettre au feu; & nous avons un temoin oculaire dans noſtre Champagne qui rapporte qu'ayant mis un jour de Noël un gros tronc d'arbre dans le feu, & que ce tronc eſtant à demy bruſlé, il ſortit & tomba par un des bouts un Coucou ſans plumes qui mourut incontinent.

De plus, le Sr. Gaffarel nous a depuis peu asſuré qu'un certain Auguſtin Reformé de ceux qui demeurent dans la foreſt de Fõtainebleau, luy avoit dit que revenant un ſoir de la promenade à ſon Convent, il avoit apperçeu un Oyſeau ſortir d'un trou d'un arbre qui eſtoit creux, & percé en deux endroits ; que le lendemain eſtant allé proche de l'arbre avec ſes freres pour reconnoitre quel oyſeau ſe pourroit eſtre, l'oyſeau ſortit au bruit ; que taſchant enſuite avec aſſez de peine de fourrer quelque choſe par le trou d'en haut pour voir ce que c'eſtoit, ils appercurent que le trou d'en bas eſtoit bouché, & que l'ayant ouvert ils trouverent dedans ſoixante & dix, ou quatre vingt ſouris toutes vives, & des epys de bled pour remplir deux ou trois chapeaux, mais que toutes ces ſouris avoient les cuiſſes rompues. Ces ſouris devoient apparemment eſtre la proviſion du Hybou, qui leur auroit rompu les cuiſſes de peur qu'elles ne s'en fuiſſent, & qui leur auroit apporté des epys de bled pour les nourrir quelque temps, cependant qu'il les mangeroit l'une apres l'autre.

L'on dit auſſi qu'en Allemagne on trouve quelquefois des hirondelles dans

de vieux troncs d'arbres, mais ce qui s'en dit d'ordinaire dans la basse Allemagne aux environs de la Mer Baltique, dans la Moscovie, & dans tout le Nord est bien plus admirable; l'on assure qu'elles se cachent par petis pelottons sous l'eau, & dedans la glace, ou sous la glace aux bords des lacs & des Etangs, qu'elles passent là tout l'Hyver, & qu'au Printemps que la glace se fond elles sortent de là, & commencent à voler. C'est ce que j'ay appris de plusieurs personnes dans Dantzic, & je suis fort trompé si M. Hevelius cet illustre Mathematicien ne m'a ainsi raconté la chose.

L'on ajoûte d'un certain Religieux nommé Possevin qui estoit envoyé pour Ambassadeur en Moscovie, que ne voulant rien croire de cela, on luy apporta dans un Poële un morceau de glace dans lequel il y avoit plusieurs hirondeles prises, & que la chaleur du lieu ayant fait fondre la glace, les hirondeles commencerent de voler par la chambre, mais qu'apres avoir fait quelques tours, ça & là, elles tomberent mortes.

Olaüs avoit deja dit la mesme chose, avec cette circonstance particuliere, que les hirondeles sur la fin de l'Automne

s'amaſſoient ſur la teſte d'un roſeau, bec contre bec, aile contre aile,& pied contre pied,& que le roſeau pliant peu à peu elles ſe laiſſoient ainſi aller dans l'eau en un petit pelotton, qu'elles ſortoient veritablement du fond de l'eau au Printemps, mais que ſi l'Hyver recõmencoit, comme il arrive quelquefois avec quelque grande chute de neiges, elles mouroient toutes, & qu'il ne s'en voyoit que fort peu tout l'Eſté, aſcavoir celles qui eſtoient ſorties tard des eaux plus profondes, ou qui eſtoient venües d'ailleurs des pays plus eloignez où elles avoient paſſé de bonne heure dés le commencement de l'Automne, & avant que de s'eſtre laiſſées ſurprendre comme les autres plus pareſſeuſes par la rigueur de l'Hyver.

L'on dit de meſme des Cicognes, qu'il y en a qui ſe tiennent cachées tout l'Hyver ſous l'eau dans le Lac de Cone, & qui en ſortent auſſi le Printemps. Et Campo Fulgenſius rapporte qu'en Lorraine on en a auſſi trouvé ſous les eaux, qui ayant eſté jettées dans de l'eau chaude ont repris vie. Ce qui fait que ces paroles ſe liſant dans Pline, *l'on n'a encore point ſceu juſques à preſent ni d'ou viennent, ni ou s'en vont les Cicognes. L'on en*

a bien veu des troupes qui ſembloient avoir deſſein de s'en aller, mais perſonne n'en a jamais veu partir; & nous les voyons bien venues, mais non pas venir; l'un & l'autre ſe fait de nuit; & quoy qu'elles volent deça & delà, jamais neanmoins on ne croit nulle part qu'elles ayent arrivé que la nuit; ce qui fait, dis-je, que ces paroles ſe liſant dans Pline, il y a quelque ſujet de ſoupconner que toutes les Cicognes ne viennent point, comme il dit, de fort loin, ou qu'elles ne s'en vont pas bien loin, mais qu'elles ſe retirent peuteſtre de telle maniere dans les Etangs,& dans les Lacs ecartez, qu'on ne remarque point ni quand elles y entrent, ni quand elles en ſortent. Ce qui ſe doit penſer non ſeulement des hirondeles, mais encore de ces autres oyſeaux, des Etourneaux par exemple, des Merles,des Cailles, des Tourterelles, des Ramiers, des Tourdes, & des Roſſignols qui ne decouvrent point aux hommes ni où ils vont, ni d'ou ils viennent.

LIVRE VII.

DU TEMPERAMENT DES ANIMAUX.

CHAPITRE I.

Ce que c'eſt que Temperature, ou Temperament ſelon l'Opinion commune.

COMME temperer en general n'eſt autre choſe que moderer, ou reduire quelque choſe qui excede à une certaine mediocrité, il ſemble que temperer ſoit preſque le meſme que meſler, & que le mot de Temperature, de Contemperation, ou de Temperament, vienne à peu prés à celuy de κράσις, qui veut dire une *mixtion*, ou un meſlange; parce qu'une choſe ne ſçauroit eſtre meſlée avec d'autres, qu'elle ne ſoit, pour ainſi dire, emoucée, affoiblie, moderée, temperée.

En effet, ſoit que le meſlange ſe faſſe de choſes contraires, & mutuellement

oppoſées, comme de chaud & de froid, de blanc & de noir, de doux & d'amer, ſoit de choſes ſimplement diſſemblables, comme de grains de divers legumes, il eſt conſtant que de l'une & de l'autre maniere chaque choſe eſt comme emoucée, & affoiblie dans le meſlange, & qu'il ſe fait une certaine contemperation du tout, & une certaine moderation ou temperature.

Car à l'egard de la premiere maniere qui eſt de choſes contraires, il eſt evident que le chaud & le froid, par exemple, ne ſçauroient eſtre meſlez, que dans la choſe meſlée il ne ſe ſente & moins de chaleur, & moins de froideur : Et à l'egard de la derniere maniere qui eſt de choſes ſeulement diſſemblables, il eſt auſſi evident que ces choſes qui priſes à part & ſeparément paroiſſent beaucoup, ſont comme enterrées quand elles ſont meſlées avec d'autres, & qu'il ſe fait un amas dans lequel chaque choſe paroit moins qu'elle ne faiſoit avant la mixtiõ.

L'on dira peuteſtre d'abord qu'il n'en eſt pas des choſes ſimplement diſſemblables, comme de celles qui ſont contraires ou oppoſées, parceque celles-là ne ſont emoucées qu'en apparence, au lieu

que celles-cy le ſont en effet; mais à bien conſiderer la choſe, il n'y a point d'autre difference que ſelon le plus & le moins. Car de meſme qu'apres qu'on a fait un meſlange de grains, il eſt vray de dire que là où eſt la feuve, là n'eſt pas le pois, & que là où eſt le pois, là n'eſt pas la feuve; ainſi lorſqu'une choſe chaude a eſté meſlée par petites parcelles avec une froide, il eſt vray de dire que là où il y a une parcelle de la choſe chaude, là il n'y a aucune parcelle de la froide, & que là où il y a une parcelle de la froide, là il n'y a aucune parcelle de la chaude: Et il n'en arrive point autrement lorſque le ſec & l'humide, le blanc & le noir, ou quelques autres contraires ſe meſlent. Car leurs parties ne ſe detruiſent pas davantage que ces grains de legumes quand ils ſont meſlez, mais elles ſont ſeulement ſeparées ou deſaſſociées les unes des autres.

Tout ce qu'il y a de difference eſt, que les divers grains eſtant aſſez gros, ils peuvent eſtre diſcernez, ou diſtinguez par le Sens, au lieu que les parcelles des contraires ſont trop petites pour que le Sens les puiſſe diſcerner; ce qui fait que là où il y a, & où l'on ſent une parcel-

le, là meſme on croit qu'il y en a, & que l'on en ſent une autre, ſçavoir celle qui en eſt la plus proche; deſorte que le Sens ne *percevant* point l'une ſans l'autre, l'une & l'autre luy paroit emoucée & affoiblie.

Ainſi lorſqu'on dit qu'un contraire eſt emoucé, reprimé, affoibly, ou temperé par un autre, ce n'eſt pas qu'il s'en perde, ou qu'il en periſſe quoy que ce ſoit; mais c'eſt que ſa vigueur qui conſiſte dans l'union de ſes petites parties, eſt tellement diviſée & diſperſée acauſe de la ſeparation de ces parties, & de l'interception des parties contraires, qu'elle ne ſe peut pas faire ſentir avec tant de force que ſi elle eſtoit unie; & de là vient que ſi les meſmes particules diſpercées peuvent eſtre raſſemblées, & reunies, la meſme vigueur ſe fait derechef ſentir. Mais tout cecy ſe pourra entendre plus au long de ce qui a eſté dit ça & là en ſon lieu en traittant des Qualitez, comme lorſque nous avons expliqué la maniere dont ſe fait l'augmentation de la chaleur, & de la froideur; ou en parlant de la Mixtion meſme, lorſque nous avons montré entre autres choſes que l'eau & le vin ne ſont jamais meſle

enſemble de telle maniere que les particules de l'un & de l'autre ne retiennent chacune leur nature d'eau, & de vin. Ce que j'en touche icy n'eſt que pour inſinuer que le Temperament ſe peut faire de principes qui ne ſoient pas contraires, & que dans celuy-là meſme qui eſt fait de contraires les particules peuvent demeurer en leur entier. Nous parlerons de l'un & de l'autre Temperament ; neanmoins comme celuy qui eſt de principes qui ne ſont pas contraires tels que ſont le Sel, le Soufre, & le Mercure, ou les Atomes, comme nous dirons en ſuite, eſt plus caché que celuy qui ſe fait de contraires, il nous faut premierement dire quelque choſe de celuy-cy comme plus manifeſte & plus celebre.

Premierement je ne m'arreſte pas à examiner pourquoy de toutes les Combinaiſons de Contraires on en a ſeulement choſy deux, & qu'ainſi on ne prend que quatre Contraires à temperer, aſçavoir le Chaud & le Froid, l'Humide & le Sec ; Comme ſi l'on ne pouvoit pas avec autant de raiſon prendre le Rare & le Denſe, le Peſant & le Leger, ce qui ſe meut & ce qui eſt en repos, le Poly & l'Aſpre, l'Aigu & l'Obtus, &c.

Je ne m'arreſte pas auſſi à marquer que ſous le nom de ces quatre Contraires l'on entend les quatre Elemens du Monde, ſçavoir le Feu qui eſt tres chaud, & moderement ſec, l'Eau tres froide, & moderement humide, l'Air tres humide, & moderement chaud, la Terre tres ſeche, & moderement froide : Car, ni il n'y a point quatre Elemens dans le Monde, puiſque du moins le feu qu'on met au deſſus de l'Air, & dans le Concave de la Lune n'y eſt aſſurement point ; ni ils ne ſont point doüez des autres Qualitez qu'on leur attribüe, puiſque l'Air n'eſt conſtamment point plus humide que l'Eau, ni l'Eau plus froide que l'Air.

Je ne m'arreſte pas enfin à ce que quelques-uns ont dit apres Avicenne, que ce n'eſtoit point tant les Elemens qui eſtoient temperez que leurs qualitez; car ce doit plutoſt eſtre, ce ſemble, les Elemens ou leurs ſubſtances qui agiſſent, qui patiſſent, qui ſoient reprimées, confondües, meſlées, & temperées, que leurs ſimples qualitez : Et Galien ſemble bien plus raiſonnable lorſqu'il dit qu'il en eſt des ſubſtances des Elemens comme de celles de l'eau & du vin, qui eſtant diviſées en petites parcelles ſe meſlent parfaitement.

Je ne m'arreſte point, dis-je, à examiner ces choſes, & pluſieurs autres de la ſorte, mais pour n'oublier rien de ce qui regarde la Doctrine commune, j'admets quatre certaines Subſtances, aſçavoir une chaude, une froide, une humide, & une ſeche, qui ſoit qu'elles tiennẽt ces qualitez des Elemens, ou du Ciel, ou d'ailleurs, ſoient meſlées, & temperées, & ſoient par conſequent les meſmes qu'Hippocrate & quelques autres appellent le Chaud, le Froid, l'Humide, le Sec, & conformement auſquelles le Temperament eſt definy *Vn certain meſlange convenable de Chaud & de Froid, d'Humide & de Sec*; ou *Vn meſlange des quatre Elemens propre & convenable pour agir*; ou *Vne Harmonie des quatre premieres Qualitez reprimées, & moderées*; ou comme dit Avicenne, *Vne certaine Qualité qui naiſt & provient de l'action, & de la paſſion des premieres Qualitez, & qui eſt cauſe de l'action.*

Or il y en a quelques-uns qui croyent qu'Avicenne dans cette derniere definition a entendu une ſimple qualité, & d'autres un amas des quatre premieres qualitez moderées & temperées; mais nous n'avons pas entrepris de demeſler toutes ces Chicanes.

Ajoûtons ſeulement pour n'ignorer pas les manieres ordinaires de parler, que le Temperament eſt quelquefois appellé Conſtitution, comme eſtant propre & convenable pour conſtituer la nature d'une choſe ; & quelquefois Complexion, comme comprenant tout ce qui fait qu'un Animal eſt enclin à telle, ou à telle choſe ; mais alors le Temperament ſe conſidere dans les humeurs qu'on croit naiſtre d'un certain & particulier meſlange de ces quatre Elemens ſuſdits.

Car l'on dit vulgairement que le Sang eſt chaud & humide, ou de nature aërée ; que la Pituite eſt froide & humide, ou de nature aqueuſe ; que la Bile-jaune eſt chaude & ſeche, ou de nature ignée ; que l'Atrabile eſt ſeche & froide, ou de nature terreſtre : Et conſequemment ſi un homme eſt d'un temperament chaud & humide, on dit qu'il eſt Sanguin, ou de complexion ſanguine ; s'il eſt d'un temperament chaud & ſec, qu'il eſt Bilieux, ou de complexion bilieuſe, & colerique, & ainſi des autres.

L'on s'eſt auſſi aviſé de dire à l'imitation des Humeurs, que le Temperament du Printemps eſt humide & chaud ; celuy de l'Eſté chaud & ſec ; celuy de l'Au-

tomne froid & humide ; celuy de l'Hyver ſec & froid. Il y en a meſme qui taſchent de diſtinguer de la ſorte les Climats, mais ils ont de la peine à y trouver leur conte; parceque du coſté de l'un & de l'autre Pole l'on ne reconnoit qu'une ſeule Zone temperée, & que des autres Zones l'une eſt appellée Torride, l'autre Glaciale.

Des Humeurs l'on paſſe aux parties fixes ou non-coulantes du Corps, qui ſont ou Spermatiques, c'eſt à dire formées de ſemence, comme l'Os, le Cartilage, les Ligamens, le Nerf, l'Artere, & la Membrane ; ou Sanguines, c'eſt à dire formées de ſang, comme la chair commune des Muſcles, & la chair particuliere des Viſceres, du Cœur, des Reins, du Foye, du Poûmon, & de la Rate, & l'on ſoutient que les premieres ſont froides & ſeches, & les dernieres chaudes & humides, comme tenant de la nature du Sang.

Cependant l'on voit d'un coſté Ariſtote qui pretend que la Graiſſe qui eſt auſſi formée de ſemence, eſt chaude, ou de nature ignée, comme eſtant engendrée par la force de la chaleur, & aiſement inflammable ; & d'un autre coſté

Galien ſoutient le contraire. De meſme Ariſtote ſoûtient que le Cerveau eſt tres froid, & cependant Galien ſoûtient qu'il eſt plus chaud que quelque Air que ce ſoit, comme eſtant continuellement rafraichy par l'Air. Enfin l'on ne ſçauroit trop s'étonner de l'embarras, de l'obſcurité, & du peu de fondement qu'il y a dans tout ce qui ſe dit du Temperament conſideré ſelon l'Opinion commune, c'eſt à dire comme reſultant du meslange des quatre Elemens ordinaires, ou de la contemperation de leurs quatre premieres & contraires qualitez.

Qu'il ſuffiſe donc de remarquer par avance, que lorſque chaque partie du corps eſt dans la temperature, & dans *la diſpoſition* qu'elle doit naturellement avoir pour bien exercer ſes fonctions, c'eſt pour lors qu'on peut dire que l'Animal eſt dans un juſte Temperament, *gaudere tunc Animal temperamento temperato ad juſtitiam.* J'ajoûte expres le mot *de diſpoſition*, parceque la diſpoſition, la jonction, & la communication mutuelle des parties doit toujours eſtre ſuppoſée; enſorte que le Temperament ne ſoit pas ſeulement comme une Harmonie formée par des Sons graves, &

aigus qui gardent entre-eux une juſte proportion, mais que l'Animal ſoit auſſi en ſoy comme une Republique dont tous les membres gardent leur ordre, & s'acquittent de leurs fonctions.

CHAPITRE II.

Du Temperament ſelon les Chymiſtes.

COmme les Chymiſtes ſe vantent de pouvoir reſoudre tous les corps mixtes en ces cinq Subſtances qu'ils enoncent ſous les noms de Sel, de Soufre, de Mercure, d'Eau, & de Terre, auſſi veulent-ils que toutes choſes ſoient formées de ces cinq Subſtances diverſement temperées entre elles; enſorte que ſelon que celle-cy, ou celle-là, ou pluſieurs ſeront en moindre, ou en plus grande quantité dans un aſſemblage, il naiſſe un corps d'une telle, ou d'une telle nature.

D'ailleurs comme ils ne conviennent pas avec l'Opinion commune dans le nombre des Elemens, ils ne conviennent pas auſſi dans la contrarieté; car ils tien-

nent veritablement que le Soufre, quoy que froid au toucher, eſt neanmoins chaud, parceque c'eſt une eſpece d'huile inflammable, & qu'eſtant pris par la bouche il excite incontinent une chaleur par tout le corps. Ils veulent meſme encore que le Mercure ou l'eſprit, & le ſel ſoient chauds, acauſe de leur vertu corroſive & cauſtique, mais ils ne veulent pas que l'Eau, & la Terre ſoient plutoſt froides que chaudes, & ils ſoûtienent que s'il arrive quelquefois qu'elles le ſoient, elle tienent cela ou de la froideur de l'Air, ou de la chaleur du Soleil, ou de quelque autre Agent exterieur; d'ou vient qu'ils ſont bien eloignez de croire que l'eſſence de la mixtion, & de la contemperation ſe doive prendre de la contrarieté de la chaleur, & de la froideur, d'autant qu'ils ne font aucune de leurs cinq Subſtances froide de ſa nature; la froideur ſelon eux eſtant une pure privation de chaleur, ce qui ne ſe peut neanmoins aucunement ſoutenir, comme nous avons montré en ſon lieu.

Pour ce qui eſt des deux autres Qualitez, ils font veritablement l'Eau humide, & la Terre ſeche; mais ils font auſſi

le Souffre & le Mercure humides, acauſe qu'ils ſont autant fluides que l'Eau, & ils veulent auſſi que le Sel ſoit ſec acauſe de ſa coagulabilité, & fixité : Enfin ils veulent que ces humides ſe temperent tout d'une autre maniere que l'Eau, & l'Air dans l'Opinion commune, & leurs ſecs tout d'une autre maniere que la Terre, & le Feu. Car ils tirent l'eſſence de la mixtion, & de la contemperation, de ce que le Sel ſoit la baſe de la ſolidité, comme eſtant celuy ſans lequel les quatre autres ſubſtances quoy que diverſement meſlées, demeurent fluides & coulantes, & que l'Eau ſoit neceſſaire afin de diſſoudre le ſel en parties tres petites pour pouvoir eſtre meſlé avec toutes les parties qui doivent eſtre rendues ſolides & compactes : Et parceque la compaction qui vient du ſel ſeul ſeroit trop roide, & trop caſſante, ils mettent le Souffre, ou l'huile pour la rendre plus douce, & plus tenace.

Ils font de plus intervenir le Mercure, ou l'eſprit, qui penetrant de toutes parts anime, pour ainſi dire, toute la maſſe, la fermente, & par ſon agitation ayde la diſſolution, & la mixtion : Et par ce que le ſel diſſous, & humecté par

l'eau ne ſçauroit ni ſe prendre ou ſe rejoindre ſoy-meſme, ni coaguler les autres humeurs que l'eau ne ſoit beüe, ils font ſurvenir la Terre, qui par ſon aridité, & par ſes pores la ſucce & la boive, ou l'abſorbe; ſi bien que l'arreſtant, & la fixant, elle eſt comme cauſe de ce que tout le corps prend une conſiſtance convenable: Et c'eſt ainſi generalement que ſelon eux ſe fait la mixtion, & la contemperation des Mixtes.

Ie dis generalement, car quand ils viennent au detail, ils reconnoiſſent que la temperature des Animaux conſiſte en ce qu'il y ait en eux de l'eau, & de l'eſprit beaucoup, du ſel, & du ſouffre abondamment, & de la terre mediocrement. Celles des Plantes chaudes, qu'il y ait beaucop de ſouffre, peu de terre, d'eau & de ſel, & du mercure mediocrement; & celle des froides, qu'il y ait beaucoup d'eau, & peu des autres. Celle des Metaux, qu'il y ait beaucoup de ſel, & de mercure, peu de ſoufre, & encore moins de terre, & d'eau. Des moyens Mineraux, & des Sels vulgaires, qu'il y ait beaucoup de terre, de Sel Elementaire, & de mercure, & peu des autres. Du Bitume, qu'il y ait du ſouffre abondamment, beau-

coup de sel, peu d'eau, & des autres mediocrement. Du Souffre vulgaire, qu'il y en ait beaucoup de l'Elementaire, peu de terre, tres peu d'eau, du sel, & du mercure mediocrement. Des Marcasites & de l'Antimoine, qu'il y ait beaucoup de mercure, peu de sel, tres peu d'eau, & des autres mediocrement. Des Terres vulgaires, qu'il y ait beaucoup de l'Elementaire, peu de mercure, tres peu de souffre, & d'eau, & du sel mediocrement. Des Terres precieuses, comme est celle de Lemnos, qu'il y ait beaucoup de l'Elementaire, peu d'eau, & mediocrement des autres.

Que le Temperament doit estre pris d'ailleurs que des Elemens vulgaires.

OR je touche simplement, & en peu de mots toutes ces choses, pour insinüer que les Temperamens peuvent estre pris d'ailleurs, & estre expliquez d'une autre maniere que par les quatre Elemens vulgaires, & leurs qualitez contraires.

Je dis de plus, que ceux qui reconnoissent des principes anterieurs non

ſeulement aux quatre Elemens vulgaires mais encore à ceux des Chymiſtes, peuvent defendre que le Temperament naiſt ou ſe fait d'autres choſes que de ces quatre Elemens ou qualitez contraires ; car comme ils ne ſont pas leurs principes d'une nature abſolument ſemblable ou uniforme comme Ariſtote a fait ſa Matiere premiere, ils peuvent ſoûtenir que ces principes ſe peuvent ſi diverſement meſler entre eux, que non ſeulement les Elemens vulgaires, & les Chimiques en puiſſent eſtre formez, & ſortir, mais encore une infinité d'autres, quoy que nous ignorions quels ils ſont, ou de quels meſlanges ils naiſſent, ou ſe font.

Je ſçais bien qu'on dira d'abord que c'eſt ſe rendre ridicule, & deviner à plaiſir ſi ces principes ou Elemens ſont ignorez, & ſi l'on ne peut pas montrer quels ils ſont comme l'on montre les ſubſtances chaudes, froides, humides, ſeches qui naiſſent des Elemens vulgaires, ou les ſulfurées, les terreſtres, les aqueuſes, les ſalées, les mercuriales qui naiſſent des Elemens Chymiques.

Mais premierement, de meſme que ſi avant l'invention de la Chymie quelqu'un euſt conjecturé qu'il y euſt eu

d'autres principes differens des Elemens vulgaires dans lesquels toutes choses pûssent estre resolües, & desquels toutes choses fussent par consequent formées, celuy là eust à tort passé pour redicule, quoy qu'il ne les eust pas pû montrer de mesme que le feu, l'eau, & la terre se montrent; ainsi certes il ne faut pas craindre que celuy-là passe pour ridicule qui conjecture qu'il y a d'autres principes que les vulgaires, & les Chymiques, quoy qu'il ne les puisse pas montrer, ou qu'il ne puisse pas dire quels ils sont.

D'ailleurs, pourquoy cette conjecture passeroit-elle pour ridicule, s'il n'y a que tres peu d'effects dont on puisse rendre raison par la Temperature des Elemens vulgaires, & par celle des Elemens Chymiques, & qu'il y en ait une infinité qui ne se peuvent aucunement rapporter ni à l'une ni à l'autre Temperature? Car si l'on veut comparer les Elemens vulgaires avec les Chymiques, il faut que ceux qui les defendent, & qui soutiennent par consequent que toutes choses en sont composées, soutiennent au moins que le Soufre, le Mercure, & le Sel sont formez de feu, d'air, d'eau,

& de terre. Mais comment perſuaderont-ils qu'il y ait de l'eau dans l'huile, de la terre dans le mercure, & ainſi des autres ; puiſque les Chymiſtes demontrent qu'il ne s'y trouve rien de tel?

Il faut auſſi que ceux qui defendent les Elemens Chymiques, & qui veulent que toutes choſes en ſoient compoſées, diſent du moins que l'air, & le feu ſont formez de ſoufre, de terre, d'eau, de ſel, & de mercure. Mais comment perſuaderont-ils qu'il y en ait aucun d'eux dans l'Air ; puis qu'ils n'en font aucun froid, & que cependant ils avoüent que l'Air eſt tellement froid, que s'il y a quelque froideur dans l'eau, ou dans les autres, elle leur vient de l'Air ? Ne faut-il pas du moins ou que l'Air ſoit un principe, ou qu'outre ces cinq il y en ait un autre qui ſoit la cauſe de ſa froideur ? Et derechef comment pourront-ils dire qu'il y ait de l'eau dans le feu, puiſqu'ils montrent eux-meſmes que ce n'eſt nullement l'eau, mais le ſoufre qui contient les ſemences de feu ? Et comme ils veulent d'ailleurs que le ſoufre avec les quatre autres ſoit la premiere matiere dans laquelle toutes choſes enfin ſe reſolvét, comment pourront-ils particulierement

me ridicule s'il entreprenoit d'expliquer le meſlange & la temperature d'ou elles naiſſent.

Je choiſis ſeulement cette Figure qui eſt ſi reguliere dans les Sels, dans les Marcaſites, & dans les Pierres, & je demande tant à ceux qui veulent que les corps ſoient compoſez des Elemens vulgaires, qu'a ceux qui les cõposẽt des Elemens Chymiques, de quelle maniere ils pretendent que ces Elemẽs doivent eſtre meſlez & contemperez pour que l'Alun, par exemple, ſoit ſi juſtement, & ſi regulieremẽt formé en octahedres? Car il n'y a aucun Element particulier qui ait cette figure, & il n'y en a point ni deux, ni trois, ni pluſieurs qui meſlez enſemble affectent de la laiſſer exterieurement, oſtez de celuy-cy, ajoutez de celuy-là, vous diverſifierez le meſlange, mais vous ne donnerez jamais cette figure. En un mot, ſi vous n'avez recours à d'autres principes ou elemens, vous n'entendrez jamais, ou ne ferez jamais entendre comment l'Alun prend cette figure.

Ne direz-vous point peuteſtre, que du meſlange, & de la temperature particuliere des Elemens il en reſulte une forme eſſentielle dont cette figure ſoit une

proprieté? Mais comme cette forme doit ſa ſubſtance, & ſon origine aux Elemens meſlez enſemble, ſi la difficulté n'eſt augmentée, du moins demeure-t'elle la meſme. Direz-vous que cette forme, ou cette proprieté ſoit produite par l'agent? Mais la difficulté revient, & demeure toûjours toute entiere, puiſque l'agent doit luy-meſme eſtre formé des meſmes Elemens.

Si nous voulions ainſi parcourir les choſes vivantes, & animées, & premierement les vegetables, combien trouverions-nous de ſemblables proprietez & vertus admirables qu'on ne ſçauroit raiſonablemẽt rapporter à aucun meſlange des Elemens ſoit vulgaires, ſoit Chymiques? Car de dire, par exemple, que la Cygue tue l'homme par ſa temperature froide, c'eſt veritablement reconnoitre quelque choſe de froid dans cette plante, mais ce n'eſt point dire quelles ſont les autres choſes qui doivent entrer dans la compoſition de la plante, ni de quelle maniere elles doivent eſtre meslées avec ce froid pour qu'il en reſulte une plante d'un froid mortel. Et certes, comme ce froid doit provenir de l'eau, & de la terre, mais principalement de l'eau ſelon les premiers, & qu'il faut

qu'il ſoit temperé par la chaleur du feu, & de l'air qui s'y trouvent meſlez, diront-ils comment il ſe peut faire, ou d'ou vient qu'un peu de Cygue, qu'on prend tue ainſi un homme, & que de l'eau pure priſe en abondance ne le tue pas? Et ſi tant s'en faut que la Cygue tue les Cailles, & les Chevres, qu'elle les nourrit, & les engraiſſe, diront-ils pourquoy il ne doit pas plutoſt y avoir de la chaleur dans la Cygue, acauſe de cette graiſſe qui eſt la veritable paſture du feu, qu'une froideur extreme, & à tuer un homme?

Les Chymiſtes ne trouveront pas moins de difficulté, & ils ne diront jamais comment n'y ayant aucun Element ou principe froid, le Nitre, dont le ſel ſoit la baſe, acquiert une ſi grande froideur, & ce d'autant plus qu'ils font le ſel chaud acauſe de ſa vertu corroſive? Ou pourquoy, puiſque la Cigue engraiſſe les Cailles, & les Chevres, elle ne doit pas plutoſt eſtre d'un temperament ſulfureux, ou huileux, que d'un temperament nitreux?

Mais ſans parler de ces ſortes de vertus, ou proprietez interieures & cachées, c'eſt auſſi aſſez de choiſir icy la ſeule

conformation exterieure d'une plante que nous voyons, & que nous touchons avec nos mains. Car soit qu'elle naisse d'elle mesme, ou de semence, il n'est pas possible de concevoir, ou dire comment elle puisse estre formée, ou naistre d'aucune temperature de feu, d'air, d'eau, & de terre; d'aucun meslange de souffre, de terre, d'eau, de sel, & de mercure. Quoy, l'on pourra concevoir que ces quatre premiers, ou ces cinq autres Elemens se meslent les uns avec les autres d'une telle maniere qu'une partie du meslange devienne une racine qui se fende en filamens ronds, & longs, qui perce la terre par en bas, qui penetre dedans, qui en choisisse, succe, s'accommode, & transmette en dedans, & vers le haut tout ce qu'il y a d'aliment convenable, ensorte que cet aliment estant epuisé, elle passe plus avant, grossisse cependant, & multiplie ses filamens qu'elle dirige de tous costez comme autant de petites bouches pour prendre la nourriture? L'on concevra qu'une autre partie du meslange devienne tige, devienne tronc, soit distribuée en rameaux, & soit repandue en fueilles si artistement tissues & travaillées, si entre-

meſlées de petis nerfs, ou petites veines, ſi proprement allongées, etendues, dentelées, & repliées qu'on les prendroit comme pour autant de petites ailes deſtinées pour garder, & entretenir le rejetton qui doit naiſtre à la partie inferieure ? Il ſera encore poſſible de concevoir qu'une certaine partie de ce meſme meſlange ſoit attenuée, & ſubtiliſée en fleurs ſi proprement ajuſtées, diſtinguées, ordonnées, colorées, odoriferantes ? Que ces fleurs pouſſent de telle maniere le fruit qu'il ſorte lorſqu'elles fletriſſent, & qu'il ſoit attaché & adherant par un petit pied qui luy ſerve de canal pour attirer la nourriture, laquelle ſoit epaiſſie en poulpe, endurcie en grain, ou en noyau, & diſtinguée interieurement en ſemence, d'ou il naiſſe enſuite une ſemblable plante ? L'on pourra, dis-je, concevoir que ces quatre, ou ces cinq Elemens ſe meſlent, & ſe temperent de telle maniere que de ce meſlange, & de cette temperature il en naiſſe une ſi admirable conformation de parties?

Diront-ils point que ces Elemens ne ſont que la matiere qui eſt formée & diſpoſée de la ſorte, & qu'il y a de plus une vertu ſeminale qui entreprend, qui

fait,& qui acheve la conformation?Mais cette vertu ſeminale d'ou eſt-ce, je vous prie, qu'elle tient ſon eſtre?Y a-t'il quelque autre Element ou principe à qui elle le doive ? S'ils le diſent, ainſi le nombre de quatre ne ſuffit donc pas à ceux-là,ni celuy de cinq à ceux-cy ? S'ils ne le diſent, comme aſſurement ils ne le diront pas,qu'ils expliquent donc comment ils concoivent que de leurs Elemens il s'en fait une telle temperature qu'il en naiſt cette vertu ſeminale ſi induſtrieuſe, ſi puiſſante, ſi admirable ?

Auront-ils recours ou à la chaleur,ou à l'influence celeſte ? Mais comme toute influence celeſte eſt generale, & que de ſoy elle ne peut pas plutoſt entreprendre une conformation qu'une autre, & que par conſequent il eſt requis dans la matiere, ou dans la mixtion des Elemens une complexion, ou diſpoſition particuliere qui la determine à celle-la, & non pas à celle-cy,la difficulté revient, comment il eſt poſſible que ces quatre, ou ces cinq Elemens ſoient meſlez & temperez de telle maniere, qu'il y ait cette complexion, ou diſpoſition qui faſſe cette determination.

Or il eſt evident que ce que je dis des

choſes vegetables ſe peut preſſer avec beaucoup plus de raiſon à l'egard des Animaux;puiſque l'on y remarque beaucoup plus de differentes proprietez & beaucoup plus admirables, & que leur conformation a bien encore davantage dequoy nous etonner, ſoit à raiſon de la multiplicité de parties, ſoit pour la perfection du travail. Certes quant à leur egard on auroit auſſi recours à la vertu ſeminale, ou plutoſt à l'Ame qui ſe fiſt,& ſe preparaſt elle-meſme ſon domicille; puis qu'excepté la Raiſonnable, il n'y en a aucune qui ne ſoit materielle, c'eſt à dire qui ne doive ſon origine à la matiere, ou aux principes ou Elemens materiels, il y auroit ſans doute de la folie à qui voudroit entreprendre de montrer, ou d'expliquer de quelle maniere les Elemens ou vulgaires,ou Chymiques doivent eſtre meſlez entre eux, & temperez pourqu'il enſorte, & qu'il en naiſſe cette Ame qui ſe trouve accompagnée de tant de facultez ſoit naturelles,ſoit vitales,ſoit animales; pour qu'il en naiſſe, dis-je, une Ame qui ſente,qui imagine, & qui ſoit capable de plaiſir, de douleur, & de tant d'autres differentes paſſions; & qui non ſeulement ſoit

doüée de cette ſagacité, induſtrie, & prudence claire & evidente que nous obſervons vulgairement, mais encore de cette cachée, & incomprehenſible Science, & induſtrie par laquelle avec un peu de ſemence dans laquelle elle eſt enfermée, elle forme une ſi grande diverſité de parties avec tant de proportion, & les travaille avec tant de beauté, les diſtingue avec tant d'ordre, les joint avec tant de juſteſſe, les deſtine chacune à leur fonction avec tant d'aptitude & de diſpoſition, les fournit avec tant d'exactitude de tous les ſecours neceſſaires pour agir, & pour dire en un mot, acheve tout l'ouvrage, c'eſt à dire tout ſon corps avec tant de perfection ?

Je veux que l'on apperçoive dans le Corps quelque choſe de chaud, de froid, d'humide, de ſec, ou qu'on en puiſſe tirer quelque choſe qui tienne de la nature du Soufre, de la Terre, de l'Eau, du Sel, du Mercure ; eſt-ce que pour cela l'on pourra raiſonnablement rapporter à ces ſeules choſes, ou à leur temperature tout ce que dans l'Ame il y a de ſubſtance, de connoiſſance, d'induſtrie, & tout ce qu'il y a de diverſité dans la matiere, & d'aptitude à pouvoir eſtre preparée & travaillée ?

Mais direz-vous, l'on ne sçauroit rien tirer autre chose du corps de l'Animal, ni des autres Mixtes que ces Elemens; c'est pourquoy il faut que tout ce qui s'y forme de parties, que tout ce qui y naist d'Ame, que tout ce qui s'y engendre de forces & de facultez naisse de ces mesmes Elemens selon qu'ils sont meslez & temperez entre-eux. Mais certes s'il est vray que vous entendiez les quatre Elemens vulgaires, vous voyez comment les Chymistes vous convainquent d'erreur, & demontrent que vous-vous trompez lourdement: Que si estant Chymiste, ou si vous voulez, l'inventeur mesme de la Chymie, vous entendez parler des Elemens Chymiques, n'est-il pas à craindre que de mesme que vous avez trouvé en partie par hazard, & en partie par vostre propre sagacité le moyen de demontrer l'erreur des autres, ainsi il en vienne ensuite quelqu'un qui trouve le moyen de demontrer la vostre?

Il vous est venu en pensée de vous servir du feu, ou de la chaleur comme d'un Bistoris pour faire l'Anatomie des corps, & par ce moyen vous avez separé ces cinq substances; mais pensez-vous qu'outre le feu, & toutes ces sortes de chaleurs

dont vous-vous eſtes ſervy, il n'y ait point d'autre agent dans la Nature dont la Nature ſe ſerve comme d'un organe? Vous-vous eſtes non ſeulement ſervy du feu qui ſe fait du ſoufre, mais auſſi du mercure, & de pluſieurs ſortes de Sels que vous croyez chauds parcequ'ils ſont corroſifs, & qu'ils peuvent diſſoudre les corps ou en liqueurs, ou en poudres impalpables; mais ce n'eſt pas là certes la derniere reſolution de la Nature, ni les derniers principes dans leſquels elle reſout les corps, comme ce n'eſt pas de ces ſeuls & uniques principes dont elle ſe ſert pour en faire la tiſſure. Il y a certes dans la Nature outre voſtre feu, outre vos chaleurs, & vos corroſifs un autre agent qui aſſemble, & qui arrange, & qui bien qu'il ſoit corporel, ne vous eſt point venu en penſée, bien loin d'eſtre venu ſous vos doigts, & ſous vos Sens.

Et defait, je veux que la chaleur aydée de l'humidité diſſolve les parties d'un grain jetté en terre; ſera-ce cette meſme chaleur qui formera le tuyau, qui endurcira les neufs par intervalles, qui diſtinguera les grains dans l'Epy, qui enfermera le germe, qui l'enveloppera

de couvertures, qui l'armera de petites pointes, &c?

Je veux encore que la chaleur diſſolve la ſemence de l'Animal receüe dans la Matrice; ſera-ce auſſi cette meſme chaleur qui formera les nerfs, les arteres, les veines, les membranes, & mille autres parties que nous avons deja objectées tant de fois? Si le feu, ou la chaleur n'eſt donc point cet agent, & que cependant il ſoit corporel, & ſoit par conſequent formé de principes corporels, lorſque vous avez tiré vos cinq Subſtances du corps d'une plante, ou d'un Animal, avez-vous auſſi tiré la ſubſtance de cet agent, & cette ſubſtance n'a-t'elle pas du moins echappé à vos yeux, à vos vaiſſeaux, & à toute voſtre induſtrie? Avez-vous un vaiſſeau qui la receive lorſqu'elle s'envole du corps? Quelle ſuite de diſpoſitions, ou de contextures de corpuſcules inſenſibles qui ſervoient à la retenir dans le corps ne doit point eſtre retirée, & envolée avec elle? Si jamais Recipiant ſoit d'airain, ſoit de verre, ſoit de terre ne s'echauffe qu'une infinité de corpuſcules ignées & & calorifiques ne penetrent dans ſes poſes, ne paſſent au travers & ne s'envo-

lent ; combien doit-il y avoir d'autres corpuſcules inſenſibles qui penetrent, & ſoient tranſportez avec eux ? Et pourquoy par conſequent ne ſera-t'il pas croyable que ceux qui vous reſtent, que vous enfermez dans des vaiſſeaux, que vous gardez, & que vous montrez avec tant d'oſtentation, ſoient ſeulement, ſinon les Excremens, du moins les Elemens plus groſſiers, & plus materiels qui fuſſent dans le corps vivant, mais que cependant il y en ait eu d'autres beaucoup plus ſubtils, & plus tenus qui ayent echappé à la ſubtilité de vos yeux, & comme je viens de dire, à toute voſtre induſtrie ?

C'eſt ce qu'ont fort judicieuſement reconnu Severinus, Quercetanus, & pluſieurs autres, lors qu'outre quatre Elemens, & trois principes ils ont admis une infinité de ſemences inviſibles qui peuvent auſſi eſtre dites & Elemens, & principes, & dont les autres plus craſſes & plus groſſiers ne ſoient que comme les veſtemens, les matrices, & les receptacles; ajoûtant que c'eſt à ces ſemences à qui l'on doit rapporter non ſeulement toute l'action, & toute la vigueur, mais encore l'Art, & la Science dont les

esprits mecaniques qu'elles contiennent sont doüez pour former les corps des Mineraux, des Vegetaux, & des Animaux & leurs parties, comme estant les Artisans naturels, & qui sont occupez, ceux cy à travailler les veines, ceux-là les arteres, ces autres là les nerfs, & ainsi du reste.

Neanmoins comme ces principes sont trop subtils pour tomber sous nos Sens, & qu'ainsi l'Entendement privé de cette sorte de secours comme d'une espece de flambeau qui le doit preceder, ne sçauroit par sa subtilité penetrer dans leur substance, contexture, figure, proprietez interieures, energie, forces, maniere d'agir, application, &c. cela fait que nous pouvons veritablement bien, & sans temerité conjecturer par les effets qu'il doit y avoir d'autres Elemens insensibles meslez avec nos Elemens sensibles & grossiers; mais que nous ne pouvons neanmoins point en venir à connoitre le nombre, le poids, la mesure, & en un mot, la maniere dont ils sont meslez, quelle sorte de temperament il s'en est fait, de quelle maniere ils deployent leur force & agissent, & quels sont les petis organes dont ils se

ſervent pour mouvoir ces Elemens plus groſſiers, ou cette matiere plus pareſſeuſe & moins active, pour la ſeparer, pour la joindre, pour la tourner, pour la former de cette maniere, & non pas d'une autre, pour donner lieu & occaſion à la naiſſance de cette proprieté, & non pas d'une autre, & ainſi de cent autres choſes de la ſorte qui nous ont eſté cachées juſques à preſent, & qui apparemment, avec cette groſſiereté de nos Sens, le ſeront encore à l'avenir.

Et que Severinus diſe comme il luy plaira, que ces principes ſont des eſprits mecaniques doüez de Science, & de vigueur pour agir? Lorſqu'il aura dit cela, il aura une fois dit tout ce qu'il dira jamais. Car il ne nous fera jamais voir comment chaque eſprit une choſe ſi tenüe, ſi inviſible, & ſi impalpable, puiſſe en ſoy avoir l'idée, & la Science de l'ouvrage qu'il doit travailler, conſiderer la fin à laquelle il le doit rendre propre, connoitre, & choiſir la matiere dont il le faut paitrir, & puis avoir en ſoy l'energie, & la vigueur de prendre les inſtrumens convenables, & d'executer tout ce que cette Science aura preſcrit.

Que quelque autre encore nous vien-

ne dire, si vous voulez, que ces principes insensibles sont ou des Atomes, ou des Molecules, c'est à dire de petites masses tissues d'Atomes, & devenües les semences des choses, qui non seulement à raison de leur petite corpulence font partie de la mixtion, de la contemperation, de la composition, mais qui pour estre formées d'Atomes qui sont dans un mouvement perpetuel, & inamissible, se tournent continuellement, & se retournent, se meslent, & se temperent partie entre elles, & partie avec les autres ou Atomes, ou Molecules des Elemens plus grossiers, de telle maniere que penetrant, & remuant toute la masse, se prenant, s'acrochant, & s'etreignant diversement, & poussant cependant, & chassant ce qu'il y a d'etranger, & d'incompatible, elles prennent enfin la forme du corps à laquelle elles ont de l'inclination à raison de la figure, de la tissure, & du mouvement. Qu'il avance, dis-je, tout cecy, & autres choses semblables, selon ce que nous en avons touché ailleurs en divers lieux; qu'il ajoûte mesme s'il veut, que ce sont là les semences anterieures ou premieres dont les esprits, & tous les principes qu'on

pourra prendre ſont formez ; tout cela dit une fois en general ne nous fera neanmoins rien connoitre de particulier, & il faudra, comme nous avons deja dit plus haut, s'en tenir ſimplement à cecy, qu'il y a veritablement lieu de conjecturer qu'outre ces trop corporels, & trop groſſiers Elemens il y en a d'autres beaucoup moins corporels, & beaucoup plus ſubtils, mais que nos Sens eſtant groſſiers comme ils ſont, il y auroit de la vanité à preſumer de pouvoir expliquer la maniere ſpeciale & particuliere dont ils ſont meſlez & temperez avec les autres, ou comment la mixtion, & la temperature qui s'en eſt faite, eſt l'origine, & la racine des facultez, & des proprietez qui ſuivent des veritables principes quels qu'ils ſoient.

Il eſt vray que l'invention des Microſcopes ſemble nous donner quelque eſperance, entant qu'elles nous font voir des choſes qui pour leur petiteſſe nous eſtoient abſolument inviſibles, & que c'eſt par leur moyen que nous reconnoiſſons, par exemple, que la cauſe pourquoy certains petis ſables qu'on rend quelquefois avec l'urine ſont tellement douloureux, c'eſt qu'eſtant comme au-

tant de petis rhombes ils ecorchent le canal avec leurs petis angles, & que la cauſe pourquoy ces petis tas de pouſſiere de vieux fromage excitent une ſi grande demangaiſon dans la peau, & prennent ſi aſprement à la gorge, c'eſt que ce ſont autant de petis animaux qui avec leurs petis muſles percent & foüillent, ou raclent la peau, & la chair. Toutefois quoy qu'il n'y ait rien à deſeſperer de la ſagacité, de l'adreſſe, & de l'induſtrie de l'Eſprit humain, conſiderez cependant juſques à quelle ſubtilité il en faudroit venir pour que l'on pûſt avec le Microſcope decouvrir les agens qui taillent ou forment la matiere des ſables en ces petis rhombes, & qui ajuſtent les corpuſcules dont ces petis Animaux que nous venons de dire ſont compoſez, en petis muſles, en petites cuiſſes, en veines, en arteres, en eſprits, &c

Certes nous n'envyons pas un ſi grand bonheur à la Poſterité, mais il y a neanmoins lieu de ſoupçonner que la Nature dans tous les Siecles dira toûjours à l'Homme, ou plutoſt luy criera toûjours, demeure en toy-meſme, tu n'es pas né pour penetrer ſi avant, tes Sens ſont trop peu ſubtils, & tes veües ſont trop courtes.

Tecum habita, & nôris quàm sit tibi curta supellex.

CHAPITRE III.

De la Santé.

PLaton tient que la Santé est la concorde des Elemens dans le Corps, comme la Maladie en est la rebellion. Alcmeon que c'est un equilibre & un temperament de l'humide, du chaud, du sec, du froid, de l'amer, du doux, &c. Aristote un repos, une paix, une tranquillité, un certain estat pacifique du Corps, qui provient de ce que toutes ses parties sont dans la temperature, & dans la disposition qu'elles doivent naturellement avoir pour bien faire leurs fonctions, & ne sentir point de douleur. Galien une constitution du corps dans laquelle nous ne sentons aucune douleur, ou dans laquelle les fonctions de la vie ne sont point empeschées; ou une certaine disposition qui perfectionne l'action, & qui rend le corps propre à toutes les fonctions necessaires de la vie; ou à l'imitation d'Hippocrate, une certaine moderation, & temperature des

humeurs, tant à l'egard de la qualité, que de la quantité.

Les Cauſes primitives de la Santé regardent ou la premiere conformation qui ſe fait de Semence, ou la premiere nutrition qui ſe fait de Sang dans la Matrice : Car ſi la ſemence ſe trouve eſtre d'une temperature parfaite, & que la Matrice ſoit bien diſpoſée, pour lors la vertu formatrice entreprend ſon ouvrage, & travaille d'une telle maniere que la conformation des parties ne peche, ni dans la grãdeur, ni dans la forme, ni dans le nombre, ni dans l'ordre, ni dans la ſituation, ni dans la diſtinction, ni dans l'union, ni enfin dans la juſte & convenable temperature, ſi bien qu'il ſe fait, & naiſt alors une tres bonne *diſpoſition* de parties, & les fondemens d'une parfaite, & conſtante ſanté ſont jettez.

Si d'ailleurs le Sang, dont les parties qui ne cõmencent encore que de ſe faire & de ſe former ſont nourries, ſe trouve eſtre ſi bien temperé, ſoit acauſe du temperament de la Mere, ſoit acauſe des alimens dont elle ſe nourrit, & de ſa maniere de vie, que chaque partie en prenne, & s'en applique ce qui luy eſt convenable; pour lors la faculté nutritive &

augmentative entreprend auſſi l'ouvrage, & ſeconde de telle maniere la vertu formatrice que le corps eſtant porté à ſa perfection, il ſe fait ce que les Grecs appellent εὐεξία, c'eſt à dire une bonne habitude, qui eſt la ſanté meſme conſtante, & parfaite, ou la racine conſtante & parfaite de la ſanté.

Car la Santé, qu'on appelle εὐκρασία *bon temperament*, comprend εὐταξία *la diſpoſitiõ convenable des parties*, εὐεξία qui eſt l'habitude parfaite de tout le corps: Et c'eſt ce qu'Epicure, & Aſclepiade devoient avoir en veüe, lors qu'apportant la cauſe generale de la ſanté, ils veulent que celuy là ſoit ſain dont les nerfs, les veines, les arteres, & les autres canaux, & paſſages ſont tels, principalement dans la premiere conformation, qu'ils ne ſont ni plus larges, ni plus etroits qu'il ne faut pour que l'aliment attenué en particules tres petites ſoit convenablement diſtribué à toutes les parties, & que l'eſprit vivifiant & animal qui eſt abſolument neceſſaire aux fonctions de la vie & du ſentiment, ſoit par tout convenablement repandu, & les excremens, les fuliginoſitez, & toutes les impuretez convenablement chaſſées au dehors.

De la eſt venue la deſcription vulgaire d'un homme ſain ; qu'il ne ſoit ni trop gras, ni trop maigre, où, comme diſent les Grecs, εὔσαρκος *d'une bonne conſtitution de chair*, conformement à l'Aphoriſme d'Hippocrate, *Ceux qui ſont fort gras meurent plutoſt que ceux qui ſont maigres* ; qu'il ne ſoit ni mol, ni dur ; qu'il ne ſoit ni trop, ni trop peu velu : Et pour ce qui regarde les premieres qualitez ; qu'il ne ſoit ni chaud, ni froid, ni humide, ni ſec, quoy qu'Ariſtote le faſſe plutoſt chaud, & humide ; qu'il ait la couleur vive, ou meſlée de blanc, & de rouge ; qu'il ait les cheveux ni trop rares, ni trop epais, & dans la jeuneſſe tirants du jaune ſur le noir, du moins dans nos Regions temperées, car on ſcait qu'il en eſt autrement de l'Ethiopie : A l'egard de la reſpiration, & du poux ; qu'il n'y ait trop de viſteſſe, ni trop de lenteur ; que ſa faculté nutritive digere autãt qu'elle appete, & appete autant qu'elle digere, ni plus ni moins : A legard des ſens ; qu'ils ſoiẽt entiers & parfaits, & qu'ils s'acquitent bien de leurs fonctions ; qu'il ait l'Imagination bonne, l'Eſprit, le Iugement, & la Memoire de meſme ; & qu'enfin il ſoit biẽ compoſé dans ſes mœurs,

courageux, d'une humeur douce, temperant, liberal, &c. enſorte que la Symetrie, & la beauté de l'Eſprit autant que celle du corps ſe faſſent remarquer.

Les cauſes qui dés la Naiſſance conſervent la Santé, ou qui la retabliſſent s'il arrive qu'elle ſoit affoiblie, ſont les Parens, les Nourrices, les Gouverneurs, tous ceux qui prennent ſoin de pourvoir que rien ne manque, ou ne nuiſe à l'Enfant, & puis un chacun de nous en particulier qui a ſoin de ſoy meſme, principalement lorſqu'il eſt un age de connoitre ce qui eſt bon & mauvais, & capable de ſe le procurer. Car la Santé, dit admirablement bien Ciceron, ſe ſoutient par la connoiſſance qu'on a de ſon corps, par l'obſervation qu'on fait de ce qui peut ſervir ou nuire, par la continence dans toute la vie, par les ſoins qu'on prend de ſoy meſme, par l'abſtinence des voluptez, & enfin par l'art de ceux à qui il appartient de connoitre de ces choſes, tels que ſont les Medecins qui par leur conſeils, & leurs ſoins contribuent à la conſervation de la Santé, *Suſtentatur valetudo notitiâ ſui corporis, & obſervatione eorum quæ aut prodeſſe ſolent, aut obeſſe, & continentiâ in vita omni, at-*

que cultu corporis tuendi causâ, & prætermittendis voluptatibus, postremò arte eorum quorum ad Scientiam hæc pertineant.

Les choſes qui peuvent ſervir, ou nuire à la Santé ſont marquées dans Galien par ces termes generaux, *Aſſumenda, Educenda, Facienda, Incidentia extrinſecùs*, & plus clairement par ceux-cy, l'Air, le Mouvement, & le Repos; le Boire & le Manger; l'Expulſion, & la Retention des excremens; le Sommeil, & les Veilles; les Paſſions de l'Eſprit. Ces choſes ſont vulgairement appellées Non-naturelles, parcequ'elles ſont comme indifferentes à ſervir, ou à nuire, ſelon qu'elles ſont ou bien, ou mal adminiſtrées.

L'Air tient le premier lieu, parceque c'eſt l'Air qui recoit le Fœtus naiſſant, qui le premier affecte le corps non ſeulement au dehors, mais qui penetre au dedans par la bouche, & par les narines, & qui ſe trouve enſuite eſtre tellement neceſſaire pour tirer hors du poûmon les fuliginoſitez du Sang par la reſpiration, & par l'expiration, que ſi cela ne ſe fait continuellement les petis rameaux de la Veine arterieuſe, & de l'Artere veneuſe ſe bouchent de telle maniere, qu'on eſt extrememement incommodé, & qu'on

meurt meſme enfin ſuffoqué. Auſſi n'y a-t'il rien de plus importãt que l'Air pour la Santé, ni rien qui ſoit plus capable de changer l'Habitude de noſtre corps ſoit en bien, s'il ſe trouve convenable à noſtre temperament, ſoit en mal, s'il ne s'y accommode pas.

Ce qui vient enſuite c'eſt le Boire, & le Manger, ou generalement l'Aliment; car l'Animal n'eſt pas plutoſt né qu'il l'appete, & le prend, & l'experience nous enſeigne combien il eſt impoſſible de s'en paſſer dans la vie. Ce qui ſe peut icy remarquer eſt, que la Nature enſeigne d'elle meſme à chaque Animal l'aliment qui luy eſt ſalutaire; & ſi elle ne ſemble pas inſtruire l'Homme de meſme que les autres, ce n'eſt aſſurement pas ſa faute, mais celle des Hommes, qui en partie par la mauvaiſe education, & en partie par leur propre intemperance s'accoutument à des alimens qui ne ſont ni neceſſaires, ni naturels, & qui changent de telle maniere le temperament, que l'Appetit ſe porte à toute autre choſe qu'a ce qui eſt deſtiné par la Nature. Mais nous traiterons de cecy plus au long dans la Morale, lorſque nous ferons voir comme les choſes neceſſaires

à

à la vie, & principalement les Alimens dont la Nature a beſoin, ſe reduiſent à peu, & qu'il eſt aiſé de ſe les procurer.

L'Expulſion & la Retention ſuivent l'Aliment. L'on connoit aſſez les incommoditez que cauſe la ſuppreſſion du ventre, & de la veſſie, les pores fermez à la ſueur, & les autres excremens retenus. Il y a neanmoins des excremens dont on n'approuve pas l'evacuation ni ſoudaine, ni trop grande, ni avant la maturité, & l'on ſcait combien ſelon Epicure, & ſelon Hippocrate c'eſt une choſe ſaine de retenir la ſemence naturelle; pour ne dire pas ce que quelques-uns pretendent, qu'il eſt autant neceſſaire pour conſerver le corps qu'il y ait de certains excremens groſſiers dans les Inteſtins, qu'il eſt neceſſaire pour conſerver le Vin qu'il y ait de la lie dans le tonneau.

Le Mouvement & le Repos ſont contez entre ces meſmes cauſes, parceque le mouvement, ou l'exercice qui ſe prend en temps convenable, & moderement contribue merveilleuſement à la Santé; entant qu'il provoque & excite les excremens à ſortir, affermit les membres, & fait une bonne habitude du corps; au lieu que le mouvement exceſ-

ſif diſſout le corps, trouble l'economie interieure, & cauſe ſouvent des maladies. L'on ajoute le Repos, parceque c'eſt le repos qui repare les eſprits, qui tempere la chaleur, qui humecte le corps aſſeché, en un mot qui ſoulage les membres, & retablit les forces perdues. Il n'y a ſeulement qu'a ſe prendre garde que le repos ne degenere en pareſſe; c'eſt le conſeil d'Hippocrate qui apres avoit dõné le premier precepte de la Santé, qui eſt de ſe tenir toujours ſur ſon appetit, *veſci citra ſaturitatem*, ajoûte immediatement apres le ſecond, qui eſt de n'eſtre pas pareſſeux au travail, *impigrum eſſe ad laborem.* C'eſt encore le conſeil de Celſe, lorſqu'il donne des preceptes de Santé à ceux qui ſont ſains; il faut dit-il, ſe repoſer quelquefois, mais bien plus ſouvent faire exercice, parceque la pareſſe hebete le corps, & que le travail le rend ferme; celle-là amene bien-toſt la vieilleſſe, & celuy-cy fait la jeuneſſe longue, *quieſcere interdum, ſed frequentiùs ſe exercere; ſiquidem ignavia corpus hebetat, labor firmat; illa maturam ſenectutem, hæc longam adoleſcentiam reddit.*

Le Sommeil & la Veille ſont auſſi de grande conſideration, en ce que c'eſt

principalement dans le ſommeil que cõſiſte le repos neceſſaire durant lequel les membres, les ſens, & les organes ſe repoſent, le cerveau deſſeché par les veilles s'humecte, les alimens, & les humeurs ſe cuiſent, les forces enfin ſe refont & ſe reparent. Dailleurs il eſt conſtant que nous ne vivons qu'autant que nous veillons, & que ſi l'on s'accoutume à dormir trop longtemps, le corps devient peſant, pareſſeux, & chargé des humeurs & des vapeurs qui ſont retenues; d'ou vient que la chaleur naturelle, les Sens, & l'Eſprit meſme s'emouſſent, & s'hebetent.

Enfin à l'egard des Affections de l'Eſprit, l'on ſcait de ce qui a eſté dit en parlant des Paſſions, que la Ioye, & la Gayeté ſont proprement les Fondements de la Santé, comme le Chagrin, l'Ennuy & la Triſteſſe en ſont la ruine, & la deſtructiõ.

CHAPITRE IV.

De la Maladie.

L'On infere aiſement de ce qui a eſté dit de la Santé, que la Maladie n'eſt autre choſe qu'une temperature mauvai-

ſe, vicieuſe, corrompue; qu'un certain eſtat turbulent, ſeditieux, & diſconvenable du corps; qu'une conſtitution contre Nature qui pervertit ſes fonctions, & qui le plus ſouvent eſt accompagnée de douleur. Ie dis *contre Nature*, pour n'appeller pas du nom de maladie l'Enfance, & la Vieilleſſe, puiſque l'une & l'autre eſt ſelon la Nature, & que la Foibleſſe de l'une & de l'autre eſtant inevitable, il ſuffit pour la Santé que les fonctions dont elles ſont capables ſe faſſent autant bien qu'elles ſe peuvent faire. J'ajoûte *le plus ſouvent*, parcequ'il y a de certaines Maladies, comme la fievre hectique, & l'evanouiſſement qui ſont ſans aucun ſentiment de douleur.

Remarquez que lorſque je dis que la Maladie eſt une conſtitution contre Nature, c'eſt ce qu'Epicure, & Aſclepiade ſemblent avoir voulu dire quand ils ont definy la Maladie *ἀμετρείαν τῶν πόρων une mauvaiſe diſpoſition des conduits*; la conſtitution maladive n'eſtant autre choſe que les paſſages ou trop elargis, & relaſchez, ou trop retreſſis & reſſerrez, d'où ſuivent les fluxions, les obſtructions, &c.

Pource qui eſt des cauſes des Maladies, je ne m'arreſteray point à toutes ces di-

visions ordinaires qu'on en fait; je prendray seulement celle qui veut qu'entre ces Causes les unes soient manifestes, & les autres occultes ou cachées, pour faire remarquer qu'outre les causes externes, & eloignées, à peine y en a-t'il aucune qui dans son essence, ou en sa maniere d'agir ne soit occulte. Car comme il est principalement question des causes internes, & antecedentes, l'on peut bien dire que ce sont les humeurs, mais, certes, que cela est peu de chose, & que c'est estre eloigné de dire, & de marquer la vraye, la propre, & la prochaine cause!

Que l'on dise si vous voulez, que la pituite est la cause de la Fievre quotidienne, la bile jaune de la tierce, l'atrabile ou la melancholie de la quarte; mais c'est tout au plus dire ce en quoy la cause de la fievre est contenue, & ce n'est assurement point en demontrer la cause.

Qu'on ajoûte mesme que les humeurs agissent à raison de leur temperature, ou par les qualitez premieres dont ils sont doüez; mais comme la pituite est de sa tempetature froide, & humide, & la melancholie froide, & seche, comment est-ce que l'une & l'autre peuvent faire cet-

te ardeur qui s'allume tant dans la fievre quotidienne que dans la quarte?

Deplus, comme on veut generalement que la Fievre soit une chaleur etrangere, ou contre nature, allumée dans le Cœur; je demande comment il se peut faire que la pituite allume cette chaleur, elle qui devroit plutost par sa temperature si elle est exorbitante, eteindre la chaleur du Cœur, ou si elle est moderée la temperer?

L'on dit que la pituite se pourrit dans les premieres veines, & proche du Ventricule, d'ou la chaleur qui doit allumer la fievre passe au Cœur; car l'on veut que les humeurs se pourrissent, parceque la pourriture n'est point sans chaleur: Mais comme rien ne se pourrit qui ne soit chaud en puissance, ou qui ne contienne des semences de chaleur comme assoupies, & endormies qui puissent estre excitées & agir; comment est-ce que la pituite se pourrira si de sa temperature elle n'est ni actuellement chaude, ni en puissance, mais extremement froide, & moderement humide comme l'eau? Certes si vous luy donnez la chaleur d'ailleurs, ce ne sera pas elle alors qui sera la cause de la fievre, mais ce qui aura communiqué cette chaleur.

Auſſi n'eſt-ce pas ſans raiſon qu'Hippocrate a eſté contraint d'avoüer, *que ni le chaud, ni le froid, ni l'humide, ni le ſec n'ont pas grande force, mais l'acre, mais l'acide, mais l'amer, &c.* neanmoins quoy qu'une certaine humeur ſoit dite amere, ou acide de ſa temperature, elle aura veritablement en ſoy de quoy affecter le Gouſt, mais pour pouvoir faire un autre effet dans l'organe du Toucher, & dans les autres parties, il faudra qu'elle ſoit dcüée de quelque autre qualité.

Ce n'eſt pas auſſi ſans raiſon que le meſme Hippocrate veut que dans les grandes Maladies on juge plutoſt par *Opinion que par Art* δόξη μᾶλλον, ἢ τέχνη; entant que nous conjecturons veritablement qu'il y a quelque choſe dans les humeurs qui peut eſtre cenſé la cauſe de la Maladie, mais qu'on ne peut pas cependãt ſçavoir certainement ce que c'eſt.

Et certes, comme ce qui eſt tranſmis dans le corps par la morſure d'une Vipere, ou du Chien enragé eſt ſi peu de choſe, quelle chaleur, quelle amertume, & enfin quelle premiere, ou quelle ſeconde qualité ſe peut-on imaginer qui puiſſe cauſer ces horribles effets? Quelle peut eſtre cette qualité par laquelle un Epi-

efficace & ſterile ; *Teinćture de maladie* pour principe de maladie ; *Teinćture de pleureſie* pour cauſe de pleureſie ; *Teinćture ſeminale* pour vertu ſeminale ; *l'Anatomie humaine* pour le corps humain ; *fluxion ſur l'Anatomie des teſticules*, & ainſi de pluſieurs autres de la ſorte.

Outre qu'ils ſemblent declamer à tort contre les Medecins, comme s'ils s'en tenoient aux ſeules premieres Qualitez, puiſque nous venons de voir qu'Hippocrate a voulu qu'on en paſſaſt à l'acre, & à l'acide, &c. & que Galien a ſouvent recours aux humeurs ſalées, nitreuſes, erugineuſes, & autres.

Il eſt vray qu'ils ſe vantent de connoitre les cauſes des plus grandes maladies, & ſi vous demandez par exemple à Quercetan quelle eſt la cauſe de l'Epilepſie, il vous dira incontinent que c'eſt une maladie Aſtrale ; qu'elle s'engendre dans la partie ſuperieure du Microcoſme ; que ſes Teinctures ſon celeſtes, & ſes Semences ſpirituelles ; que ces choſes ſe doivent chercher non dans les demeures corporelles, mais dans les Elemens dans leſquels les Teinctures ſpirituelles ſont contenuës, de meſme que les eſprits Mineraux ſont contenus en puiſſance dans

les Elemens pour produire leurs effets en temps & lieu; mais si vous demandez quelque chose en particulier, ou mesme en general de la cause de la maladie, & de ses etranges symptomes, ce sera en vain, & vous n'en rapporterez autre chose que la Refutation de Galien, ou des autres qui ont taſché de conjecturer quelque chose de la maladie, si ce n'est peutestre, ce qui est encore aussi vague, que les Ulceres, les Apostumes, & les Dysenteries regardent le Sel; les inflammations, & les diverses especes de Fievres le Soufre; l'Epilepsie, l'Apoplexie, & la Paralisie le Mercure, ou les Vapeurs acres.

Mais pour laisser les Chymistes, & passer à ce qu'Asclepiade a taſché de dire des causes des Maladies selon les principes de Democrite & d'Epicure; comme il rapporte les causes de la Santé, & de la Maladie à l'estat, & à la condition des petits canaux ou conduits, & des corpuscules qui passent par ces conduits, il s'est imaginé entre autres choses, qu'une complexion foible & debile venoit de ce que les conduits estoient rares, & laſches, & que la faim canine, par exemple, venoit de ce qu'ils estoient trop am-

ples, principalement à l'eſtomac.

De plus, que preſque toutes les Maladies viennent du reſſerrement ou de l'obſtruction de ces paſſages; lorſque le ſang, les eſprits, les humeurs, & les vapeurs, ou autres choſes ſemblables qui y doivent naturellement paſſer n'y paſſent plus librement.

Que les humeurs doivent bien eſtre cenſées entre les cauſes procatartiques, ou externes, & commençantes, mais du reſte, que la cauſe ſynectique, prochaine, & agente eſt plutoſt ce qu'il appelle, acauſe de la tenuité des parties, τὸ λεπτομέρος, c'eſt à dire un eſprit formé de corpuſcules tres tenus & tres ſubtils, & qui par ſa mobilité & activité va & vient aiſement ça & là par tout le corps.

Que ſi les humeurs acauſe de leur groſſiereté, & viſcoſité occupent de telle maniere ces paſſages, que les corpuſcules qui y ſont ou entrez, ou contenus y ſoient arreſtez & endormis, cela fait la Lethargie; mais que ſi la ſortie leur eſt ſeulement bouchée, enſorte que par leurs mouvemens inteſtins ils ſoient mûs & agitez, & s'echauffent, c'eſt à lors que la Phreneſie s'engendre, la Pleureſie, & la Fievre ardente; l'ardeur eſtant excitée

par leur frequente & repetée agitation, & le battement des Arteres augmenté.

Que la cauſe des Fievres intermittantes conſiſte en ce que les corpuſcules ramaſſez au dedans des conduits combattent de telle maniere qu'ils s'ouvrent enfin des chemins par où ils ſortent, & que la Fievre ceſſe & ne revient que juſques à ce qu'il s'en ſoit ramaſſé d'autres qui combattent, & faſſent effort de la meſme maniere.

Qu'il s'engendre par conſequent une Fievre quotidiene ſi les corpuſcules ſont gros, une Tierce s'ils ſont de moindre groſſeur, ou mediocres, & une Quarte s'ils ſont tres petis; d'autant que les plus grands par leur groſſeur rempliſſent les paſſages en moins de temps, & que y en ayant peu ils ſont plutoſt evacuez, d'ou vient que le meſme ſe peut faire chaque jour : Que les mediocres devant eſtre en moindre quantité pour remplir les paſſages, & pour cette raiſon plus long-temps à s'aſſembler, & à eſtre evacuez, le meſme ne ſe peut faire que de deux jours en deux jours : Que ceux enfin qui ſont tres petis devant eſtre en tres grande quantité pour remplir, & par conſequent beaucoup de temps pour eſtre aſ-

ſemblez, & pour eſtre epuiſez, le paroxiſme ne peut revenir qu'en interpoſant deux jours.

Que l'Hydropiſie vient de ce que par les angles, ou par l'acrimonie des corpuſcules meſlez il ſe fait de nouveaux trous dans la chair, par où l'humeur alimentitieuſe paſſe, deſorte que cette humeur s'eſtant inſinuée entre cuir & chair, elle etend, & fait enfler la peau qu'elle ne peut rompre.

Mais encore que ce que nous venons de dire ait ſa probabilité, & qu'il ſemble approcher d'avantage des premiers principes que ce que diſent les Medecins, & les Chymiſtes; tout cela neanmoins n'eſt encore dit qu'en general, & cependant il faudroit connoitre en particulier quelle doit eſtre la grandeur, la forme, & la diſpoſition de chaque conduit; la grandeur, la figure, & la motion de chaque corpuſcule; la proportion, & la diſproportion de ceux-cy avec ceux-là, pour qu'un tel, ou un tel effet de ſanté ou de maladie s'enſuive, cette maladie, par exemple, plutoſt que celle-là, dans tout le corps plutoſt que dans quelque partie ſeulement, & dans celle-cy plutoſt que dans celle-là, avec force ou ſans grande

violence, en ce temps icy & non pas en un autre, de cette durée & non pas d'une autre, avec ces ſymptomes, & non pas avec d'autres, & ainſi d'une infinité d'autres choſes de la ſorte.

Certes, encore que ce qui a principalement eſté dit des Fievres ſoit ingenieuſement penſé, il eſt neanmoins au de là de toute noſtre ſubtilité de pouvoir dire pourquoy de meſme que les paroxiſmes finiſſent peu à peu, ils ne commencent pas auſſi de meſme peu à peu puiſque l'evacuation, & l'amas ſe font auſſi peu à peu, & d'une meſme teneur ? Pourquoy non ſeulement durant que ſe fait l'amas la chaleur ne s'augmente point, ni ne ſe ſent point, mais que l'amas eſtant achevé il s'excite ſouvent un ſi grand friſſon, & faſcheux? Pourquoy non ſeulement il ſe fait quelquefois des complications de pluſieurs eſpeces de fievres intermittantes, mais qu'elles ſe changent meſme fort ſouvent les unes dans les autres ? Pourquoy d'une intermittante il s'en fait quelquefois une continue, & d'une continue une intermittante, & ainſi de pluſieurs autres effets qu'on peut veritablement rapporter en general à la diverſité, au meſlange, à la venuë, & au depart des corpuſcules, mais qu'on ne ſçauroit ex-

pliquer en particulier, enſorte qu'on puiſſe dire l'eſtat, la condition, & le meſlange ſpecial & particulier de ces corpuſcules ?

Cecy cependant nous avertit de deux choſes qui ſont fort admirables à l'egard des Fievres, aſçavoir ces jours fixes, & determinez que retourne l'accez dans les intermittantes, & puis ces jours determinez que ce ſont les Criſes dans les continues. Car qu'une fievre qui a ſemblé eſtre diminuée, ou en eſtre venue à n'augmenter ni à ne diminuer point, s'aigriſſe quelquefois, & devienne plus violente, ou qu'ayant ſemblé eſtre toutafait eteinte, & diſſipée, elle recommence, & reprenne vigueur, cela peut bien ſembler moins merveilleux acauſe du mouvemẽt de la matiere laquelle ne peut, quelle qu'elle ſoit, & quoy qu'elle ſoit amaſſée peu à peu, & peu à peu preparée pour eſtre enfin enflammée, laquelle, diſ-je, ne peut qu'eſtant amaſſée en une certaine quantité eſtre fermentée de telle maniere qu'elle s'echauffe, qu'elle s'enflamme, & qu'elle bruſle ; mais que la meſure de cet amas, & de cette preparation ſoit de telle maniere attachée à un certain nombre de jours, que tantoſt cela ſe faſ-

ſe, & retourne chaque jour, tantoſt chaque troiſieme jour, tantoſt chaque quatrieme, quelquefois meſme chaque cinquieme, & quelquefois chaque ſeptieme, ou neuvieme ; c'eſt enfin, à dire le vray, une choſe tout à fait admirable.

Ainſi, que la Nature lorſqu'elle eſt fort preſſée, & oppreſſée par la cauſe de la maladie & de la fievre, combatte de telle maniere cette cauſe, que devenant la plus forte elle l'excite, elle l'ebranle, elle la ſepare, & qu'eſtant ſeparée elle la chaſſe ou par le vomiſſement, ou par les ſelles, ou par l'urine, ou par la ſueur, ou par une hemorragie, cela peut ſembler moins merveilleux ; mais que celá arrivé auſſi à certains jours determinez, par exemple au ſeptieme, au quinzieme, au vingtieme ; c'eſt auſſi enfin une choſe tout à fait admirable, & qu'on peut dire ſurpaſſer toute la ſagacité humaine.

Pour ce qui eſt de l'Opinion commune, il y a auſſi eu beaucoup d'Eſprit à s'imaginer que la Pituite ſoit la cauſe de la fievre quotidiene, la Bile ou la Colere de la tierce, la Melancolie de la quarte, & que la pituite, parce qu'elle s'amaſſe en quantité acauſe de la crudité, & qu'elle ſe pourrit ou ſe fermente aiſement

acauſe de l'humidité, que la Pituite, dis-je, ſoit pour cette raiſon plutoſt amaſſée, & preparée que les autres humeurs; que la Bile tarde davantage parce qu'il n'y en a point tant, & qu'elle ne ſe pourrit pas ſi viſte acauſe de ſa ſechereſſe; que la Melancolie enfin ſoit la plus tardive de toutes, parce qu'elle eſt encore en moindre quantité, & qu'elle eſt encore moins propre à la pourriture acauſe de ſa ſechereſſe, & de ſa froideur. Cependant, encore qu'on veuille demeurer d'accord que ſe ſont là les veritables cauſes de ces fievres, & les raiſons qui font que les humeurs s'enflamment ou plutoſt, ou plus tard; neanmoins d'ou vient que la Pituite ne s'enflamme pas auſſi ou à chaque moitié du jour, ou à chaque jour & demy? D'ou vient de meſme que la Colere ne s'enflamme pas auſſi ni à la moitié du jour, ni chaque jour & demy, ni un jour devant, ou apres? Car lors qu'il y a peu de ces humeurs, comme quand les fievres ſont legeres, ou qu'ayant eſté violentes elles commencent à decliner, devroient-elles attendre les meſmes jours? Et lors qu'il y en a beaucoup, comme quand elles ſont fortes, ou qu'elles ſont preſſantes, ne devroient-

elles pas anticiper ? Si lorſque la fievre va augmentant le paroxiſme retourne viſte acauſe de la grande abondance de matiere, ne devroit-il pas lors qu'elle eſt languiſſante retourner le double, ou le triple plus tard, & non pas toujours les meſmes jours comme il fait ?

L'on pourroit ajoûter que ceux qui ſuivent l'Opinion commune n'ont point d'humeurs pour faire ces ſortes de Fievres qui reviennent ou chaque cinquieme, ou chaque ſixieme, ou chaque ſeptieme jour. Car s'ils diſent, par exemple, que ce ne ſont que des fievres quartes plus tardives, pourquoy ne dira-t'on pas que la quarte n'eſt auſſi autre choſe qu'une quotidiene, ou une tierce plus tardive? Et s'ils diſent qu'il ſurvient quelque peu de pituite, ou quelque autre humeur pour faire celle du ſeptieme jour, pourquoy ne dira-t'on pas auſſi qu'il ſe joint à la bile quelque peu de pituite, ou quelque peu de melancolie pour faire la quarte ?

J'ajoûte ſeulement que ce n'eſt veritablement pas ſans raiſon que Fernelle a recours à l'Idiotropie ou proprieté ſpeciale & particuliere des humeurs, qui fait qu'elles viennent à ſe fermenter, & à s'elever par une certaine ſorte d'agitation, & de mouvement plutoſt que par

une autre, & dans ce temps-cy plutoſt que dans celuy-là, chacune ſelon ſon eſpece,& ſelon le degré de la pourriture; mais c'eſt là enfin avoüer qu'on eſt vaincu, & par des termes qui ne diſent rien de nouveau vouloir couvrir ſon ignorance qu'il vaudroit beaucoup mieux confeſſer ingenûment. C'eſtpourquoy, quand meſme on auroit admis que la pituite s'amaſſe dans les grandes veines qui ſont alentour du ventricule, la bile dans le foye, la melancolie dans la rate, ou dans d'autres lieux dans leſquels elles s'enflamment comme dans leurs demeures,minieres,ou foyers(quoy que la choſe ſoit tres obſcure, & tres difficile à montrer) il faut neanmoins reconnoitre que dans chaque humeur il y a quelque choſe de caché que nous ignorons abſolument,& qui cependant eſt la cauſe de ces ſortes de mouvemens periodiques ſi conſtans

Et il ne faut pas eſperer plus de lumiere des Chymiſtes;car apres qu'ils auront dit que les Maladies à la maniere des Vegetaux germent, fleuriſſent, & pouſſent leur fruit en certains temps, que les Fievres continües naiſſent de racines homogenées, les intermittantes

d'heterogenées,& qu'ainſi celles-là meuriſſent toutes enſemble, celles-cy en divers temps; demandez-leur quelles ſont ces racines ſpeciales de chaque fievre, & pourquoy les fruits de celles-cy parviennent à leur maturité dans ces temps-cy & non pas en d'autres,ni plus rarement, ni plus frequemment,ni plutoſt, ni plus tard, & vous reconnoitrez qu'ils ne vous ſont pas plus ſçavants.

CHAPITRE V.

De la Cure naturelle des Maladies.

L'On doit rendre ce temoignage de verité à la Nature,que tous les Animaux qui ſont abandonnez à ſa ſeule conduite ou ſont entierement exempts de maladies,ou s'il leur en ſurvient quelqu'une, qu'ils ſçavent chercher, connoitre, trouver,& prendre les medicamens propres pour ſe guarir. Je dis abandonnez à ſa ſeule conduite, car ceux qui ſont domeſtiques, & tous ceux qui ſont ſoûmis à nos uſages, ſont veritablement ſujets à diverſes maladies,& ſouvent n'ont pas recours aux remedes convenables; mais c'eſt qu'eſtant accommodez à nos ma-

nieres, & ne ſuivant pas le pur inſtinct de la Nature, ils changent leur temperament, & pervertiſſent l'inclination qu'ils auroient.

Auſſi me ſemble-t'il qu'entre les Animaux Domeſtiques, & les Sauvages il y a la meſme difference qu'entre les Plantes que nous tenons dans nos jardins, & celles qui ſont dans la campagne ; en ce que celles que nous tranſplantons, que nous arroſons, & que nous cultivons avec grand ſoin ſont ſujettes à beaucoup plus de maladies, & durent bien moins que celles qui naiſſent entre les rochers dans les deſerts. Car quoy qu'il ne paroiſſe pas d'ou celles-cy tirent leur nourriture, & d'ou elles ſont de quoy reſiſter aux froidures, & aux ſechereſſes, neanmoins comme elles ont d'une ſubſtance forte & vigoureuſe, elles ſubſiſtent, & ſe defendent tout autrement que celles que nous cultivons avec beaucoup de ſoin.

Cependant l'on ſe plaint de la Nature, & l'on dit qu'elle en a uſé comme une Maratre à l'egard des Hommes, & qu'elle ne les a pas inſtruit comme les autres Animaux à chercher d'eux-meſmes, ſans eſtude, & ſans erreur les remedes

convenables:Mais certes c'eſt une plainte fort injuſte ; car ce ſont les hommes meſmes qui ont degeneré, lorſque n'entretenant, & ne ſoûtenant pas leur conſtitution par les alimens preparez par la Nature, aſçavoir par les herbes, & par les fruits qui d'eux-meſmes naiſſét, meuriſſent, deviennent doux, & ſont tres propres pour bien nourrir, ils l'ont changée, & corrompue par des alimens diverſement alterez, & gaſtez ; deſorte qu'au lieu qu'ils euſſent veſcu tres ſainement comme font les autres Animaux, & qu'ils euſſent eu comme eux par la ſeule erudition de la Nature la connoiſſance des choſes utiles, & convenables, ils ſont devenus maladifs, ignorans, & d'un gouſt depravé, comme ces femmes qui par la corruption de leur temperament mangent du platre, & du charbon, & rejettent les alimens ſalutaires.

Veritablement les plus modeſtes preextent que la Nature nous a accordé la faculté de raiſonner qui ſupplée à l'erudition naturelle; mais combien ſeroient-ils donc plus heureuſement inſtruits que nous, que nous, dis-je, qui connoiſſons ſi peu de remedes entre un ſi grand nõbre, qui ne les connoiſſons preſque que

par hazard, qui nous en ſervons tres ſouvent ſans utilité, & quelquefois à noſtre dommage; tellement toute noſtre raiſon eſt obſcure & incertaine à l'egard de cette erudition naturelle qui reluiſant dans les autres Animaux, a eſté offuſquée en nous par noſtre propre intemperance, au lieu qu'autrement elle nous ſeroit demeurée en ſon entier & avec cette meſme raiſon dont nous joüiſſons!

Et quoy que cette raiſon ait fait cet Art que nous appellons la Medecine; qu'il eſt neanmoins bien plus ſeur d'eſtre gouverné par la Nature que par l'Art; d'autant plus que de tout temps on a dit que ſi nous ſuivions la Nature, nous ne nous tromperions jamais, & qu'on demeure d'accord que les payſans qui vivent naturellement, & ſans art dans la campagne ſont bien plus ſains, & plus aiſement guaris que ceux qui viuant dãs les Villes s'abandonnent à l'Art, & oublient preſque la Nature.

Auſſi liſons-nous dans Celſe que cet Art n'eſtoit autrefois pas neceſſaire chez les Grecs, ni chez les autres Nations; & Pline marque que le peuple Romain a eſté ſix cent ans ſans Medecins; ce qui eſt d'autant plus croyable preſentement,

qu'on a decouvert tant de Nations inconnues à nos Ayeuls chez leſquelles il n'y a aucun Medecin, quoyque ces Nations, ajoute Celſe, ne ſoient pas ſans Medecine, ou ſans l'uſage des medicamens propres aux bleſſures, aux venins, & à quelque peu d'autres maladies dont ils ſont quelquefois atteints, comme temoigne expreſſement Piſo en parlant de la Medecine des habitans du Breſil. *Ils ſe ſervent*, dit-il, *de Medicamens ſimples, & ils ſe mocquent des noſtres, parce qu'ils ſont compoſez. Là un chacun ſe fait aiſement pour ſoy & pour les ſiens des medicamens qu'il a pris ça & là dans les foreſts, & s'en ſert ſoit interieurement, ſoit exterieurement avec une ſagacité, & une reuſſite merveilleuſe. Enfin*, ajoûte-t'il, *il n'y a creatures auſquelles la Nature n'ait appris à diſtinguer les alimens & les medicamens des venins, ce qui eſt viſible en cent choſes, & & principalement dans la racine appellée la Mandoque qui eſt l'aliment ordinaire des naturels du Breſil, apres qu'ils en ont tiré un ſuc qui eſt un dangereux poiſon.*

Mais à propos de l'uſage des Medicamens ſimples, voicy ce que Pline dit ſpecialement du Mithridate cet Antidote tant vanté. *Il eſt*, dit-il, *compoſé de cinquante*

cinquante & quatre drogues toutes prescrites en poids inegaux, & quelques unes à la soixantieme partie d'un denier, euidente & monstreuse ostentation de l'Art ! la Nature cette dinine Mere n'a point fait les Cerats, les Amalgames, les Emplâtres, les Collyres, les Antidotes ; ce sont des inventions des Boutiques, ou plutost des artifices de l'Avarice : Ramasser & mesler les forces par scrupules, ce n'est pas l'ouvrage de la conjecture, mais de l'impudence humaine. Nous ne decrirons point, dit-il ailleurs, *les drogues des Indes, & des Arabies ; les remedes qui naissent si loin de nous ne sont point nez pour nous : la Nature ne pretẽdoit point qu'il y eust d'autres remedes que ceux qui se trouvoient vulgairement sans peine, & sans depense, & dont nous vivons : La tromperie, & la fourbe ont ensuite trouvé ceux qui nous promettent la vie en les acheptant bien cher, in quibus venalis promittitur vita. L'on vante les compositions, & les meslanges inexplicables ; l'on estime les drogues de l'Inde, & de l'Arabie pour la Medecine, & pour guerir un petit Vlcere l'on fait venir les medicamens par la Mer-rouge, encore qu'il n'y ait personne, quelque pauvre qu'il soit, qui n'ait les veritables remedes à son sou-*

per ; ſi on les tiroit du jardin, de quelque herbe, ou de quelque arbriſſeau, l'Art deviendroit trop vil, & trop commun. Il n'eſt rien certes de plus vray, la grandeur du peuple Romain a eſté la ruine des vrayes & naturelles coutumes ; en vaincant nous avons eſté vaicus ; nous obeiſſons aux Etrangers, & un Art commande aux Empereurs meſmes. Il n'y a Art, dit-il encore enſuite, *plus inconſtant, & il eſt ſans doute que la plus part de ceux qui en font profeſſion ſe voulant renommer par quelque nouveauté, font negoce de nos vies. De là viennent ces miſerables diſputes des Medecins ſur les malades dans les conſultations, n'y en ayant aucun qui ne ſoit d'un ſentiment different a ſon compagnon, de peur de ſembler approcher du ſentiment d'un autre; Et c'eſt ce qui a donné occaſion à cette ancienne Epitaphe. Multitudo Medicorum occidit me.*

Ie ne pretens neanmoins pas decrier un Art qui de ſoy eſt tres ſalutaire, ni oſter l'honneur à aucun de ces grands & illuſtres perſonnages qui l'exercent; je plains ſimplement l'eſtat & la condition des choſes humaines, qui a fait que cet Art qui de tous les Arts devroit eſtre le plus utile au genre humain, ait eſté juſques à

preſent ſujet à une ſi grande inconſtance, & incertitude ; mais ne nous arreſtons pas icy davantage.

Obſervons plutoſt qu'y ayant deux choſes qui travaillent à la Cure d'une Maladie, aſçavoir la Nature du malade, & le remede que donne le Medecin, la Nature eſt le principal agent qui chaſſe la Maladie, & retablit la Santé; le remede ne devant eſtre cherché ou employé que comme un ayde de la Nature qui faſſe qu'elle agiſſe avec plus de facilité; car en vain le remede aura eſté donné ſi la Nature ne travaille au dedans; c'eſt elle qui chaſſe les choſes etrãgeres, qui remet celles qui ont eſté oſtées, qui rejoint celles qui ont eſté ſeparées, redreſſe celles qui ont eſté tournées, &c. & cecy eſt ſi vray que tres ſouvent elle execute d'elle-meſme & elle ſeule toutes choſes, & que pour achever l'ouvrage elle n'a ſouvent point tant beſoin de remede, ni de l'ayde du Medecin, que de repos, & de temps. D'ou vient qu'il eſt quelquefois fort dangereux de troubler le travail de la Nature, & de la detourner par des Medicamens purgatifs, & autres ſemblables remedes qui, comme dit Hippocrate, l'irritent & la faſchent.

Car quoy que l'on puiſſe quelquefois mouvoir ou entreprendre quelque choſe, & ce dans le commencement de la maladie plutoſt que dans ſa vigueur, neãmoins l'on attend ſouvent avec beaucoup de ſuccez ce que peut faire la Nature, & nous en voyons pluſieurs qui de crainte d'eſtre malades le deviennent, & dont la maladie au lieu d'eſtre adoucie, & allegée par les remedes, eſt irritée & prolongée ou rendüe quelquefois incurable, comme il n'arrive que trop ſouvent par ces ſortes de petites, precipitées, & trop frequentes Saignées Pariſiennes qui tuerent noſtre grand Gaſſendi, & qui font principalement à Paris tous ces viſages paſles & defaits qu'on ne voit point ailleurs; & meſme par ces frequents boüillons de viande qu'on fait avaler à un pauvre malade, qui ayant le feu & la pourriture dans les entrailles, n'a preſque pas beſoin de nourriture, mais ſeulement de quelque eſpece de ptyſane rafraichiſſante plus ou moins epaiſſe ſelon le beſoin à la maniere d'Hypocrate, & le plus ſouvent de ſimple Diete, de Patience, & de Repos ſoit du corps, ſoit de l'Eſprit, ſelõ ce Proverbe Indien, & Perſan qui veut que quand on eſt tombé mala-

de on faſſe le Bœuf, Gau Kon, comme j'ay dit plus au long dans mes Relations où je parle de la Medecine, & des Medecins d'Aſie, leſquels ſont ſur tout tellement ſcrupuleux à l'egard des boüillons de viande, qu'ils croyent que ce ſeroit egorger un Malade que de luy en donner, & qu'il y auroit meſme du danger qu'il ſentiſt l'odeur de la viande.

La Maladie pourroit donc ſembler n'eſtre autre choſe qu'une certaine conſtitution turbulente qui fait que les eſprits ne roulent pas ça & là par les parties du corps avec la meſme liberté qu'ils faiſoient auparavant; mais que les voyes ordinaires eſtant diverſement bouchées, & fermées, ils hurtent, ſont repouſſez, & ſont tournez, ou detournez de ſorte que les fonctions accoûtumées ſont empeſchées, ou, comme on dit vulgairement, ſont bleſſées; d'ou il s'enſuit que parceque la Nature fournit toûjours des eſprits, & qu'enſuite de ceux qui ſont entrez dans les caneaux elle en envoye continuellement de nouveaux qui pouſſent à dos, pour ainſi dire, les precedens, & qui ne leur permettent pas de retourner en arriere; il s'enſuit, dis-je, que ceux qui ont eſté envoyez les premiers

eſtant repouſſez par les corpuſcules de l'humeur morbifique qui bouchent les paſſages, & derechef repouſſez,& aydez par ceux qui ſuccedent, ils ſont plus en vigueur,& en plus grande agitatiõ,meuvent, ebranlent, ouvrent, & ſe font de nouvelles voyes, vont & viennent ça & là de tous coſtez, & ainſi penetrent, & ebranlent,diſſoluent la maſſe de l'humeur;de la meſme façon que nous avons dit en parlant de la chaleur, que le feu, ou ſes corpuſcules en s'inſinuant, penetrant, reſoluant, echauffent, fondent, bruſlent, diſſipent, &c.

Auſſi arrive-t'il,que lorſque les eſprits qui ſont des corpuſcules de nature ignée paſſent par leurs petis canaux membraneux plus en foule, & avec plus de vehemence, & plus d'irregularité, ils hurtent, picquent, & perçent ça & là toutes choſes,& font ou excitent ce ſentiment qu'on appelle Chaleur; de ſorte qu'aucune matiere morbifique n'eſt emuë, ebranlée,excitée,& rendüe propre à eſtre chaſſée, qu'il n'intervienne de la chaleur,& qu'ainſi il ne s'engendre quelque eſpece de fievre ſoit violente, ſoit legere.

Car la Fievre ſemble ne s'engendrer point autrement, que parceque l'agita-

tion du cœur, & des arteres eſt plus frequente, & que le ſang qui y eſt contenu devient plus chaud par l'extraordinaire agitation des eſprits; or la frequence de l'agitation, ou de la pulſation naiſt, & ſuit de ce que pendant que la circulation du ſang ſe fait, les voyes accoûtumées ſont de telle maniere bouchées & fermées, qu'a chaque pulſation il n'en paſſe pas autãt qu'il en vient, & que le cœur ne pouvant pas acauſe de la trop grande affluence attendre le temps ordinaire pour le pouſſer poſement comme il faiſoit dans les arteres, il eſt contraint de ſe mouvoir, & de battre plus frequemment.

Ainſi, ce qui ſe fait dans une certaine partie, lors qu'une Apoſtume, ou une humeur criüe ſe cuit, & ſe convertit en pus, ſe fait à proportion dans toute l'habitude du corps, ou principalement dans le foye, lorſqu'il s'y fait quelque ſemblable amas d'humeur qui avec la matiere du Sang paſſe dans les veines, dans le cœur, & dans les arteres, & y fait corrompre & pourrir la maſſe du ſang, qui va portant juſques aux extremitez des arteres capillaires la pourriture, & les ordures qui l'empeſchent de paſſer librement, qui font que le battement du poux

eſt plus frequent que de coûtume, & que la chaleur perſevere dans ſa violence juſques à ce qu'eſtant briſées, & attenuées, elles tranſpirent, paſſent, & s'exhalent en ſueur, ou en vapeur par les pores, & laiſſent la maſſe du ſang plus pure, & plus libre; de meſme que le battement, & l'echauffement ceſſent dans l'Apoſteme lorſque cette matiere trop craſſe ne pouvant pas toute eſtre exhalée, eſt jettée, & amaſſée dans la cavité, ou dans le ſac qui s'eſt fait par la diſtention de la peau, & que les petis canaux par leſquels le Sang, & les eſprits coulent, ſont devenus plus ouverts, & plus libres.

Or c'eſt pour cela que la chaleur de la fievre n'eſt point tant la Maladie que le Symptome de la Maladie, & qu'elle n'eſt point tant engendrée par la Maladie, ou par la cauſe morbifique de ſoy, que par la cauſe qui combat avec la maladie, à ſçavoir par les eſprits agitez & irritez: Et quoy qu'elle ſoit cenſée maladie non ſeulement parce qu'elle n'eſt point ſans travail, & ſans douleur, mais parcequ'elle eſt quelquefois ſuivie de la Mort; neanmoins la Mort ne luy doit point tant eſtre rapportée, qu'a l'abondance, & à la tenacité de la matiere qu'elle n'a pû

dõpter, ni resoudre quelque effort qu'elle ait peu faire ; si ce n'est qu'on veüille qu'un Emplâtre, ou un autre remede soit censé estre la cause de la Mort, parcequ'il n'aura peu dissiper la matiere d'une maligne Apostume. Car la Nature, de mesme que le remede, n'est quelquefois pas assez forte pour vaincre la maladie, ou la cause de la maladie qui l'opprime, & il faut enfin qu'apres avoir bien combattu elle succombe, les esprits s'affoiblissant, & defaillant peu à peu la chaleur se temperant, & le froid enfin succedant.

CHAPITRE VI.

De la Vie des Animaux.

LA Vie est une de ces sortes de choses qui se conçoivent beaucoup plus clairement en les entendant simplement nõmer, que par quelque definition qu'on en puisse donner. De là vient qu'il semble qu'on pourroit assez justement comparer la Vie avec le jour ; car de mesme que l'on conçoit clairement ce que c'est que le jour du moment qu'on entend prononcer ce mot de jour, & que cependant on ne sçauroit jamais parfaitement

exprimer la notion que tout le monde en a, ſoit qu'on diſe que le jour eſt ou la lumiere dans l'Air, ou l'Air illuminé par le Soleil, ou la preſence du Soleil illuminant l'Air, ou la durée du Soleil ſur l'Horiſon, ou quelque autre choſe de la ſorte; de meſme auſſi du moment qu'on entend le mot de Vie, il n'y a perſonne qui en meſme temps ne conçoive ce que c'eſt, & cependant ſi on la veut definir ou l'Ame, ou l'operation & le mouvement de l'Ame, ou l'information de l'Ame, ou l'union de l'Ame avec le corps, ou la demeure & la preſence de l'Ame dans le corps, ou la durée de la chaleur naturelle dans l'humide radical, ou autrement; jamais avec toutes ces definitions l'on n'explique bien la notion de la Vie qui d'ailleurs eſt claire, & evidéte.

C'eſt pourquoy ceux-là me ſemblent aſſez raiſonnables, qui ſe contentant de diſtinguer la Vie Eſſentielle, & la Vie Accidentelle, diſent que l'Eſſentielle eſt l'Ame meſme, l'Accidentelle ſon Operation: Car quoy qu'il ſemble que par le nom de Vie l'on doive plutoſt entendre la preſence de l'Ame dans le corps, que l'Ame meſme; neanmoins parceque tant que l'Ame eſt preſente la Vie eſt, & que

lorſque l'Ame manque la Vie manque ; cela fait qu'on peut dire que la Vie eſt l'Ame meſme eſſentiellement, & qu'Aritote a tres bien dit que *vivre c'eſt l'eſtre des vivans*; parceque l'Animal eſt dit eſtre tãt qu'il vit, & qu'il vit tant qu'il eſt animé, ou qu'il a l'Ame. Quoy qu'il ſemble auſſi que par le nom de Vie l'on entende plutoſt la faculté, ou la force d'operer que l'operation meſme; neanmoins parceque la faculté ſe connoit par l'operation, pour cette raiſon la Vie peut eſtre dite accidentellement l'Operation meſme ; je dis accidentellement, parceque l'operation ſurvient, pour ainſi dire, à l'Ame, ou à ſon information, & peut ne luy eſtre pas preſente, comme dans les Animaux qui ſont aſſoupis durant l'Hyver, dans les Apoplectiques, & dans quelque ceſſation des Sens que ce ſoit. Et certes la notion generale de la Vie conſiſtant en ce que la choſe qui eſt vivante agiſſe, ou ſoit doüée d'une mobilité & d'une vigueur actuelle, il ſemble que ſi la Vie n'eſt quelque motion, ou operation, elle ne peut du moins s'entendre ſans rapport à l'operation.

Quoy qu'il en ſoit, ce n'eſt pas ſans raiſon qu'entre les diverſes definitions

de la Vie que nous venons d'apporter plus haut, nous y avons inseré celle-cy, *la Vie est la consistance & la durée de la chaleur naturelle dans l'humide radical.* Car encore que la chaleur, & l'humidité, ou plutost le chaud, & l'humide ne soient precisement pas la Vie, c'est neanmoins ce qui fomente, & entretient la Vie, de telle sorte que la Vie ne sçauroit durer, ou subsister sans la chaleur, ni la chaleur sans l'humide qui luy serve de pasture, & d'aliment.

Ce n'est pas aussi sans raison qu'Aristote conjoint la Generation, & la Vie, qu'il dit que la generation est la premiere participation de l'Ame, & la Vie la la continuation de la generation. Car selon cette pensée la generation n'est rien autre chose que le commencement de la Vie, & la Vie rien autre chose qu'une certaine generation continuelle; de mesme que *l'allumement* n'est rien autre chose que le commencement de la flamme, ou de la *flammation*, s'il est permis de se servir de ces termes, & la flamme rien autre chose qu'un *allumement* continuel, ou continué.

Or j'apporte cet exemple, parceque si l'Ame est une certaine espece de petite

flamme, comme nous l'avons expliqué en ſon lieu, elle eſt allumée, & commence à luire à chaque Animal au moment de la generation: Et parce que cette petite flamme, ſoit qu'elle naiſſe d'elle-meſme, ou qu'elle ſoit tranſmiſe avec la ſemence, eſt adherante à l'humide, afin que dans les commencemens il luy ſerve de paſture, & qu'elle s'accoûtume cependant à s'en ajoindre continuellement de nouveau; il eſt conſtant que ſa demeure dans l'humide n'eſt autre choſe qu'une continuelle generation d'elle-meſme comme il ſe fait dans la flamme d'une lampe, ou d'une chandele.

Deplus, parceque cette petite flamme qui eſt l'Ame, & la Vie, eſt depuis le moment qu'elle eſt allumée ou engendrée juſques à l'extinction, c'eſt à dire juſques à la mort, adherante à l'humide qu'elle devore & conſume, de meſme que la flamme d'une lampe eſt adherante & inſeparablement conjointe a l'huile; cela fait que comme celle-cy paroit toujours, & eſt toujours cenſée la meſme ſi elle n'eſt eteinte, & rallumée, quoy qu'il s'en engendre continuellement de nouvelles, ainſi parce que celle la paroit toujours la meſme depuis la naiſſance juſ-

ques à la mort, elle eſt toujours reputée la meſme quoy qu'elle change ſans ceſſe.

Cecy pourroit peuteſtre paroitre merveilleux, & peuteſtre meſme un peu abſurde, de ce qu'il s'enſuit delà qu'un Animal ne demeureroit jamais le meſme, & que celuy qui meurt ne ſeroit pas le meſme que celuy qui ſeroit né. Cependant on ne ſçauroit autrement interpreter ce que tous les Medecins admettent, & appellent *Calidum innatum, chaud naturel*, ou la chaleur naturelle, à la difference de l'accidentelle, ni ce qu'ils appellent *humidum primigenium, humide radical*, à la difference de celuy qui ſurvient, & principalement de l'alimenteux.

Mais pour expliquer un peu d'avantage la choſe. Comme la ſemence dont l'Animal eſt formé, eſt chaude, & humide, on doit entẽdre que ſa ſubſtance eſt compoſée de deux ſortes de particules, ſçavoir de chaudes qui echauffent, & d'humides qui ſoient echauffées : Et parce que celles là ne ſont autre choſe que des corpuſcules de chaleur, qui penetrant de tous coſtez par leur mobilité, ſortent enfin de telle maniere qu'ils enlevent, & emportent avec eux en l'air des particules de l'humide, il faut que ces dernieres particules faſſent ou cõſtituent un humide

non pas aqueux, mais gras, & qui cõtienne par conſequent au dedans de ſoy des corpuſcules de chaleur couverts, & embaraſſez qui ſoient decouverts & delivrez par les autres qui penetrent & inciſent l'humide, enſorte que les corpuſcules calorifiques de l'humide ſoient de meſme nature, & faſſent la meſme choſe que les autres qui les ont delivré, c'eſt à dire qu'ils ſortent auſſi, & emportent avec eux des corpuſcules de l'humide; d'ou il s'enſuit qu'il faut ſubſtituer un autre humide gras, d'ou il ſoit premierement excité de nouveaux corpuſcules de chaleur, & ainſi ſucceſſivement, & continuellement tant que l'Animal dure en vie.

Or comme la ſemence s'etend, ou eſt etendue, & formée en parties du corps, il eſt conſtant que chaque partie doit avoir quelque choſe de chaud, & d'humide, & qu'elle a beſoin d'aliment pour croiſtre, pour s'augmenter, & pour reparer la perte avec uſure. Or cet aliment eſt de telle maniere travaillé, purifié, & perfectionné dans l'eſtomac, & dans le foye, que paſſant au cœur ſous la forme d'humide, il eſt remué, inciſé, & attenué par le battement du cœur & les

corpuſcules de chaleur ſont delivrez, & debaraſſez, & ſont faits, ou deviennent eſprits, c'eſt à dire ſont le chaud naturel meſme, qui avec l'humide paſſe dans les arteres, & de là aux parties pour les renouveller, & les reparer; d'ou l'on peut entendre que le chaud naturel, & l'humide perſeverent toute la vie par ſucceſſion, par ſubſtitution, & comme on parle d'ordinaire, par equivalence.

Je dis par equivalence; car il eſt impoſſible de comprendre que ce ſoit la meſme en nombre qui eſtoit au cómencement dans la maſſe de la ſemence; il eſt, dis-je, impoſſible de concevoir qu'il y ait en quelque endroit dans le corps une chaleur qui ne ſe puiſſe exhaler, & une humeur qui ne ſe puiſſe reſoudre; dautant plus que ce qu'il y en a doit eſtre non ramaſſé en un tas, mais repandu par tout le corps, & par conſequent fort rare, & ſes particules fort ecartées les unes des autres, puiſque l'Animal qui eſt ſi petit dans ſon commencement ſe fait enſuite ſi grand & ſi etendu, que pour une ancienne particule il y en a des milliers de nouvelles. Or s'il eſt vray que les particules de l'humide ſoient tellement rares, & ecartées les unes des au-

tres, comment pourroient-elles resister non seulement a l'action de la chaleur *innée*, ou naturelle, mais à celle de l'accidentelle, principalement lors qu'elle devient tres vehemente comme dans la fievre? D'ou leur viendroit cette prerogative, que toutes celles qui sont aux environs seroient dissipées, & que celles-cy ne le pourroient estre? Si elles avoient demeuré dans l'Animal qui engendre, n'auroient-elles pas pû estre dissoutes, & dissipées? Et si l'Animal cõme l'homme, par exemple, estoit si petit dans son commencement, & dans sa premiere formation, qu'il n'egaloit peutestre pas la grandeur d'une petite fourmy, & que cependant il devienne si grand comme nous le voyons, comment est-il possible qu'encore que la premiere trame, ou les premiers filamens demeurent, ce soit toujours le mesme Animal, apres qu'une infinité de parties sont survenues, & ont esté sur-ajoutées? Aussi y en a-t'il qui ont comparé l'Animal au navire d'Argos, qui paroissoit toujours le mesme, quoy qu'il ne luy restast pas une seule piece de celles dont il avoit esté basty au commencement.

Remarquons icy en passant que lors

qu'il s'agit de l'Homme, l'on ne parle pas de son Entendement ou de son Ame raisonnable, qui estant immaterielle n'est point sujette à la dissolution, d'ou vient qu'a son egard l'Homme peut estre dit avoir demeuré le mesme depuis le moment qu'elle a esté infuse jusques à ce qu'elle sorte; mais l'on parle de son corps, & de son Ame sensitive, entant qu'a l'egard de l'un & de l'autre il n'est point different des autres Animaux.

Remarquons encore que si nous avons concedé que la premiere trame, & les premiers filamens, ou les premieres parties engendrées ne perissent pas, c'est gratuitement; car il est inconcevable qu'elles ne perissent, quoy que de nouvelles parties succedent de telle maniere en la place des premieres, qu'elles gardent toujours la mesme forme, & la mesme configuration: Et mesme comme cette succession, & cette substitution de nouvelles parties a lieu à l'egard de l'Ame sensitive qui estant formée de corpuscules tres tenus, tres mobiles, & tres actifs, s'exhale, se dissipe, & se repare continuellement de mesme par de semblables corpuscules qui surviennent; ce n'est pas merveille que les mesmes incli-

nations demeurent, enſorte qu'il ſoit toujours vray de dire qu'on a beau chaſſer la nature, elle retourne toûjours.
Naturam expellas furcâ, tamen uſque recurrit.

Et c'eſt en vain qu'on objecte que nous nous ſouvenons de ce que nous avons fait pendant la vie, & depuis nos plus tendres années, & que nous reconnoiſſons que nous ſommes les meſmes à qui telles, & telles choſes ſont arrivées dans le cours de la vie. Car pour ne dire point icy qu'il y a pluſieurs choſes dont nous ne nous ſouvenons plus, ce qui eſt une marque que les parties de la phantaiſie, & du cerveau ſe changét, & que les eſpeces s'evanoüiſſent avec elles; s'il y a des eſpeces qui demeurent plus conſtamment, & qui repreſentent les choſes paſſées, la raiſon en eſt evidente de ce qui a eſté dit en parlant de la Phantaiſie, & de la Memoire, il eſt, dis-je, evident que cela vient ou de ce qu'elles ont eſté imprimées plus fortemẽt, & plus profondement, & qu'ainſi elles ne ſe ſont pas effacées ſitoſt, ou qu'en racontant ſouvent, & repaſſant par noſtre Memoire les meſmes choſes, nous les avons derechef imprimees fortement, & enfoncées profondement.

CHAPITRE VII.

De la Mort Naturelle, & Violente des Animaux.

LA Mort se prend quelquefois en general pour la corruption de chaque chose, ensorte que comme tout ce qui s'engendre est dit naistre, tout ce qui se corrompt soit dit mourir. Ainsi Ausone demande s'il y a lieu de s'etonner que les Hommes periſſent, puisque les Monumens mesmes, les Marbres, & les Inscriptions meurent.

Miremur periſſe homines? Monumenta fatiſcunt,
Mors etiam ſaxis, nominibuſque venit.

Ainsi Lucrece dit qu'une chose meurt lorsque ses principes changent de disposition, & qu'elle sort, pour ainsi dire, hors de ses bornes, ou n'est plus sous sa mesme forme, & sous sa mesme circonscription.

Nam quodcunque ſuis mutatum finibus exit,
Continuo hoc Mors eſt illius quod fuit ante.

On dit mesme encore generalement que la flamme, & tout ce qui a de soy ou interieurement quelque motion meurt,

lorſque ſa vigueur & ſa mobilité ceſſent.

Mais la Mort ſpecialement priſe, ne regarde que les choſes qui ont une veritable vie, comme ſont les Plantes, & les Animaux, & c'eſt pour cela qu'elle eſt proprement definie *la privation de la vie*, Et dautant qu'on fait diſtinction entre la vie des Plantes, & celle des Animaux, l'on definit la Mort à l'egard des Plantes, la privation de la Vegetation, & du principe de la Vegetation, c'eſt dire la ceſſation de cette chaleur, de ce petit feu, ou de cette eſpece de petite flamme en quoy conſiſte l'Ame Vegetante, comme nous avons dit en ſon lieu.

A l'egard des Animaux elle eſt definie la privation de Sentiment, & du principe du Sentiment, ou de l'Ame Senſitive, qui conſiſte auſſi, comme nous avons dit en ſon lieu, dans une eſpece de chaleur, de petit feu, ou de petite flamme qui eſt comme la Fleur de la matiere, ou la partie de la matiere la plus tenue, la plus mobile, & la plus active ; car du moment que l'Animal eſt privé du Sentiment, & de la faculté de ſentir, & que ſa chaleur naturelle eſt eteinte, s'en eſt fait de ſa Vie, & il eſt cenſé mort.

Remarquez que j'ay dit la privation

non seulement du Sentiment, mais encore du principe du Sentiment ; car il y a des maladies dans lesquelles l'Animal quoyque privé de toutes les fonctions des Sens, est encore censé vivant, ou n'estre pas mort; parceque la faculté de sentir n'est point tant eteinte qu'assoupie, & qu'elle peut estre derechef excitée, comme un feu qui est caché & ensevely sous les cendres.

Il y a mesme des Animaux, comme nous avons dit ailleurs, qui par une certaine institutiõ de la Nature, & sans estre pris d'aucune maladie, dorment tout l'Hyver, & sont tellement assoupis qu'on les pourroit couper par morceaux, ou les brusler sans qu'ils en sentissent rien, & qui cependant vivent, ou ne sont pas morts; puisqu'au Printemps le Sentiment leur revient comme auparavant : Et c'est principalement cet assoupissement ou ce sommeil profond qu'on pourroit appeller avec Lucrece le Cousin germain de la Mort, ou l'image de la Mort.

Tum consanguineus Morti sopor, ——
Dulcis & alta quies, placidæque simillima Morti.
Stulte quid est Somnus gelidæ nisi Mortis imago?

Et avec Homere Ὕπνῳ le jumeau de la Mort, &c.

Or il eſt à remarquer qu'encore que le Sommeil ne ſoit qu'une privation du Sentiment, puiſque les autres fonctions de la vie demeurent; neanmoins tous les Philoſophes, chacun ſelon leurs principes, en ont philoſophé comme n'eſtant different de la Mort que ſelon le plus,& le moins. Car Empedocle par exemple, qui croit que le Sommeil vient d'un certain refroidiſſement moderé de la chaleur qui eſt dans le Sang,croit de meſme que ſi le refroidiſſement eſt total,c'eſt là la Mort. Ainſi Ariſtote qui eſtime que la cauſe du Sommeil eſt un certain refroidiſſement qui ſurvient au Cerveau apres que le Cerveau a receu les fumées des alimens, eſtime auſſi que la Mort arriveroit s'il ſe faiſoit un refroidiſſement entier. Ainſi enfin Leucippe, Democrite,& Epicure, qui ſoûtenoient que ce qui faiſoit le Sommeil c'eſtoit que les eſprits ignées ſe trouvoient rares, diſſipez,ecartez,& eloignez les uns des autres,ſoûtenoient auſſi que la trop grande rareté,& diſſipation faiſoit la Mort.

Major enim turbæ disjectus materiaj
Conſequitur Letho,&c.

Pour dire premierement,& principalement quelque choſe de la Mort Naturelle, c'eſt à dire de celle *dont le principe*, comme parle Ariſtote,*eſt dans l'Animal, ou dans la nature meſme de l'Animal*; il faut d'abord remarquer que la Mort n'eſt pas moins de l'inſtitution de la Nature que la Vie,ou generalement que la Corruption eſt autant naturelle que la Generation. Car quoy qu'il ſemble que rien ne puiſſe mourir,ou eſtre corrompu qu'il ne ſe faſſe quelque force,ou quelque violẽce à la choſe qui meurt ou qui eſt corrompue ; neanmoins la Mort ou la corruption n'en doit pas moins pour cela eſtre cenſée naturelle, en ce qu'encore qu'elle ait quelque choſe de repugnant à la Nature particuliere,cela neanmoins eſt convenable à la Nature univerſelle qui ne peut entreprendre la generation d'aucune choſe, que par la corruption d'une autre, afin de prendre de là la matiere qu'elle ne ſçauroit créer ou tirer du rien : Si bien que la perfection de l'Univers ou de la Nature conſiſtant dans la varieté, & eſtant beaucoup plus convenable que pluſieurs choſes paroiſſent ſucceſſivement ſur le Theatre du Monde, que s'il n'y en paroiſſoit qu'une

conti

continuellement, & perpetuellement, l'on doit reputer qu'il eſt ſagement, & prudemment inſtitué, qu'afin qu'il ſe faſſe continuellement des choſes nouvelles, les vieilles ſe defaſſent auſſi, ou periſſent continuellement, & ſe donnent la lampe de la Vie, comme dit Lucrece, les unes aux autres.

Et ſic vitaï lampada tradant.

D'ou vient que ſi mourir ſemble à quelqu'un une choſe dure, & faſcheuſe, il doit penſer qu'il n'eſt né, & qu'il ne joüit preſentement de la lumiere du jour, que parceque ceux qui l'ont precedé, & qui ont eſté mortels luy ont fait place, & que s'ils euſſent eſté exempts de la Mort, ou ils n'euſſent point eu de Succeſſeurs, ou s'ils en euſſent eu, le nombre en ſeroit ſi grand que la Terre ne les pourroit pas maintenant contenir.

Mais ne nous arreſtons pas ſur cecy davantage, & parlons de la Mort meſme entant qu'elle eſt naturelle ſelon qu'Ariſtote la definie. Il eſt conſtant que la chaleur naturelle qui dans le cõmencement de l'âge eſt forte, & vigoureuſe, s'affoiblit peu à peu, & que venant enfin à mãquer l'Animal meurt; parceque la Vie conſiſtant dans cette chaleur, comme dans une eſpece de petite flamme allumée, il en ar-

rive de meſme qu'a la flamme d'une lampe qui s'eteindroit faute d'huile, ou plutoſt qui s'eteindroit faute de force,& de cette vigueur qui eſt neceſſaire pour convertir ſa paſture en ſa propre ſubſtance: Car la chaleur naturelle ne perit point tant faute d'aliment, que parce qu'elle n'eſt pas aſſez forte, & aſſez vigoureuſe pour alterer l'aliment, & pour le changer : Et l'on peut dire qu'il en eſt comme de la meche d'une Lampe qu'on allumeroit l'huile de la Lampe eſtant gelée.

Car de meſme que la flamme de la meche doit faire deux choſes pour pouvoir eſtre conſervée,l'une de convertir en ſoy ou en flamme, & de conſommer ce peu d'huile fondüe qui eſt tout proche & alentour d'elle, l'autre d'en degeler, & d'en faire fondre autant du reſte de la maſſe qu'il en eſt cependant conſommé; ainſi la chaleur naturelle qui eſt allumée dans un Vieillard doit faire deux choſes, l'une qui eſt de devorer ou conſommer ce peu d'humide de l'aliment qui a eſté chãgé,& preparé,& rendu propre à eſtre enflammé, l'autre qui eſt de changer, & de preparer autant du reſte de la maſſe de l'aliment qu'il en eſt cependant conſommé. Et de meſme que la petite flamme s'affoiblit,& s'eteint,non faute d'huile, mais faute de vigueur pour la faire

fondre,& la rendre propre à estre enflãmée;ainsi la chaleur naturelle s'affoiblit, & manque enfin toutafait,non point tant parcequ'il y ait faute d'aliment,que parcequ'elle est trop foible pour l'echauffer, & en faire sa nourriture.

Pour ce qui est de la Mort violente, si l'Animal meurt de blessure,de fievre, ou de quelque autre semblable cause,il semble veritablement qu'il se peut faire que l'Ame soit alors dissipée comme une espece de fumée, ou de nuage; mais s'il meurt roide, & glacé dans un Air tres froid,ou suffoqué dans l'eau,ou etrãglé, ou de quelque autre maniere de la sorte etouffé,l'Ame ne semble point tant alors estre exhalée, ou dissipée,que retenüe & resserrée,ou pour me servir d'autres termes, elle ne semble point tant perir par rarefaction, qu'estre eteinte par condensation. La raison de cecy est que l'Ame estãt une espece de feu,elle a besoin d'estre dans une motion continuelle,& non seulement elle demande au dedans du corps de l'espace pour pouvoir estre agitée,& eventée, mais aussi quelques soûpiraux par où elle puisse pousser au dehors les fuliginositez, & les fumées les plus grossieres;& par où elle puisse faire exhaler continuellement quelque partie

d'elle-meſme, comme elle s'approprie cõtinuellement quelque partie de l'aliment; de ſorte qu'il faut de neceſſité que lorſque les petis eſpaces au dedans deſquels l'Ame fait ſes motions ſont reſſerrez par la force du froid qui penetre juſques aux parties interieures, ou remplis par les fuliginoſitez & les fumées qui ſont arreſtées, & reprimées acauſe que les Soûpiraux ſont bouchez ; il faut, diſ-je, que les motions ceſſent, que l'aliment qui eſtoit deſtiné pour entretenir la petite flamme demeure dans ſa denſité, ou ne ſoit plus rarefié & attenué en flamme, & qu'ainſi la petite flamme ceſſe, ou ſoit eteinte, ſans pouvoir s'exhaler & ſortir au dehors, comme elle feroit ſi les Soûpiraux eſtoient libres & ouverts.

De là vient que ſi l'on peut de bonne heure tirer l'Animal hors de l'eau, & le ſuſpendre par les pieds, en ſorte que la plus grande partie de l'eau qu'il aura beüe ſorte doucemẽt par la bouche, & qu'ainſi le diaphragme ſoit moins preſſé ou empeſché par le ventricule, & la poitrine, & l'orifice de la Trachée-artere plus libre & plus degagé ; alors le Cœur auquel il reſte encore quelque vigueur, & quelque eſpece de battement tres foible & tres lent, commence peu à peu à ſe mouvoir, & à battre plus

frequemment, & la Vie par ce moyen à ſe rallumer, & à revenir peu à peu. Et il en arriveroit de meſme à proportion à l'egard de celuy qui auroit eſté comme ſuffoqué par des vapeurs, ou des fumées groſſieres, ſi on l'expoſoit de bonne heure dans un Air bien pur ; ou à celuy qui auroit eſté comme etranglé, ſi l'on coupoit viſtement la corde ; ou enfin à celuy qui ſeroit roide de froid, ſi on le mettoit auſſi au plutoſt dans un Air plus chaud.

Il eſt vray que c'eſt une choſe etonnante, comment il ſe puiſſe faire que les Hirondeles, les Marmotes, & ces autres Animaux dont nous avons parlé, revivent au Printemps, quoy qu'il ne leur ait reſté aucun mouvement du Cœur dans la glace, ou dans ces autres lieux où ils eſtoient cachez.

Mais ne pourroit-on point dire I. que le Cœur eſt une eſpece d'Automate, qui à la maniere des Automates Artificiels fait ſes mouvemens & ſes palſations par le moyen de certaines petites Machines particulieres. II. Que la fonction de ces petites Machines peut ceſſer, ou parce qu'eſtant trop fragiles, elles ſe rompent, ou parce qu'eſtãt trop tenaces elles ſont empeſchées, & retenues. III. Que la pulſation du Cœur dans les autres Animaux

eſtant une fois abolie ne ſe recouvre pas, parceque les petites Machines trop fragiles ont eſté comme briſées & meurtries par les efforts & par les mouvemens convulſifs du Cœur, & renduës inhabiles à leurs fonctions, mais que dãs ceux-cy elle ſe recouvre, & ſe retablit parceque les petites Machines trop tenaces ont ſeulemẽt eſté empeſchées par le froid qui a gelé les entrailles. IV. Que tout venant à ſe degeler par la chaleur du Printemps, les entrailles, & le Cœur ſont remis & retablis dãs leur premiere liberté.

Et c'eſt pour cela que dans l'evanoüiſſement ordinaire l'on approche du Vin aux narines & à la bouche, afin qu'il ſoit envoyé des eſprits reſolutifs qui excitent, qui rejouiſſent, & qui aydent la poitrine, & le cœur. Car ſi l'on jette de l'eau froide ſur le viſage, & ſi dans l'Apoplexie l'on applique des Ventouſes, l'on ſcarifie, l'on arrache le poil, l'on pince, & l'on tourmente ainſi le corps en cent façons; ce n'eſt qu'afin que le Sentiment qui eſt comme endormy & aſſoupy ſoit excité, & reveillé, c'eſt à dire que les eſprits par leur rebondiſſement puiſſent de telle maniere mouvoir le Cerveau, que paſſant de là au Cœur qui eſt languiſſant ils l'excitent, & qu'ainſi la Vie, & le Sentiment ſe recouvrent ou ſoient retablis.

Au reſte, l'on pourroit peuteſtre demander icy comment il ſe peut faire que certains Animaux, cõme la Tortuë, & quelques autres, vivent encore quelque temps apres qu'on leur a oſté le Cœur ; & qu'entre les Hommes meſmes on en ait obſervé qui ont prononcé quelques paroles apres qu'on leur a arraché le Cœur par punition, comme il ſe fait en de certains pays ? A l'egad des Hommes, & des autres Animaux de ſemblable contexture, quoy qu'ils demeurent encore quelque temps en vie ſans cœur, il eſt neanmoins conſtant que c'eſt tres peu de choſe, & que cela depend encore de l'influence qui a eſté derivée du Cœur, entant que les eſprits Animaux formez du plus pur ſang arteriel qui aura eſté tranſmis au Cerveau, continuent encore quelque temps leur motion, & continuent encore pour un peu de temps à eclairer la Phantaiſie, & à couler dãs les nerfs, d'ou il reſulte encore quelque mouvement dans la langue, & dans les autres parties.

Pour ce qui eſt de ces Animaux dont les parties coupées vivent, ſentent, & ſe meuvent encore quelque temps, nous en avons deja parlé ailleurs, & il eſt à croire que le Cerveau eſtant le principe du ſentiment, & du mouvement, il reſte dans

ces parties coupées, par exemple dans la queüe d'un laisard, ou d'un serpent une espece de Cerveau dans lequel l'Ame sensitive, la phantaisie, & les esprits demeurent encore quelque tẽps en vigueur, entant que la moële de l'espine, qui est une continuation du Cerveau, a encore les nerfs qui peuvent obeir à leur ordinaire : Or ces esprits demeurent encore longtemps en vigueur acause de la multitude, succession, & compaction des Vertebres d'où ils ne se peuvent pas sitost exhaler par la coupure.

CHAPITRE VIII.

De la Medecine Vniverselle, & des Années Climacteriques.

L'On demãde s'il ne se pourroit point trouver quelque Medecine qui non seulement prolongeast extraordinairement la vie, comme veulent Paracelse, Bacon, Arnaud de Villeneuve & autres, mais qui rendist l'Homme immortel, cõme pretend Flud, Conrad, & tous leurs adherens, c'est à dire les Freres de la Rose-Croix, qui se sont imaginez que l'on pouvoit par l'Art de la Chymie faire ce qu'ils appellent l'Elixir de Vie, la Pierre Philosophale, la Medecine Catholique ou universelle, ou autrement le Grand-

Oeuvre,& par là changer les Metaux imparfaits en Or qui eſt de tous les Metaux le plus parfait,& le plus incorruptible,& depoüillant l'homme de toutes ſes impuretez groſſieres & terreſtres, le changer en homme parfait,& incorruptible.

Ils prennent pour fondement de leur Viſion 1. qu'il y a une Ame generale du Monde,*Spiritus intûs alens,&c.*dont nous avons deja parlé pluſieursfois,un certain Eſprit penetrant,nourriſſant,vivifiant,& entretenant toutes choſes, & principalement l'Homme dont il eſt par conſequent le veritable Chaud, & le veritable Humide naturel & radical.

II. Que cet Eſprit qui ſe reſpi[illegible]vec l'Air,& qui ſe prend avec les ali[illegible]ns,qui ſe reſſerre,& ſe diſſout, qui e[illegible], & qui ſort,& qui fait la vie en entrant, & la mort en ſortant,peut par la Chymie eſtre rendu fixe, ou incapable d'eſtre diſſous, & peut enſuite eſtre converty en noſtre propre ſubſtance.

III. Que l'Or ſeul acauſe de ſon indiſſolubilité, & incorruptibilité eſtant propre à retenir cet eſprit, il le faut ouvrir enſorte qu'eſtant expoſé aux rayons du Soleil d'ou l'eſprit ſort comme d'une ſource vive,ou cõme du cœur & du centre du Monde,il s'en imbibe de telle ma-

niere que les petis rayons de l'eſprit qui viennent avec la lumiere puiſſent atteindre les petits rayons de l'eſprit qui ſont cachez & retenus dans l'Or, & ſoient de tellemaniere pris & incorporez avec eux qu'il y en ait en abondance, & que les ſeuls filamens primitifs de l'Or qui ſervent pour la fixation demeurent.

IV. Que c'eſt proprement cela que maintenant ils appellent la Pierre Philoſophale acauſe de ſa fixité parfaite ; le veritable Or potable acauſe de ſa ſubſtãce rougeaſtre qui ſe peut aiſement diſſoudre en liqueur ou par la chaleur, ou par l'humidité ; la Medecine Catholique ou Vniverſelle acauſe que c'eſt un remede à toutes les Maladies ; & l'Elixir de Vie acauſe qu'il fait qu'on ne meurt point, ou qu'on vit perpetuellement.

V. Que cet Elixir pris en maniere d'aliment, & attenué ou ſubtiliſé par la force de la chaleur, ou de l'humidité, penetre par tout le corps, s'unit à l'eſprit qui precede dans le corps, le fixe, & demeure attaché indiſſolublement avec luy, ce qui fait que l'Homme n'a bientoſt plus beſoin des alimens ordinaires, & que ce principe de Vie demeurãt conſtamment, il ne craint plus ni la faim, ni la ſoif.

VI. Que par là l'Homme eſt peu à peu depoüillé de toute ſa craſſe ou groſſiere-

té terreſtre, & devient ſinon tout à fait ſpirituel comme les Anges, du moins fort approchant; d'ou vient qu'il eſt dit *paulò minor ab Angelis*, & qu'il a toutes les perfections que les Theologiens attribuent aux Corps glorieux apres la Reſurrectiõ, l'Agilité, la Subtilité, la Clarté, &c.

VII. Qu'il n'y a rien qu'un tel homme ne ſcache, parce qu'a raiſon de l'Homogeneité il communique alors parfaitement avec l'Eſprit ou l'Ame du Mõde, & que n'eſtãt plus offuſqué par les tenebres materielles, rien n'ẽpeſche qu'il ne ſcache toutes choſes avec l'Ame du Monde qui eſt preſente par tout, & qui ſcait tout.

VIII. Qu'il ſe peut trouver preſent à qui bon luy ſemblera, & quand, & comment il voudra, & luy enſeigner ce qu'il trouvera à propos; car quoy qu'il n'en uſe familierement qu'avec ſes ſemblables les immortels & adeptes, il a neanmoins toujours de l'inclination pour ceux qui ont l'Ame pure, & la volõté de parvenir droite & veritable: Enfin il n'y a rien d'etonnãt ou d'admirable qu'il ne puiſſe faire, parcequ'il n'ignore ni les vertus des choſes, ni la maniere de les appliquer.

Il eſt bon maintenant de ſçavoir comment ils ont peu à peu donné dans ces Viſions, qu'on pourroit juſtement appeller, pour me ſervir des termes de Pline,

puerilium deliramentorum, auidæque nunquam desinere mortalitatis commenta, des Songes vains & pueriles d'hommes qui voudroient ne mourir jamais. Comme ils ont esté elevez dans la Religion, ils ont veritablement entẽdu dire que nos corps devoiẽt revivre un jour, & que les corps des gens de biẽ ressuſciteroient glorieux, c'est à dire doüez de toutes ces perfections que nous avons dit; mais parcequ'ils n'ont pas eu assez de foy, & que cependant la chose leur a plu, il leur est venu en pensée qu'il seroit bien meilleur de passer tout vivants dans cet estat, que de hazarder le coup en mourant. Et parcequ'ils avoient oüy dire d'ailleurs que les paroles de la Sainte Ecriture avoient divers sens, que tout ne se devoit pas entendre à la lettre, & qu'il n'y avoit rien dans la Religion qui ne deust estre regardé comme un Mystere; pour cette raison ils n'ont veritablement pas abandõné toute la foy qu'on doit aux Dogmes sacrez, mais neanmoins cõme ils estoient extremement epris de l'amour de la vie presente, ils ont tout interpreté de cette vie, & luy ont tout rapporté.

D'ailleurs, comme ils avoient deja fait quelque progrez dãs la Chymie, & qu'ils avoient trouvé quelques remedes propres à chasser les maladies, & à prolon-

ger la vie, ils ont premierement penſé ſi par leur Chymie il ne s'en pourroit point trouver quelqu'un qui la prolongeaſt,& la cõtinuaſt toujours;ils ſe ſont enſuite imaginez que la choſe pourroit bien eſtre,& puis roulant cela longtemps dans leur Cerveau,ils ſe ſont enfin abſolument perſuadez qu'il n'y avoit rien de plus vray, ni de plus aſſuré. Ainſi charmez & comme enchantez dans leur viſion, & n'ayant aucune reverence pour l'interpretation ordinaire & receue des paroles de la Sainte Ecriture, ils ont biẽ oſé dire que le glorieux ſang de Ieſus-Chriſt,par lequel nous avons eſté lavez & rachetez, n'eſt autre choſe que leur Medecine Catholique ou Vniverſelle; que l'Hõme meurt lorſque par ſon moyen il eſt depoüillé des parties groſſieres,& terreſtres du corps;qu'il reſſuſcite lorſque par là il devient incorruptible; & qu'il eſt glorifié lorſque par là meſme il eſt clarifié de ces perfections.

Ce ſont là leurs ſentimens, leurs termes,& comme j'ay deja inſinué,leurs Viſions Chymeriques,qui ne ſont point tãt à refuter, qu'elles doivent faire compaſſion, ou plutoſt eſtre en abomination; puiſqu'elles font tãt d'horreur aux Ames pieuſes, & qu'elles ſont tellement eloignées de toute raiſõ,qu'il y a lieu de s'e-

tonner qu'il y ait des gens, qui d'ailleurs temoignent avoir de l'Eſprit, & de l'intelligence en autres choſes, ſe laiſſent en cecy tromper ſi miſerablement. Car ſans m'arreſter à cette temerité avec laquelle ils rejettent le ſens literal de la Sainte Ecriture, comme ſi tout ce qu'elle contiét n'eſtoit autre choſe que des Myſteres de Chymie inventez pour couvrir leur Medecine, je demande ſeulement ſur quel fondement ils ont pû appuyer des badineries ſi baſſes, & ſi ridicules? Ie veux qu'il y ait une Ame du Mõde, ou un eſprit penetrant & entretenãt toutes choſes, quelle raiſon peuvent-ils avoir pour croire que cet eſprit puiſſe eſtre pris, embaraſſé, & fixé? Eſt-ce qu'eſtant tellement ſubtil, & tellemẽt mobile qu'il penetre tout, & paſſe au travers de tout, ils preparerõt l'Or de telle maniere que lorſqu'il ſera une fois entré en une choſe, il n'en pourra plus ſortir? Et n'en ſortira-t'il pas meſme d'autant plus aiſement qu'on ſuppoſe que l'Or a eſté ouvert, etendu, & rendu comme ſpongieux?

Car à l'egard de ce qu'ils diſent que l'eſprit Solaire, ou celuy qui vient du Soleil eſt pris, & retenu par celuy qui eſt dans l'Or; d'ou vient que les parties eſtãt ouvertes, celuy de l'Or ne pourra pas ſortir comme le Solaire entre: Pourquoy ce-

luy de l'or retiendra-t'il plutoſt le Solaire, que le Solaire qui eſt repãdu par tout ne tirera celuy de l'or ? Comment eſt-ce qu'un eſprit qui eſt de telle maniere embaraſſé, fixé, & comme empriſonné qu'il ne ſcauroit ſe mouvoir, rendra le corps agile? Et comment eſt-ce qu'une Medecine qui eſt compoſée d'or, & d'eſprit, & qui eſt tellement alterée qu'elle devient chaude, humide, & qu'elle eſt diſſoute & repandue par tout le corps, rendra le corps inalterable, & incorruptible? Enfin y a-t'il rien de plus fabuleux que de s'imaginer que cette Medecine puiſſe rendre un hõme parfaitement ſcavant, cõme s'il eſtoit conſtãt qu'il y euſt une Ame du Mõde, que cette Ame ſceut toutes choſes, & que nos Ames en fuſsẽt des parcelles?

Mais à quoy bon pourſuivre des Chymeres, puiſqu'il ne faut que leur demander quel eſt celuy d'entre eux qui ſoit jamais parvenu à ce pretendu eſtat d'immortalité ? Diſons-leur encore une fois, *puerilium deliramentorum, auidæque nunquam deſinere mortalitatis commenta ſunt*, & leur appliquons ces quatres Vers qui marquẽt la foibleſſe, l'audace, & ſotiſe de l'Homme qui ſe voit un corps paiſtry de boue, & ſujet à mille infirmitez, & qui cepẽdãt ſe va imaginer qu'il pourra trouver quelque invention pour eviter la Mort.

O nimiùm infirma, & fragilis, nimiúmque superba,
Atque audax natura hominis! quo freta perennem
Stulta tibi vitam promittis? desine velle,
Cùm sis vile lutum ætatem sperare Deorũ.

L'opinion, & la peur qu'on a des jours Climacteriques sõt auſſi une ſorte de Viſion qui n'eſt guere moins vaine & ridicule. L'obſervation que les Medecins ont fait des jours Critiques sẽble avoir donné occaſion à cette Chymere. Car comme dans les Maladies il arrive d'ordinaire chaque ſeptieme jour ou la gueriſon, ou la mort, ou quelque choſe qui regarde l'une ou l'autre; ainſi les hommes, *ad nihil non fingendum, credendúmque nati*, nez à ſe forger, & à croire toutes choſes ont commencé à s'imaginer que chaque ſeptieme année eſtoit ſujette à quelque grand peril, & à quelque accident fort dangereux. Cõme ſi entre les jours & les années, ou entre les circuits du Soleil qui ſe font par le mouvement du premier Mobile du Levant au Couchant, & ceux qui ſe font par le mouvement propre du Couchant au Levant ſelon le Zodiaque, il y avoit une ſi grande habitude, & une ſi grande connexion, que chaque hõme en fuſt affecté à pareil nombre de ces circuits, quoy qu'il y ait une ſi grande dif-

parité de durée? Comme si de meſme que le ſeptieme, le quatorzieme, & le vingtieme, ou le vingt & unieme jour ſont extremement Critiques; ainſi la ſeptieme, la quatorzieme, & la vingtieme, ou vingt & unieme année eſtoient extremement Climacteriques, ou extrememẽt tuantes? Ou comme ſi de meſme que la quarante & neuvieme, la ſoixante & troiſieme, & la quatre vingt-unieme Année ſont cenſées extrememẽt Climacteriques; ainſi le quarãte & neuvieme jour, le ſoixãte & troiſieme, & le quatre vingt & unieme jour devoient eſtre ou eſtre cenſez extremement Critiques? Mais à quoy bon auſſi s'arreſter ſur cette Imagination, puiſque non ſeulement elle n'eſt fondée ſur aucune raiſon, mais que l'Experience nous enſeigne que les uns meurent la ſeconde année, les autres la troiſieme, les autres la quatrieme, & ainſi du reſte, & que la Mort n'attend, ou ne choiſit point plutoſt les ſeptiemes années que les neuviemes?

CHAPITRE IX.

De la Durée de la Vie des Animaux.

SOlon, & avant luy Stacée dans Herodote, bornent la vie des Hommes, le premier à ſoixante & dix ans, & le ſe-

cond à quatre vingt quatre ; ce qui ne convient pas mal avec ce que dit le Pſalmiſte Royal, *Les jours de nos années ſont de ſoixante & dix ans, & ſi dans ceux qui ſont les plus robuſtes ils vont juſques à quatre vingt, ce qui paſſe au de là n'eſt plus que travail, & douleur*: Mais l'on ſçait neanmoins que cela ne ſe doit prendre que pour ce qui arrive plus ordinairement ; puiſqu'il eſt conſtant, non ſeulement par les Autheurs profanes, mais par les Saintes Ecritures meſmes, qu'il y en a pluſieurs à l'egard deſquels ces limites ſe doivent etendre plus loin.

Et de fait, la Sainte Ecriture marque que Moyſe avoit quatre vingt ans lors qu'il tira le Peuple d'Iſraël de l'Egypte, qu'il le gouverna enſuite quarante ans entiers dans le Deſert, & qu'il mourut âgé de cent & vingt ans : Que Noë qui eſtoit né ſix cent ans avant le Deluge, & ſon Fils Sem cent ans, ont veſcu longtemps apres le Deluge, celuy-là trois cent cinquante ans, & celuy-cy cinq cent : Et qu'apres le Deluge les deſcendãs de Sem juſques à Abraham, à l'exception de Nachor qui ne veſcut que cẽt quarãte & huit ans, ont paſſé au de là de deux cent, de trois cent, & de cinq cent ans. Nous liſons meſme qu'Abraham veſcut cent ſoixante & quinze ans, Iſaac cent quatre

vingt, Iacob cent quarante ſept, Levi cent trente & ſept.

Et afin qu'on ne s'imagine pas que la Vie ait tellement decru depuis Moyſe juſques à David, nous liſons auſſi que le Pontife Joïadas qui eſtoit environ deux cent ans apres David, a veſcu cent trente ans; pour ne dire point que des Ecrivains authoriſez temoignent qu'entre les Saints Hermites Saint Antoine a veſcu cent & cinq ans, S. Paul cent & treize, S.Romuald cent & vingt, S.Servate Diſciple des Apoſtres, & Eveque de Tangre trois cent ſoixante & dix.

Mais pour retourner aux profanes, Solon meſme qui avoit limité la Vie de l'Homme à ſoixante & dix ans, en a veſcu cent, Terentia la fille de Ciceron cent & trois, Hippocrate cent & quatre, Empedocle cent & neuf, Clodia fille d'Oſilius cent & quinze, Cteſibe Hiſtorien cent vingt quatre, un certain Fauſtus Eſclave cent trente ſix. Et dans le denombrement du Peuple de l'Italie qui ſe fit ſous Veſpaſian, il s'en trouva pluſieurs qui eſtoient âgez les uns de cent & quatre ans, & les autres de cent & dix, de cent & treize, de cent & vingt, de cent & vingt cinq, de cent & trente, de cent trente cinq, de cent trente & ſept, de cent quarãte, & un ou deux de cent cinquãte.

L'on ecrit meſme qu'il y a des Nations entieres, comme les Gymnetes, & les Chaldéens qui vivent d'ordinaire cent ans & davantage; quelques Peuples d'Ethiopie cent & vingt; certains Indiens cent & trente; ceux qui habitent le ſommet du Mont Athos le double des autres Nations circonvoiſines; les Cyrnes, & les Pandoréens des Indes cent & quarante; les Marognoniens de l'Amerique cent ſoixante & davantage; quelques autres peuples des Indes juſques à deux cét ans.

L'on ecrit auſſi d'un certain Metellus Pontife qui veſcut cent ans avec tant de force & de vigueur que ſur la fin de ſes jours, dit Ciceró, il ne regrettoit point la jeuneſſe: L'on ecrit de meſme de Cyrus âgé de cent ans, qu'il diſoit ne s'eſtre jamais ſenty plus foible dans ſa vieilleſſe que dans ſa jeuneſſe; d'une certaine Comediene nómée Luceia qui monta cent ans ſur le Theatre; d'une autre Comediene qui eſtant âgée de cent & quatre ans ſe remit à la Comedie; d'un certain Zenophilus Pytagoricien qui veſcut cét & cinq ans ſans aucune incommodité, & qui mourut dans la ſplendeur, & dans l'eclat d'une tres parfaite doctrine; de Georgias Leontin qui parvint juſques à l'âge de cét & ſept ans ſans avoir jamais ceſſé d'etudier, & de travailler; de ce ce-

lebre Arganthonius Roy des Varteſſiens qui veſcut cent & cinquante ans, & dix ans moins que Cinyra Roy de Cypre; de Democrite qui ſe laiſſant mourir de faim à cent & neuf ans, parcequ'il reconnoiſſoit que les forces de ſon Eſprit manquoient, voulut bien encore à la priere de ſa ſœur vivre quelques jours juſques à ce que la Feſte de Ceres fuſt paſſée, ſe faiſant apporter du pain chaud qu'il ſe tenoit proche du nez, & prolongeant ainſi ſa vie trois jours durant par la ſeule odeur du pain.

Or encore que Lucian ajoûte que ce qui ſe dit de l'âge du Roy Arganthonius ſemble fabuleux, neanmoins ce ſoupçon de fable eſt diminué par trois ou quatre hiſtoires qui ſont toutes recentes, & de la verité deſquelles on ne ſçauroit preſque douter. La premiere eſt de Thomas Paris qui l'an trête cinq de noſtre Siecle mourut à Londres, où on l'avoit tranſporté pour le faire voir au Roy; car l'on verifia par des Actes authentiques qu'il avoit veſcu cent cinquante & deux ans. La ſecõde eſt d'un Vieillard de Brie que nous avons veu vivant à cent & quatorze ans avec un ſien fils qu'il avoit eu à cent ans. La troiſieme eſt d'un certain Sr. de Launay qui mourut l'année derniere en Anjou, celuy-cy ne devoit eſtre guere moins

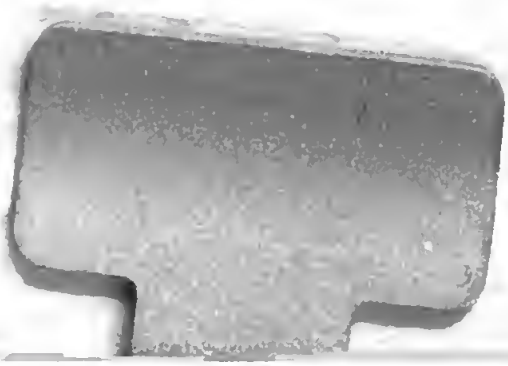
agé que le Vieillard de Brie, puiſqu'un mien Oncle qui mourut auſſi la meſme année âgé de quatre vingt ſept ou huit ans, m'a dit pluſieurs fois que ce Launay devoit avoir plus de ving cinq ans plus que luy.

Ces Hiſtoires rendent moins incroyable celle d'Epimenides qui ſelon quelques-uns a veſcu cent cinquante & ſept ans, & ſelon d'autres deux cent quatre vingt dix neuf ans. Celle d'un certain nommé Jean, qu'on dit avoir ſervy ſous Charlemagne, eſtre mort ſous Cõrad III. & avoir veſcu trois cent ſoixante & un an, d'ou vient qu'on l'appelloit d'ordinaire Jean des temps. Celle d'un certain nõmé Richard qui avoit auſſi ſervy ſous Charlemagne, & que Guide Bonat dit avoir veu âgé de cinq cent ans. Celle de cet Homme de Bengale dans les Indes, dont parle Maffée en ces termes, *L'on dit qu'il avoit trois cent trente cinq ans, & il n'y avoit point ſujet de croire qu'il y euſt du menſonge, car les Vieillards du Pays diſoient l'avoir appris de leurs Ayeuls, & il avoit un fils âgé de quatre vingt dix ans. Les dents*, pourſuit-il, *luy eſtoient tombées, & revennes pluſieurs fois, & ſa barbe eſtoit devenue tres noire apres avoir eſté toute blanche. Il eſtoit premierement Idolatre, puis il ſe fit Mahumetan; il eſtoit nourry*

aux depens du Sultan pour la rareté de la choſe. Fernand Lopez de Caſte rapporte la meſme choſe, & pour la confirmer il ajoûte que dans ce meſme temps il y en avoit encore un autre en Bengale nommé Xeque-pire qui avoit trois cent ans: Mais dans toutes ces choſes, & autres ſemblables il faut, comme dit Pline, s'en rapporter à la bonne foy des Autheurs, *penes Auctores fides eſto.*

Pour ce qui eſt d'un certain d'Audon d'Illyrie qu'on dit avoir veſcu cinq cent ans; un Roy des Latins ſix cent; le fils de ce meſme Roy huit cent; Tyreſias ſix ou ſept cent; la Sybille Cumée plus de ſept cent, & Erytreé juſques à mille, Pline tiẽt que cela eſt arrivé par l'ignorance des temps; *car les uns*, dit-il, *faiſoiẽt une année de l'Eſté, & une année de l'Hyver, les autres la faiſoient de trois Mois comme les Arcades, les autres d'une Lune comme les Egyptiens.* Neanmoins cela ne ſe peut pas dire à l'egard de la Sainte Ecriture lorſqu'elle parle de la longueur de la vie de ces Anciens; car dans l'Hiſtoire du Deluge il eſt fait mention du dixieme Mois, du dix ſeptieme jour du ſecond Mois, & du vingt ſeptieme jour du ſeptieme Mois, ce qui eſt une marque evidente qu'elle faiſoit l'année Solaire comme celle dont nous-nous ſervons preſentement.

Le meſme ſe pourroit faire à l'egard des autres Animaux, s'il eſtoit aiſé d'obſerver leur naiſſance, le cours de leur vie, & leur mort; mais à l'exception de ceux qui ſont Domeſtiques & apprivoiſez, & que nous pouvons voir naiſtre, & mourir, nous ne pouvons rien connoitre d'une infinité d'autres qui vivent ſous la terre, ſous les eaux, dans les Foreſts, & dans les lieux ecartez. Car quoyque nous voyions les Hirondeles par exẽple, naiſtre icy parmy nous, y demeurer tout l'Eſté, & retourner au Printemps, cependãt qui eſt celuy qui en ait jamais pû voir une ou mourir, ou morte de ſa mort naturelle, ou meſme un Paſſereau, un Roſſignol, quelque autre oyſeau que ce ſoit, un Lievre, un Loup, quelque autre beſte ſauvage, un Brochet, un Muge, quelque autre Poiſſon, ou quelque autre Animal? Il eſt à croire ou qu'ils ſe cachent lorſqu'ils doivent mourir, ou que ceux qui reſtent les enterrent, ou les mangent. C'eſt pourquoy on ne doit pas s'etonner ſi Ariſtote nous a laiſſé ſi peu de choſe de la longueur de la vie des Animaux, *quoy qu'Alexandre*, dit Pline, *enflãmé du deſir de connoitre la nature des Animaux, luy euſt cõmis cette charge avec ordre à des milliers d'hommes de luy obeir ſoit dans la Grece, ſoit dans toute l'Aſie.*

FIN.

A01 1653 185